

Une fiction
de Virginie Lou-Nony
& Joseph Périgot

MORTELLE COMPLAISANCE



litteratures.fr

Virginie Lou-Nony
& Joseph Périgot

MORTELLE COMPLAISANCE

Fiction

ISBN 978-2-37551-045-2

litteratures.fr

*Aux deux millions d'esclaves
sous pavillons de complaisance,
et aux deux mille qui, chaque année,
périssent dans les naufrages
de bateaux poubelles.*

JUSTE UN OS DE SEICHE

Ça commence par presque rien : un petit nuage blanc dans le ciel d'azur au-dessus de la Méditerranée, loin là-haut, à dix bons kilomètres à l'aplomb de l'*Africa King* qui progresse vers le port de Marseille dans une puanteur de gas-oil, au rythme de son moteur poussif. Sous un soleil déjà chaud malgré l'heure matinale, ce presque-rien, les météorologues l'appellent « cirrocumulus ». Pour les pêcheurs du coin, c'est « l'os de seiche ». Quand ils le repèrent, ils grommellent un *Vé !* qui en dit long. Et ils replient leurs cannes.

Mais les marins de l'*Africa King* ne sont pas d'ici. L'os de seiche, ils ne connaissent pas. Ils fixent l'horizon nord nord-ouest. Cette trace grise, c'est la côte ? Pas encore. L'île de Planier ? Oui, on distingue vaguement le phare. Et juste derrière le phare, à moins de neuf milles, Marseille ! Les marins y sont déjà en pensée, certains dans les bars à filles, d'autres dans les cabines de téléphone pour appé-

ler chez eux, aux Philippines, en Anatolie, en Ukraine, en Roumanie. Encore un peu de patience, et ils pourront enfin souffler, se féliciter d'en avoir fini avec cette traversée et rassurer leur famille, prendre des nouvelles des enfants et de leur femme. Les attend-elle toujours, leur femme ?

Carlito le Philippin préfère ne pas y penser. Il a confiance en Maria, mais avec ce salopard d'épicier qui se veut se faire payer en nature, sous la menace de couper les vivres... Il en tremble de rage impuissante. Il l'a appelée de Vera Cruz, juste avant le départ de l'*Africa King*, et depuis, il ne décolère pas. C'est long, vingt-neuf nuits et trente jours avec l'angoisse au ventre. Les derniers miles sont les plus pénibles, pour lui plus encore que pour les autres, à l'exception d'Ismaïl puisque, lui, de femme, d'enfants, de parents, de cousins même éloignés, il n'en a plus. Tous balayés de la surface du globe avec sa petite ville natale de Sakarya, en Anatolie. La région n'était plus qu'un champ de ruines. Alors il s'est fait marin. Les tremblements de mer, ça n'existe pas. Il est le seul à ne pas repérer avant tout les cabines téléphoniques, sur le quai.

Le vent d'ouest forcit. Normal, la météo annonce un fort coup de vent. Le commandant Tomescu a reçu l'avertissement avec placidité. Ils ont largement le temps d'ar-

river au port avant que la mer se déchaîne. Dans le ciel, les os de seiche se rassemblent en bancs serrés. Sur le pont, les hommes s'activent en vue de l'accostage, comme si leur manœuvre **allait doper le rafiot**.

Gilbert, le chef-mécano, s'essuie les mains avec application. Il ne supporte pas d'avoir du cambouis sur les mains, une préoccupation assez mal venue, de la part d'un type qui passe sa vie à tripoter les moteurs. Les autres le charrient : *Tu t'en fous, mon pote ! Noir sur noir, on voit rien* ! Mais justement si, bande de cloches, même sur une peau noire d'encre comme la sienne, le cambouis se voit. Une fille vous repère ça au premier coup d'œil. On peut être chef-mécano et avoir de la classe, non ?

En reposant son chiffon, Gilbert fronce les sourcils : les mouvements du bateau lui semblent bizarres. Mikis, son assistant, hoche la tête : c'est pas normal. Dans l'ombre, les trois paires d'yeux noirs de ceux qu'on appelle en bloc «Les Indiens» expriment l'inquiétude. Gilbert va voir Cottet, dit «La Méduse», second du navire et protégé du capitaine Tomescu. Mais l'officier est bourré, comme d'habitude. La houle se creuse. La coque vibre de toutes ses vieilles tôles quand le cargo retombe lourdement au creux de la vague. Par chance, ils sont tout près de la côte. Un seau de rouille comme l'*Africa King* ne supporterait

pas une tempête trop violente. Sans compter qu'avec un vieux moteur comme le sien, il n'a pas grande force à opposer au vent.

Là-haut, sur le pont, les marins relèvent la tête. Incroyable : en cinq minutes, le vent a atteint force 4, peut-être même force 5 ! La mer moutonne, le ciel est devenu noir. La houle freine le cargo. Gilbert pousse le vieux moteur – modérément, il serait capable de calancher. *Quand je pense que ce chien d'armateur a refusé de le réparer à Vera Cruz !* pense-t-il. Quinze faxes, il lui a envoyés. Réponse, par la voix de Tomescu : *On appareille. Pas de discussion !*

L'équipage se met à l'abri des torrents de pluie. Toute l'eau du ciel leur dégringole sur la tête en paquets, en nappes, mêlée aux lames qui submergent le pont. Les pas pressés des hommes résonnent dans les coursives et les descentes. Le cargo bondit, propulsé par une vague, re-tombe dans le creux en soulevant des tonnes d'eau, s'immobilise.

— En avant toute ! rugit Tomescu dans l'interphone.

Gilbert hausse les épaules. Le bateau est pourri, et le capitaine ne vaut guère mieux. Il obéit quand même, il pousse un peu plus la machine. Tomescu n'est pas du

genre à supporter qu'on méprise un ordre. Mais dehors, le vent s'est déchaîné. Des vagues de plusieurs mètres s'écrasent sur le pont dans un fracas de fin du monde. Vingt minutes, montre en main, ont suffi pour transformer une petite brise en vraie tempête ! *Ah ! On peut dire que je suis aidé*, s'énerve Gilbert. *Le bateau est un débris, le capitaine une crapule et cette Méditerranée une salope !*

Les portes claquent. Le vent s'engouffre avec les paquets de mer à l'intérieur. Ça ruisselle de partout. Au pas de course, les neuf marins reviennent s'enfermer dans le bateau. Impossible de rester sur le pont. Tomescu répète :

— En avant toute !

Tu peux gueuler, pense Gilbert, ça l'impressionnera pas. *Tu peux pas la faire ramper à coup de poing dans la gueule, la tempête. Pas comme les hommes. Connard !* Toute la rage accumulée contre la brute pendant ce mois de traversée lui remonte à la glotte. *Ce qu'il faut pas faire pour vivre ! Et quand je dis vivre, survivre, oui !*

— Alors, négro, tu le pousses, ce moteur ?

— T'as qu'à pédaler ! dit Gilbert.

Sa voix se perd dans les rugissements du moteur, les hurlements du vent et le fracas des déferlantes. Un grand bruit de fer raclé domine soudain le vacarme et immobi-

lise tous les hommes. Un conteneur s'est décroché sur le pont ! Ses vingt tonnes glissent d'un bord à l'autre au gré de la houle, écrasant tout sur leur passage.

— Quatre hommes pour le raccrocher ! ordonne Tomescu.

Personne ne bouge. Sortir avec un vent pareil ? Il est malade, celui-là !

Le second, Cottet, bouscule quelques hommes :

— Au boulot, tas de merdes !

— Vas-y toi-même ! répond Boris.

— C'est de la folie, M'sieur Cottet ! dit Ismail. On n'a aucune chance.

La voix de Tomescu tonne à nouveau :

— J'ai dit quatre hommes, bordel !

Personne ne bouge. Le second serre les poings, sa peau de blondinet vire au violet. Il crie dans l'interphone :

— Ils pètent de trouille, commandant !

Dans la minute, Tomescu surgit. Il attrape quatre hommes au hasard et les propulse contre la porte.

— J'irai pas ! dit Boris.

Le poing de Tomescu vole. Les regards se chargent de haine, mais les quatre hommes se soumettent : ils se harnachent.

Il faut manœuvrer pour mettre le bateau en fuite. Avec le vent de travers, les marins ne tiendraient pas une se-

conde sur le pont. Mais le vieux moteur, poussé au maximum de sa puissance, ne peut rien contre la violence des éléments. Le cargo se couche sous l'effet conjugué de la houle et du vent. Dans la salle des machines, Gilbert part à la renverse, plaqué contre la tôle. L'eau monte brusquement par dessus ses bottes, charriant des cafards gros comme le pouce.

Reflux. Le cargo se redresse péniblement. Les marins échangent des regards anxieux. Carlito prie, les yeux fermés. Les tempêtes, les marins connaissent par cœur, ils n'en ont pas peur. Mais du bateau, oui. Lentement, le seau de rouille s'installe vent arrière.

Tomescu ouvre la porte. Les hommes sortent avec des gestes lents de cosmonautes. L'eau est partout, l'air est liquide, le sol est liquide, le vent est une vague. Ils avancent tête baissée, dos cassé. Devant eux, l'énorme conteneur poursuit sa danse d'un bord à l'autre. Il faut l'élinguer et le raccrocher sans se faire écraser. La tâche paraît impossible. Ceux qui sont restés à l'intérieur suivent, dans un silence angoissé, la progression de leurs camarades. Ils voient arriver la déferlante, un mur de mer haut comme un immeuble. Pendant trois secondes, il paraît stoppé par une main invisible. Puis il s'abat. Le cargo pique du nez. Dans la salle des machines, Gilbert gueule. L'eau s'est in-

filtrée dans les cuves et mélangée au gas-oil. Le moteur éructe une dernière fois. S'étouffe.

Sur le pont, quand la nappe d'eau se retire, il n'y a plus que trois silhouettes jaunes accrochées au bastingage.

— Putain ! Bande d'incapables ! hurle Tomescu.

Le nez collé au hublot, Ismaïl crie :

— C'est Boris ! Boris est tombé à la mer !

Les trois rescapés font leur entrée dans le carré de l'équipage. On les regarde comme des fantômes. Grégory, un colosse venu d'Ukraine comme Boris, balance son poing sur la tôle. D'un coffre, il sort une bouteille de vodka et boit au goulot. La bouteille passe de main en main. Vu qu'ils vont tous crever sur ce rafiot pourri, ça ne vaut pas le coup de garder des réserves. Seul Carlito refuse de boire. Il supplie Allah le Miséricordieux de lui accorder encore le bonheur de serrer Maria dans ses bras. Et si c'est trop lui demander, qu'au moins il lui laisse le temps d'envoyer le mandat pour calmer l'épicier.

Après une longue rasade de vodka, Ismaïl se torche les lèvres d'un coup de manche et comprend brusquement que les tremblements de mer, ça existe aussi ! Et pourquoi lui, Ismaïl, est-il toujours pile poil sur le lieu et à l'heure du tremblement ? Ça ne s'appelle pas la scoumoune, ça ?

Gilbert baisse les bras : toute réparation est impos-

sible. Il s'essuie les mains, méticuleusement. Il ne supporterait pas de crever les mains sales. On a sa dignité, merde ! Même si on est un pauvre nègre sur une galère dirigée par un sadique.

Dans le poste de pilotage, Tomescu commence à s'affoler. La radio crachote en continu. Il gueule, c'est ce qu'il sait faire le mieux :

— Vous allez nous repérer, bordel de dieu ?

Le cargo n'est plus qu'une coque inerte chahutée par les éléments. Le seul espoir, c'est que le phare du Planier envoie les secours. Mais pour l'instant, ils n'ont pas encore capté les signaux VHF. Poussé par le vent d'ouest, l'Africa King dérive à toute allure. Droit sur les îles. S'ils ratent celle du Planier, il leur reste du choix pour aller se fracasser : l'île Tiboulen, l'île Maire, l'île de Jarre. Et s'ils passent entre toutes celles là, eh bien, ils auront la côte. Partis comme ils sont, ils foncent droit sur le cap Croisette.

Les hommes ont vidé la première bouteille de vodka, et Gregory a sorti toutes ses réserves. Cinq bouteilles, une par personne, vu qu'Ismaïl s'est déjà écroulé, fin saoul et que Carlito est toujours en communication avec le ciel : « Jusque là, je t'ai jamais rien demandé, Allah. J'ai accepté une vie de merde, ya pas d'autre mot, et je te reproche

rien, vraiment, inch'Allah ! Mais aujourd'hui, Miséricordeux, donne-moi un coup de pouce, s'il te plaît ? C'est pour Maria avec les gosses, à cause de cet enfoiré d'épicier ! »

Tout près du cargo, dans la nuit faite des eaux du ciel et de la mer mêlées sous le couvercle des nuages noirs, le faisceau énorme du phare s'allume soudain et balaie les vagues.

— Par là ! hurle Tomescu en bondissant sur place. Par là !

Lentement le faisceau se rapproche. Et s'immobilise. Repérés ! Le phare les a repérés !

Dans le poste radio, une voix se fraie passage entre les crachotements.

— Identification ?

— Commandant Tomescu, sur l'*Africa King* en provenance de Vera Cruz. Panne de moteur. On dérive. Envoyez les secours !

Silence. Grésillements de la radio.

— Qui est l'armateur ?

— Société Maritime de Transports.

— Domiciliée ?

— À Malte.

— Je vois. Vous transportez des matières dangereuses ?

— Du café.

— Ça réveillera les poissons. Je vous avertis qu'en France le sauvetage des hommes est gratuit, mais pas celui des biens. On contacte l'armateur.

— Ça va pas la tête ? Un dimanche ? Envoyez les secours d'abord. On n'a plus de moteur, plus rien, on est dix-sept ici !

Le second, penché vers la radio avec Tomescu, lui donne un coup de coude :

— Seize, mon capitaine.

— On est seize ! Ça fuit de partout ! La salle des machines est inondée.

— Encore une poubelle... Bon. On arrive.

Le contact radio coupé, Tomescu tend l'oreille. Mais oui, il ne se trompe pas, il entend bien chanter ! En russe !

— Ces putains de russkoffs, encore bourrés ! dit-il en désignant du doigt l'étagère au-dessus de la tête du second.

Qui réagit au quart de tour et attrape la bouteille. Tomescu, son truc, c'est pas la vodka, mais le whisky. Plus classe, non ?

SCÈNE DE COUPLE AVEC OURSINS

Ce n'était pas une bonne idée, pas une bonne idée du tout ! pense Lily. On ne part pas en vacances pour se rabibocher, quand il s'est passé des choses aussi graves. En vacances, dans un lieu où l'on n'a pas ses marques, on se retrouve forcément face à soi-même et face à l'autre, et les problèmes du couple n'en ont que plus de relief.

Mais l'après-midi a été doux, grâce au soleil printanier du sud et à la beauté des calanques de Cassis. Et de la Méditerranée. Rien à voir avec l'océan familier à Lily. Ce ciel d'azur parfait, cette mer étale et transparente. Il s'en dégage comme de la sérénité. Bercée par le teuf-teuf du rafiot qui allait de calanque en calanque, Lily a même laissé aller la tête sur l'épaule de Jean-Marc. Il a caressé ses cheveux. C'était un couple heureux, vu de l'extérieur.

Leurs problèmes n'ont rien d'exceptionnel. Ils sont d'un commun ! Comme des hémorroïdes ou un chèque

sans provision. N'empêche que ça fait mal ! Ça fait mal à Jean-Marc, de se découvrir cocu après vingt ans de mariage avec une femme d'une fidélité à toute épreuve, sur laquelle il avait barre... Le fait n'est pas établi officiellement, elle n'a avoué que « de la tendresse » pour ce connard de skipper, mais le doute n'est plus possible : Jean-Marc a espionné, fouillé et trouvé. Une messagerie secrète, réservée à l'amant et à cette pétasse de Louise, qui a profité de la situation pour faire un retour en force. En quatre mois, les deux amies d'enfance se sont envoyé une centaine de mails où tout est dit en long, en large – et en travers de la gorge ! Le mari y a suivi pas à pas la naissance de l'adultère, du premier regard trouble à la fornication dans les toilettes de l'école de voile où Lily est monitrice.

Dès sa rencontre avec Lily, Jean-Marc avait tout fait pour mettre l'amie Louise hors circuit. Les amitiés de jeunesse résistent mal à l'amour, en général. Mais Jean-Marc, prof de français dans un centre d'apprentissage, avait une autre raison de rejeter Louise. Il se piquait d'écrire. Après avoir torché quatre romans-fleuves non publiés, impubliables, il se posait en « écrivain ». Or Louise avait eu les honneurs de la critique pour un premier roman. Elle avait fait de brillantes études littéraires à Normale Sup, elle vivait la vie d'artiste à Paris, elle avait publié chez Galli-

mard. Ça faisait de l'ombre au petit prof vendéen imbu de sa personne et destiné à La Pensée Universelle.

Par amour, Lily avait mis en sourdine son amitié pour Louise. L'éloignement avait facilité les choses. Car Lily était indécrottablement attachée à son pays, à la baie de Jard-sur-mer, à l'océan, à la voile. Les deux amies avaient gardé le contact, pas plus. Elles s'étaient écrit deux ou trois fois par an, pour se donner des nouvelles. Jean-Marc ne se trompait pas en voyant, dans ce flot de mails, un « retour en force » de Louise. Il était doublement cocu.

Le repas commence bien. Ils ont choisi un restaurant les pieds dans l'eau. Le coucher de soleil est glorieux, le bandol se boit comme du petit lait. L'air de la mer les a amollis. Jean-Marc déclenche pourtant les hostilités, en déclarant, d'un air ne souffrant pas de réplique : « Il faut que tu arrêtes l'école de voile. Ça te rapporte des clopinettes. »

Ce n'était pas une bonne idée, ces vacances, pas une bonne idée du tout ! repense Lily. Car l'idée est venue d'elle. Elle se sentait mal dans le rôle de trompeuse, de menteuse. Même si Jean-Marc lui apparaît aujourd'hui tel qu'il avait toujours été : matamore, vantard, dominateur au petit pied, bidon, au fond, il ne l'avait jamais trahi. C'était elle la coupable, il était sa victime.

Dix minutes plus tard, les oursins volent dans la salle. Ils se font virer du restaurant, le visage en sang. Jean-Marc crie : "Je sais tout !" Lily crie : "Eh ! bien, tant mieux !" Il aura fallu des vacances, la Méditerranée, la beauté des calanques et un bandol bien frais pour que la rupture soit consommée. Pendant des heures, des semaines, des mois, on se demande comment on va rompre. On tourne dans sa tête la phrase fatale : "Jean-Marc, il faut que je te parle..." On fait des calculs pour établir qui va garder le chien, qui le piano, qui le micro-ondes. On se ronge de souci pour l'autre, car il est impossible d'écartier d'un revers de manche tout ce qu'on a vécu ensemble, surtout quand on s'est connu si jeunes, dans les années de formation. Et puis, un jour, on s'entend dire à l'autre : "Fous le camp ! Et ne te retourne pas !"

C'est ce que crie Lily. Jean-Marc fout le camp dans la Safrane – pour laquelle il reste trente-huit mensualités à payer, à 300 euros par mois. Une connerie, cette bagnole de luxe, avec leurs petits salaires ! Lily se serait contentée d'une Clio. Jean-Marc avait besoin d'une voiture qui le gonfle d'importance. Les feux de la Safrane disparaissent dans la nuit. Lily est seule. Enfin seule. Elle s'offre un cognac à une terrasse. D'un kleenex, elle tamponne ses blessures d'oursins. Il reste pas mal de piquants. Elle achètera demain une pince à épiler. Elle appelle sa copine Louise.

C'est fini avec Jean-Marc ! Fini ! Fini ! Elle se sent toute drôle à cette pensée. Ça lui fait de l'électricité partout... Elle est libre ! Elle peut boire un deuxième, un troisième cognac, se saouler et danser toute la nuit dans une discothèque... Et tout peut recommencer comme avant avec Louise. C'est peut-être ça le plus important. Son skipper d'amant, elle n'a rien à en attendre. Il ne quittera jamais sa femme, c'est une héritière, elle l'entretient, elle sponsorise ses courses. Un bon mariage. Une bonne maîtresse. Les deux vont bien ensemble. Mais ce n'est pas le genre de Lily. Lily, c'est tout ou rien. Tout d'un bloc. Quand on aime, on ne compte pas. On va jusqu'au bout du monde. Et la seule qui en ait jamais valu la peine, en fin de compte, c'est Louise. Leur amitié tient depuis vingt-cinq ans, sans un nuage. Quel amour peut se vanter d'une telle performance ?

Elle propose à Louise de sauter dans le premier TGV pour Marseille. Un peu de bon temps après tant de perturbations météo. De quand datent leurs dernières vacances ensemble ? C'est simple : d'avant sa rencontre avec Jean-Marc. Il y a dix-neuf ans. À la neige, dans le Queyras. Louise n'arrivait pas à enfourcher le tire-fesses. La mécanique s'arrêtait. Les gens râlaient. Elles s'étaient rabattues sur le ski de fond. Mais le ski de fond, c'est dur dans les montées. Louise renâclait. On n'est pas en va-

cances pour se faire souffrir ! Finalement, elles avaient passé la semaine à l'hôtel, à bouquiner, à papoter, à rigo-ler pour des riens.

Lily et Louise sont des amies dépareillées. L'une chante, l'autre pas. L'une est une belle plante bien plantée, très physique et même risque-tout à ses heures. Quand tout va mal, elle se lance sur l'océan déchaîné à bord de son voilier. L'autre est une petite souris qui a lu tous les livres. Quand tout va mal, elle en relit un. Elle est incertaine d'elle-même, et encore plus du monde qui tourne si mal, sous la houlette de yankees *affreux, propres et méchants*. La guerre en Irak est chez elle une plaie à vif. Chaque mort dans la plaine du Tigre et de l'Euphrate alourdit son cœur et fouette sa colère, mais surtout confirme ses analyses : le monde court à sa perte. C'est ce qu'elle écrit et réécrit, dans ses romans et dans ses articles.

À cette heure tardive, Louise n'a plus les idées très claires. Du moins pour tenir une conversation. Dès que le soir tombe, elle carbure au chablis. L'alcool étouffe le bruit du monde, protège sa page blanche. Elle est lancée dans un grand roman qui fera 400 pages. Elle a toujours rêvé de pondre un roman de 400 pages. Elle en est à la page 298. Tout à l'heure 299. L'écriture, c'est un peu de folie et beaucoup d'obstination. Et pas mal de chablis.

Elle décroche parce que Lily s'annonce sur le répondeur. Il doit y avoir un rebondissement dans la grande affaire du siècle de sa Lily !

Elle met un certain temps à comprendre de quoi il retourne. Des oursins volants dans les calanques de Cassis ? Grisée par le cognac, Lily a le phrasé pâteux, entrecoupé de fous rires. Mais le message principal est clair : « Viens ! Viens tout de suite ! Je t'attends ! »

Louise a un temps de flottement. Romain n'est pas un problème. A seize ans, il peut se débrouiller. Il sera même ravi d'avoir l'appartement pour lui tout seul et ses copains et copines. Une matinée de nettoyage est à prévoir au retour ! Mais que va devenir la page 299 ? Un grand roman peut être arrêté dans son élan par un petit caillou... Elle prendra son ordinateur. Elle travaillera la nuit... Il ne faut pas trop y croire... Elle prendra son ordinateur quand même...

Le lendemain, en fin d'après-midi, elle débarque à la gare Saint-Charles. Elle respire un bon coup l'air piquant qui monte de la mer. C'est toute la différence avec Paris sous un couvercle. On en prend conscience quand on en sort. Elle n'est pas mécontente d'avoir quitté son nid d'aigle.

Lily est au bout du quai, sur la pointe des pieds. Elle cherche des yeux dans la foule. Soudain, elle sautille et gesticule, puis remonte le flot des voyageurs. Mais attention ! il faut contenir l'embrassade, à cause des piqûres d'oursins ! Louise dit :

— Tu ne feras jamais rien comme tout le monde, ma pauvre Lily. Normalement, c'est la vaisselle qu'on s'envoie à la figure !

Le *Guide du Routard* les conduit sur le Vieux Port, au Café de la Marine, où des affiches de cinéma rappellent aux étrangers pas d'ici que le célèbre "Tu me fends le cœur !" a été tourné dans ce décor. Un lieu historique, en somme, où se retrouve la jeunesse branchée.

De quoi parlent-elles dans leur petit coin, entre deux éclats de rires. D'amour, bien entendu ! Après avoir effeuillé la marguerite, Louise est désabusée. Elle cite Céline : « L'amour, c'est l'aventure à la portée des caniches. » L'amour, pas le sexe. Elle a aujourd'hui un bon amant de vingt ans de plus qu'elle. Avec les vieux, c'est plus calme, plus doux et, au moins, ils connaissent la musique. C'est très réglé, une fois par semaine, le mardi soir. Chacun remercie l'autre pour la bonne partie qu'ils se sont offerte... Lily s'énerve. Elle est à cent lieues de cette attitude *gestionnaire*. Elle a suivi le chemin inverse : rangée pendant

vingt ans, elle est ouverte aujourd'hui à toutes les aventures. Le monde est rempli d'amants potentiels et l'un d'entre eux sortira du lot, paré en prince charmant...

Tout excitée, Lily gigote sur sa chaise au point de partir à la renverse et de s'étaler sur le carrelage. Un grand blond athlétique se précipite en clamant :

— Une femme à sauver ! Ça change des marins qui puient la gnole et le rat crevé !

Il est visiblement éméché, et Lily visiblement ravie de s'accrocher à lui. Entre deux fous rires, elle lui coule des regards caressants.

Louise est stupéfaite. Elle a bien changé sa Lily, naguère si sérieuse, si prude ! Mais c'est plutôt rassurant. Ça veut dire qu'elle a vraiment rompu avec ce crétin de Jean-Marc, qui aura gâché une bonne partie de sa jeunesse.

BIENVENUE CHEZ LES OMBRES

C'est ainsi que les deux amies se retrouvent au milieu de l'équipe des sauveteurs de l'*Abeille Provence*. Ça carbure au champagne. Ils ont l'air de fêter un événement.

— On fêteu qu'on est en vie, ma peutiteu ! explique Monmon, le plus âgé du groupe.

— Ce coup-là, putain ! il était moins une, c'est pas passé loin ! ajoute Chris, le grand blond.

Lily s'exclame :

— Je ne t'aurais jamais connu !

C'est plus qu'une autorisation. Chris la coince au creux de son biceps avantageux et l'embrasse à pleine bouche. Lily se prête au mouvement, très détendue. En pleine action, elle lance un clin d'œil à Louise – qui éclate de rire.

— Ah ! c'est beau, la jeunesse ! dit Monmon. T'as raison d'en profiter, Chris. Surtout avec le métier qu'on fait...

Un autre sauveteur enchaîne :

— Oui, ben, moi, je vais te dire, Monmon, on est vraiment des cons d'accepter le remorquage de poubelles pareilles ! C'est ça qu'est dangereux !

— C'est vrai que des rafios pourris, on en a vus, mais à ce point-là ! À se demander comment ça flotte encore.

— Vu que les deux tiers de la marine marchande sont maintenant sous pavillon de complaisance, ça va pas s'arranger.

Louise s'étonne :

— Les deux tiers ?

— Peuh, ma peutiteu ! Panama, Antigua, les îles Caïman, Costa Rica, les Bahamas, Chypre, Malte... Je te citerai pas tout. Il y en a partout, des dizaines et des dizaines de paradis fiscaux où tu peux immatriculer tes bateaux sans t'emmerder avec les lois internationales, le fisc, les contrôles de sécurité, les syndicats et tout le tintouin. Tu sais qui c'est, la première flotte mondiale ?

— Les Etats-Unis ?

— Panama. La première flotte mondiale, un pays grand comme la Suisse. On se marre !

— Et à Panama, tout s'achète, même les certificats de conformité des bateaux. Tu présentes ta poubelle à l'inspecteur, il monte même pas sur le pont. Tu lui refilles le bakchich, il te colle le tampon bon pour la navigation, et basta.

— Le bateau de ce matin, il était immatriculé à Malte. Trois fois, le filin a pétré.

— Et c'était pas notre filin, qui pétrait. C'était la coque du bateau !

— Plus rien ne tenait, là-dessus. Comment tu veux remorquer une marmite qui part en morceaux ? Par une tempête comme celle-là, en plus !

— Et l'équipage ! Jamais de ma vie j'ai vu un capitaine quitter son bateau en premier ! Et son second, idem ! Dès que l'hélico a été au-dessus d'eux et que la sangle est arrivée à leur portée, ils se sont rués dessus. J'ai cru qu'ils allaient se foutre sur la gueule, à qui allait passer le premier !

— Qu'est-ce que tu veux, les agents embarquent tous les macaques qui traînent...

— Elle est nulle, ta connerie. Les macaques, c'est des pauvres types qui crèvent la dalle. T'en ferais autant si t'étais pas né à Marseille, mais en Inde...

Lily, parfaitement dégrisée, réalise brusquement qu'on lui sert à l'improviste et sur un plateau un sujet de reportage en or.

— Tu as des mecs, ils ont jamais vu la mer, ils ont même pas de contrat écrit quand ils embarquent. Alors je te dis pas, pendant la traversée, ce qu'ils en chient.

René, le plongeur, est intarissable sur les conditions de travail et de sécurité des marins. Des anecdotes, il en

sert par dizaines. Effrayantes. La marine sous pavillon de complaisance réinvente tous les jours l'esclavage. En toute légalité. Des extincteurs remplis de flotte en guise d'arme contre l'incendie sur des pétroliers géants, à l'unique bol de riz quotidien servi à des gars qui bossent quatorze heures par jour, de l'eau potable rouge de rouille aux toilettes bouchées, des punitions physiques aux "contrats" envoyés par les armateurs contre des syndicalistes, des exactions aux menaces de mort contre les épouses des récalcitrants, Lily a droit au tableau complet. Avec – cerise sur le gâteau – l'histoire de huit clandestins africains découverts dans les soutes et balancés par-dessus bord en pleine mer par l'équipage, pour que le capitaine n'ait pas d'ennuis avec les services d'immigration français. Elle n'en croit pas ses oreilles.

— Ça vous intéresse tant que ça, la marine marchande ? lui demande Chris qui aimeraient passer à un autre sujet, si l'on en juge aux mouvements pressés de sa main sur la cuisse de Lily.

Et comment, que ça l'intéresse ! Tout particulièrement le bateau pourri qu'ils ont remorqué ce matin. Comme elle aimeraient leur faire raconter leur vie, à ces types qui soignent à l'alcool leur terreur de naviguer sur des rafiot ! Et comme elle aimeraient savoir qui se cache derrière,

connaître le salaud ordinaire, propriétaire de l'*Africa King*, qui s'engraisse sur le dos des marins... Elle dit simplement :

— Et si on allait le voir, ce bateau ?

Lily applaudit :

— J'adore les ports, la nuit !

Évidemment, le bellâtre ne va pas manquer une aussi belle occasion de promener sa nouvelle conquête au clair de lune ! Bon, il faut emmener aussi la "petite curieuse", mais il trouvera en peu de temps le moyen de la larguer devant son hôtel...

Le trio prend congé de la joyeuse assemblée et embarque dans la grosse Toyota gris métallisé de Chris.

— Ça gagne bien, le sauvetage ! dit Lily.

Chris grommelle, avec une moue avantageuse :

— Pas mal !

Direction : la Joliette. Le vigile à l'entrée du port, reconnaissant le 4 x 4 du sauveteur, lève une main molle et laisse passer. Chris fait le guide, ici le bassin de la Joliette, embarquement pour Corse, Sardaigne, Maghreb, manutention horizontale...

— Qu'est-ce que c'est, la manutention horizontale ? demande Louise.

— On embarque directement les remorques des camions, une spécialité de Marseille il y a vingt ans, main-

tenant tout le monde le fait... Là, le bassin d'Arenc, manutention horizontale encore, réparations dans le bassin National, ici les céréales, bassin de la Pinède...

Chris stoppe près du silo à sucre et tend le doigt vers le fond des bassins :

— Là-bas, quai Wilson, deux bateaux de croisière pour milliardaires. Mais l'armateur a tous les créanciers aux fesses et il ne peut pas payer. Ou il ne veut pas. Bref, il a disparu derrière une ribambelle de sociétés-écrans, et les bateaux sont immobilisés. Avec les équipages qui attendent les cuivres tous les jours en attendant qu'il veuille bien réapparaître. Et les payer. Ils n'ont pas touché de salaire depuis six mois...

Lily s'exclame :

— Ils sont beaux, ces bateaux !

— Ils ont l'air tout neuf ! dit Louise.

— Ils n'ont jamais navigué. Et vous verriez l'intérieur...

Trois piscines, deux salles de concert, des salons d'apparat, des boîtes de nuit, un casino, des magasins de luxe, une clinique avec un poste opératoire, et même une clinique vétérinaire... Des villes sur l'eau...

La Toyota repart à petite allure et s'arrête cent mètres plus loin.

— Et voilà le *Roi de l'Afrique* !

Aucune lumière. Le bassin de remisage est plongé dans l'obscurité. Il faut s'avancer jusqu'au bord du quai pour distinguer dans la nuit noire une coque noire sur l'eau noire : le cargo naufragé. Mais quand les yeux sont habitués à l'obscurité, le noir se nuance : celui de la nuit est bleuté, celui de l'Africa King rouge sombre. Chris dit :

— Les marins appellent ça un *rust bucket*, un seau de rouille.

— Il n'a pas volé son surnom, dit Louise.

— Ça, tu peux le dire ! Quand il a été amarré là, je suis monté à bord. Il y a des planches au sol pour que les hommes ne passent pas à travers le pont qui est complètement rongé. Et dans les soutes, il y a une couche de cafards de dix centimètres à la surface de l'eau...

— Beurk ! fait Lily.

— J'ai pas parlé des rats... Et des chiottes inondées. Il y a de la merde partout.

— Beurk, beurk ! refait Lily.

Les deux amoureux profitent de l'obscurité pour s'embrasser à bouche que veux-tu et poursuivre une exploration mutuelle à peine commencée. Louise ne bouge pas, hypnotisée. Comment peut-on envoyer en pleine mer des bateaux aussi délabrés ? Comment des armateurs peuvent-ils risquer la peau de milliers d'hommes sans re-

mords ? Comment peut-on s'embarquer de son plein gré là-dessus, sauf à être complètement désespéré ?

Apparemment, il n'y a personne à bord. Pas un bruit. Les marins sont sans doute partis chercher du réconfort dans les bars : à l'aune de ce rafiot, même les plus crasseux doivent leur apparaître comme des palaces. Louise resterait bien encore un peu, à examiner l'épave, à s'imprégner de l'atmosphère du port, mais les amoureux sont pressés de passer aux choses sérieuses. Ils sont déjà remontés dans la voiture.

Au moment où Louise s'apprête à les rejoindre, elle s'arrête net. Quelque chose a bougé. Elle scrute l'ombre. Une haussière du cargo danse. Bizarre, il n'y a plus le moindre vent. Rien sur l'eau. Rien sur les quais. Lily reprend sa marche. Cette fois, sûr, elle a entendu quelque chose tomber dans l'eau. À nouveau elle s'arrête, scrute. Sans doute un rat plongeant dans le bassin. Mais au moment où elle monte dans la Toyota, une ombre saute de la haussière sur le quai, et dévale à toute allure. Chris fronce les sourcils :

- Il doit pas avoir la conscience tranquille, celui-là !
 - C'est peut-être un terroriste ! dit Lily.
 - Tu parles ! Un dealer, oui. Ou un trafiquant de clopes.
- Chris embraye en ajoutant :

— On va en avoir le cœur net !

Et le voilà lancé à la poursuite du fuyard. C'est un jeune noir, qui court dans le faisceau des phares.

— Fiche-lui la paix ! grommelle Louise. On n'est pas douaniers...

Mais Chris se pique au jeu, encouragé par Lily, que l'aventure émoustille. Le jeune noir fait du slalom entre les conteneurs. Le 4x4 le talonne, à coups d'accélérations et de freinages intempestifs, de virages sur les chapeaux de roue. Louise et Lily sont accrochées à leur siège. Lily a des rires de gamine. Louise est attendrie par la "gamine", mais elle se demande ce qu'elle fout dans cette galère. La page 299 reste à écrire... Elle n'a pas été capable d'aligner une seule phrase en trois heures de TGV...

L'apparition d'un gyrophare fige le jeune noir. Il est piégé entre deux hangars. Devant lui, la police. Derrière lui, le 4 x 4. Pas d'échappatoire à droite ni à gauche. Il choisit le 4 x 4, dont une portière arrière vient se s'ouvrir. Il y bondit et se cache entre les sièges, au pied de Louise.

La police du port s'arrête à la hauteur de la Toyota.

— Ah, c'est toi, Chris ! On se demandait qui c'est qui traînait par là.

— Je fais faire une petite ballade à ces demoiselles... Le port, la nuit, c'est romantique...

— Ah, ah, je vois !... **Dis donc, ça fait un bout de temps** qu'on t'a pas vu au Radoub !

— Ouais, mais ça repart, là. J'ai eu un problème. Je vous expliquerai. J'y serai demain. Vous serez pas déçus .

— Demain soir au Radoub, O.K.

— Salut les gars.

Lily regarde Chris, bouche entrouverte, le regard interrogateur :

— T'es vachement copain avec les flics, toi !

Chris rigole :

— Il vaut mieux les avoir de son côté, ces types-là ! Et il y a des petits arrangements qui facilitent la vie... Ça marche comme ça, à Marseille !

Mais Lily a déjà un autre sujet d'intérêt : le jeune noir. Elle se penche par dessus le dossier de son siège. Elle pose une main sur l'échine secouée de tremblements. Elle dit :

— Vous pouvez vous asseoir. Il n'y a plus de danger.

Il se redresse lentement, l'air égaré, s'assoit sur une fesse, hérissé par la peur. Il n'a pas vingt ans. Seize ? Dix-huit ? Quatorze ? Et d'une maigreur ! Les yeux lui mangent le visage. Ses lèvres sont craquelées de plaies. Il a dû être affamé, battu... Lily dit :

— Oh ! mon dieu !

Il n'a rien d'un terroriste, ni d'un trafiquant. C'est un gosse perdu. Il a une réaction d'affolement, quand Louise lui demande :

— Tu parles français ?

— *Why are you afraid ?* dit Chris.

À la porte de l'enceinte du Port Autonome, en apercevant les vigiles en uniforme, le gamin replonge aux pieds de Louise. Lily caresse ses cheveux :

— On ne te veut pas de mal. On n'est pas de la police. Je m'appelle Lily, et toi, comment tu t'appelles ?

Le gamin se remet en position assise, au plus loin de Louise, contre la portière, une main sur la poignée, prêt à fuir. Il marque un temps d'hésitation avant de dire :

— Samba.

— C'est ton nom, Samba ?

— Oui, Samba.

— Tu viens de quel pays ?

— Congo.

— Quel Congo ? demande Louise.

Lily s'étonne :

— Il y a plusieurs Congos ?

Louise précise :

— Il y a le Congo Brazzaville et le Congo Kinshasa.

— Kinshasa, dit Samba.

— Tu t'es embarqué clandestinement sur l'*Africa King* ?

Samba fait oui de la tête. Sa voix se noue au moindre mot, il n'est plus qu'une boule de nerfs et d'angoisse. Toujours à genoux sur son siège, Lily garde la main sur le bras de Samba, moins pour l'empêcher de fuir que pour tenter de lui transmettre un peu de calme.

Chris commence à s'inquiéter des sollicitudes de Lily pour ce Samba. On ne va quand même pas y passer la nuit. Il y a mieux à faire. En centre ville, il prétend le larguer, mais Lily ne l'entend pas de cette oreille :

— Tu vas quand même pas jeter ce pauvre gosse à la rue ?

— Tu serais pas un peu bonne sœur, dans ton genre ?

— S'occuper de quelqu'un dans la détresse, c'est être bonne sœur, pour toi ? Je commence à comprendre pourquoi t'es copain avec les flics ! Et excuse-moi de te dire ça, mais tu fais un drôle de sauveteur ! Sauveteur ! Non mais, je te jure !

Louise rigole doucement. Lily est comme les tempêtes en Méditerranée : elle part au quart de tour et rien ne l'arrête. Pas le genre à tempérer. Et elle a un cœur gros comme ça. Elle ne supporte pas la souffrance, la misère. Elle n'entend rien à la politique – tous des menteurs ! –

mais l'injustice la révolte, et s'il y a quelqu'un à sauver, on peut compter sur elle. Elle a monté les Restos du Cœur dans sa ville. Elle parraine une demi-douzaine de gosses en Afrique et en Asie...

Le beau Chris semble quelque peu déstabilisé ! Il tente une main sur la cuisse de Lily. Elle ne la repousse pas, mais dit sèchement :

— On va descendre ici. Notre hôtel n'est pas loin.

— On ne va pas se quitter comme ça, quand même !

— Excuse-moi Chris, je suis vraiment désolée, mais une telle misère, ça me fait perdre le goût de l'amour, figure-toi.

— On se voit demain, alors ?

— Demain, ça ira sûrement mieux.

Il lui donne son numéro de téléphone. Il lance en partant, bon joueur :

— Bonne nuit, Mère Térésa !

Le 4 x 4 démarre dans un crissement de pneus. Louise dit en pouffant : « Le pauvre, il va se sentir seul dans le plumard ! » Lily pouffe à son tour. Les deux filles se donnent l'accolade, en se contorsionnant, sous l'œil effaré du petit Africain. Il ne comprend grand chose à ce qui se passe, mais la scène lui arrache un gentil sourire malheureux.

Louise fait la sévère :

— Bon, c'est le moment de faire le point : on devait être toutes les deux, et on est trois depuis que je suis arrivée !

Lily prend l'air fautif :

— Oh ! tu as raison, ma Louisette ! Je suis en dessous de tout !

Mais Louisette joue à faire bisquer Lily. Elle a accepté de venir à Marseille à une condition : d'avoir une chambre à elle, pour pouvoir écrire une partie de la nuit. Elle est ravie de se retrouver devant sa page 299, pendant que Lily joue à "Mère Térésa" avec le petit Samba.

TROU TEMPOREL

Une bonne récupération est le privilège de la jeunesse. Après une douche et un repas léger arraché de haute lutte par Lily au cuisinier de l'hôtel, Samba n'est déjà plus un animal traqué. Et même, il rigole. Il rigole parce qu'il a pu boire, aussitôt arrivé, un litre entier d'eau minérale. Il rigole parce qu'il a pris une douche et qu'il a pu faire couler l'eau aussi longtemps qu'il a voulu. Il rigole parce que Lily lui a prêté un tee-shirt qui s'arrête au-dessus de son nombril et un pantalon qui s'arrête aux genoux. Il rigole parce qu'elle lui a passé de la crème pour les lèvres. Il rigole parce qu'elle lui a promis que demain, du portable, il pourrait téléphoner chez lui. Il rigole parce qu'il va dormir sur un matelas. Il rigole parce que l'eau du robinet aussi est potable. Il rigole parce que la lumière s'allume quand il appuie sur l'interrupteur, et s'éteint aussi facilement. Il rigole parce qu'il n'a jamais cru au Père Noël et surtout, qu'il ne l'aurait jamais imaginé sous les traits d'une brune piquante.

Il ne rigole plus du tout quand il raconte le cauchemar dont il n'est pas encore rescapé. Il ne danse plus de découverte en découverte dans la chambre. Il se laisse tomber sur le lit, le dos voûté, les épaules lasses comme s'il avait pris trente ans en trois secondes. Les os de ses clavicules et ses côtes pointant sous le tee-shirt font mal à voir. Il a tellement souffert que les mots ne sortent pas. Il faut qu'il les cherche longtemps. Et quand il les a trouvés, c'est dans la gorge que ça coince.

Huit mois plus tôt, poussé par la faim et la peur des massacres, Samba a profité de la pagaille créée par la guerre pour se glisser dans un container, à Matadi, le grand port fluvial de son pays. Après plusieurs heures d'attente, il a senti que le container était soulevé. Il est retombé brutalement. Samba s'était blessé dans la chute, mais il n'a pas crié. Il ne s'est pas affolé non plus quand, dans l'atmosphère confinée, le mal de mer l'a terrassé. Mais longtemps après, quand il s'est rendu compte que la traversée allait durer des jours et des nuits, qu'il n'avait emporté ni vivres ni eau, et que de toute façon il allait crever asphyxié, dans le container arrimé sur le pont en plein soleil, c'est seulement à ce moment-là qu'il a commencé à taper sur les parois en fer. Il a tapé pendant des heures. À un moment, il a entendu des voix, et le container s'est

ouvert. L'air glacé du large est entré, Samba a suffoqué. La lumière l'aveuglait. Il est sorti à tâtons. Quand il a ouvert les yeux, les hommes autour de lui avaient l'air très méchant.

Parmi ces méchants, il y en avait un plus méchant que tous les autres : le second, un blond. Il a fait attacher Samba par les bras au container, il a fait chercher son fouet, il l'a fouetté. Quand Samba s'évanouissait, un homme d'équipage lui balançait un seau d'eau de mer à la figure. L'eau de mer, sur les plaies ouvertes et dans les yeux, le faisait hurler. Après, le second lui a ordonné de laver le pont. En plein soleil. Samba s'est encore évanoui plusieurs fois. De nouveaux seaux d'eau l'ont réveillé. Ça a duré jusqu'au soir. Et après, tous les jours, le travail, le travail et la faim...

Pour montrer à Lily qu'il ne ment pas, Samba enlève son tee-shirt. Vision insoutenable. Elle le fait rasseoir, renfiler son tee-shirt, prend ses mains osseuses dans les siennes. Petit geste qui dénoue la gorge. Un peu. Pour laisser passer les larmes, surtout. Lily serre les dents. Samba ânonne entre les sanglots :

- Le soir, le blond me faisait enfermer dans la cage.
- Une cage ?
- Oui, la cage en grilles. C'était tout petit. J'avais mal

aux jambes. Mais c'était bien, parce qu'à travers les grilles, Gilbert pouvait me donner à manger en cachette.

— Qui c'est, Gilbert ?

— Le chef-mécano. Un Congolais, comme moi. Il ne pouvait pas me faire échapper. Comment tu veux, en pleine mer ? Mais il me donnait à manger. C'est lui qui a dessoudé le hublot.

— Comment ça ?

— Le hublot de la cabine. Quand on était à l'escale, ils ne pouvaient pas me laisser dans la cage...

— Parce que la cage se trouvait dans les soutes où on chargeait et déchargeait les marchandises ?

— Oui. Toujours, j'avais faim. Quand je faisais la plonge, je pouvais manger les restes dans les assiettes. Mais le second me fouettait, s'il me voyait.

— Tu sais le nom de cette ordure ?

— Monsieur Cottet. À l'escale, il m'enfermait dans la cabine. Pour que je ne m'évade pas, ils avaient soudé le hublot. Gilbert, il n'avait pas la clé de la cabine, c'est le second qui la gardait dans sa poche. Alors, il a dessoudé le hublot. C'est un homme, Gilbert. Les autres, c'est des hyènes.

— Tous ?

— Tous. Enfin... Ils avaient peur. Eux, c'était du capitaine qu'ils avaient peur, pas du second. Le second, il se

vengeait sur moi parce que les autres se foutaient de lui. Sauf Gilbert. À la fin, il a craché à la figure du capitaine. Heureusement, il était saoul. Tomescu, il s'appelle, un Roumain. Quand il a voulu massacer Gilbert, il s'est pris les pieds dans la chaîne et assommé contre un container.

— Et cette nuit, comme Gilbert avait dessoudé le hublot et que tout le monde était à terre, tu t'es évadé ?

Samba hoche la tête et, lentement... s'effondre sur le flanc. Lily bondit, affolée, lui prend le pouls... Mais non, il n'est pas mort des mauvais traitements qu'il a subis. Il s'est endormi comme s'endorment tous les gosses, d'une seconde à l'autre, la bouche entrouverte. Lily se laisse retomber sur son lit, assommée. Désorientée. Elle est bien à Marseille, France, pays des Droits de l'Homme, au début du troisième millénaire ? Ou alors elle est tombée dans un trou temporel ?

Lentement, tandis qu'elle contemple Samba endormi, si apaisé, si jeune et beau malgré la souffrance, sa rage monte. C'est trop injuste ! Il faut que Louisette écrive un article sur Samba pour tous les Samba de la terre. Elle regarde sa montre : deux heures du matin. Louise dort-elle ? Si elle ne dort pas, elle est lancée dans ses écritures. Lily la dérangera de toute manière. Elle hésite, puis elle se retrouve en train de toquer à la porte de la chambre 23.

Louise ne dort pas. Mais elle n'écrit pas. Elle patine sur la page 299. Elle a perdu le sentiment, son roman est fichu. 298 pages écrites pour rien ! Elle accueille néanmoins Lily avec un bon sourire. Tout devient simple en présence de Lily. Et elles sont seules, enfin !

Il y a du whisky dans le mini frigo. Un *baby*. Lily va chercher un autre *baby*, dans le frigo de sa chambre. Assises en tailleur sur la moquette, gobelet en main, elles se projettent des années en arrière. Tu te souviens quand on a fait manger aux poules les grains de cassis macérés dans l'alcool ? Elles titubaient en faisant des cot-cot-cotcot en accordéon. Complètement pétées, les poules. Elles auraient pu en crever. C'était cruel, au fond. Les enfants sont cruels.

— S'il n'y avait que les enfants ! dit Louise.

Le monde entier est cruel... Pas vraiment cruel. Quand on est cruel, on s'intéresse à la personne, même si c'est pour de mauvaises raisons. Ce qui règne aujourd'hui, c'est l'indifférence. La personne n'existe pas. On la traite en objet, en marchandise. Elle rapporte ou ne rapporte pas. Si elle ne rapporte pas, elle n'existe pas. Voilà de quoi est victime un Samba.

Louise est d'accord pour écrire un article à partir du récit détaillé de Lily. Elle est même toute contente d'avoir

une bonne raison de plaquer cette satanée page 299. A quoi sert-il d'écrire des romans, quand la réalité elle-même est falsifiée, voire délibérément cachée ? Lily rejoint le petit Africain, qui dort à poings fermés, et Louise commence avec la phrase de Victor Schoelcher : *“Tant qu'il restera un esclave sur la surface de la terre, l'asservissement de cet homme sera une injure permanente faite à la race humaine tout entière.”*

Un rayon de soleil dru et brûlant, passant dans la fente entre les rideaux, réveille ensemble Lily et Samba. Midi, déjà ! Lily fait monter un petit-déjeuner de gala. Et les voilà qui se dorlotent l'un l'autre comme petit frère et grande sœur, *Tu veux que je te beurre une tartine ? Oh oui, merci ! Un peu de confiture ? Tu es adorable. Allez, Samba, mange encore un peu...*

Après la douche, on appelle du portable de Lily monsieur Mukala N'Dongo, qui tient l'épicerie-outillage-coiffure et fait un peu le garagiste juste à côté de chez Samba, à Mbanza Ngungu. Le père Noël est encore au rendez-vous : à l'instant précis où la sonnerie du téléphone retentit dans la case, la maman de Samba y fait son entrée. Pourtant, avec la guerre, ce n'est pas tous les jours qu'elle a de quoi acheter à manger. La coïncidence les laisse un

moment muets, capables seulement de se répéter l'un à l'autre : C'est toi ? C'est toi ?

Et quand ils ont enfin réalisé qu'ils sont vivants tous les deux, la maman rescapée de la guerre et le fils rescapé de la mer, la machine à parole s'emballe : oui, le papa est vivant lui aussi, et les trois frères, les deux sœurs, même la petite tombée malade, et les oncles, et les cousins, et le grand-père, tous : vivants ! Il y a eu des massacres partout, le pays se noie dans le sang, mais eux : vi-vants !

— Et moi, dit Samba tout faraud, je suis en France, à Marseille, dans un hôtel de luxe avec Lily, une super copine, une vraie sœur...

Et il met la main sur le combiné pour dire à Lily :

— Maman te salut. Elle veut savoir quel âge tu as.

Après l'âge ("Trente-huit ans ! Elle est trop vieille pour moi, mon fils !"), maman veut savoir où Lily habite, ce qu'elle fait, où vivent ses parents... Maman veut tous les détails pour se représenter exactement son aventurier de fils dans une chambre d'hôtel de luxe, à Marseille, France.

Samba est encore au téléphone à polir pour sa maman le rêve européen quand Louise gratte à la porte. Elle brandit son article. Elle a dormi quatre heures, mais elle est en pleine forme. Elle voudrait que Lily lise l'article et le lise à Samba, pour être sûre qu'elle n'a pas écrit de bêtises. Elle

compte l'envoyer à *CQFD*. *CQFD* : *Ce Qu'il Faut Détruire*. C'est un copain qui s'occupe de cette revue. Elle ne doute pas qu'il soit intéressé par l'article. Ce n'est pas une revue à grande diffusion, mais, en cas de procès, ça fera une pièce au dossier.

Soudain, Samba devient gris. ses yeux s'écarquillent. Il met la main sur la bouche et se rue aux toilettes. Louise et Lily l'écoutent éructer et s'arracher la glotte, franchement inquiètes. Qu'est-ce qui lui arrive ? Il a trop mangé, c'est sûrement ça. Lily dit :

— Quelle courge je fais ! Deux repas d'affilée, dont un pantagruélique ! Quand on a crevé de faim pendant huit mois, c'était l'indigestion assurée ! Gourdasse !

Samba sort de la salle de bains, dégoulinant, après s'être passé la tête sous le robinet. Il est parfaitement détendu. *Ben quoi ? Si on vomit, c'est qu'on a mangé ! Y'a plus grave !*

Et les trois de rire à l'unisson.

Même Louise-la-taciturne est de bonne humeur. Cet article l'a remise dans la réalité. La réalité ne vaut rien, mais rien ne vaut la réalité. Elle a parfois l'impression d'enfiler des perles, quand elle écrit un roman. Même si le roman, à sa manière, cherche à saisir la réalité. Si sa vie était à refaire, elle serait grand reporter. C'est en tout cas

ce qu'elle se dit régulièrement, quand elle doute de son travail de romancière. L'instant d'après, elle doute de l'utilité d'un article qui sera lu d'un œil distrait par quelques milliers de personnes déjà convaincues... Elle doute de tout, Louise. C'est une douteuse née. Le contraire de Lily, là encore. Mais aujourd'hui, malgré sa nuit courte, grâce à la présence de Lily-franche-du-collier et à ce petit Africain décharné et rieur sorti du terrible chapeau de la réalité, elle se sent bien. Bien pour témoigner dans des articles, bien pour passer à la page 299. Aussi accepte-t-elle sans dépit que Lily s'occupe de Samba. Il faut le caser quelque part, ce gamin. On doit pouvoir trouver une association d'aide aux sans-papiers à Marseille. Louise fait une recherche sur Internet. Il y a une antenne du Comité Contre l'Esclavage Moderne.

— C'est la bonne idée ! dit Lily.

Samba a renoué avec la bonne humeur. Même lorsqu'il doit répéter son histoire devant Philippe, le responsable du comité, il n'est plus noué par les sanglots. Le cauchemar s'est éloigné. La peur aussi. Quand il comprend que ce petit homme à la voix douce est en train d'exposer les différentes stratégies pour faire passer son tortionnaire en jugement, il saute de joie comme un gosse à Noël. Sacré cadeau, la justice !

— Vraiment, c'est possible ? C'est possible ?

— Ben tiens ! On a justement créé cette association pour mettre hors d'état de nuire des gens comme Cottet. J'aime autant te dire que, quand on en coince un, on ne le laisse pas s'échapper. Il faut mettre tout de suite la machine judiciaire en marche : tu portes plainte, et tu fais citer un témoin.

— Pour le témoin, ça ne va pas être facile, dit Lily. D'après ce que j'ai compris, dès que quelqu'un parle, il est blackisé, et plus jamais rembarqué. Alors témoigner contre un capitaine et un second...

— C'est pourtant indispensable.

— Mais tout l'équipage est complice, sauf le chef-mécano.

— Eh ! bien, c'est lui qu'il faut convaincre de témoigner !

Il faut qu'elle aille voir le Gilbert en question. Mais le bateau est dans un bassin éloigné, et on n'entre pas comme ça dans l'enceinte du Port Autonome. Philippe a la solution : il a une autorisation de circulation permanente pour sa Ford pourrie.

La page 299 n'est plus un problème pour Louise : il est clair que le roman est fichu. Aussi s'offre-t-elle pour garder Samba. Ils iront faire les magasins, tiens. Ce ne sera pas du luxe que de lui acheter quelques fringues, à ce pauvre gamin.

ÉPOUSE AU FLAN ET FLICS EN TOC

Cette fois, il y en a, du monde, sur le pont de l'*Africa King*. Ça va et ça vient. Ça baragouine dans plusieurs langues. Ça discute fermement, et même, ça s'engueule. Sur le quai, un grand type fait les cent pas. Il a une allure de Viking, avec une crinière délavée par le soleil du large. Lily lui demande :

— Qu'est-ce qui se passe, sur ce bateau ?

Le type éclate de rire.

— Vous appelez ça un bateau, vous ! C'est une poubelle de merde, oui ! Les inspecteurs du port sont en train de faire l'inventaire de ce qui déconne, ils feraient mieux de noter ce qui marche encore, ça irait plus vite !

— Vous faites partie de l'équipage ?

— Ça me ferait mal ! Je tiens encore à la vie ! Vous êtes journaliste ?

— Euh... Non, non, je suis en vacances.

— Y'a autre chose à voir à Marseille !

— J'aime bien les bateaux. Vous croyez que je peux monter ?

— Hou la la ! Y'a des chiens de garde ! Des chiens qui mordent ! Vous voyez le blondinet qui ressemble à Poutine, sur la passerelle. C'est Tomescu, le commandant. Une crapule de la pire espèce. Formé à l'Académie Maritime de Constanza, en Roumanie. Il y a six mois, à Istanbul, il a envoyé des hommes de main contre un inspecteur d'ITF. Le camarade a eu les deux genoux cassés, infirme à vie.

— Comment vous savez tout ça ?

— Je suis le responsable de l'ITF à Marseille.

Au regard interrogateur de Lily, il précise :

— C'est le syndicat international du transport. L'ITF est dans tous les ports du monde. C'est la bête noire des armateurs véreux ! On les marque à la culotte, en faisant la liste des compagnies, des bateaux et des commandants à éviter. Celui-là, de bateau, on le connaît par cœur. Ça fait des années qu'on l'a déclaré dangereux. Mais l'armateur l'a débaptisé et changé de nationalité.

— C'est possible, ça ?

— Par exemple, ton bateau est immatriculé à Panama, comme l'Africa King. Il est tellement pourri que toutes les sociétés de certifications sérieuses l'ont recalé. Alors tu t'emmerdes pas. Tu le vends à ta société immatriculée à Malte, tu changes son nom, tu le fais certifier à

Gdansk par une société bidon, tu fais recruter vingt pygmées affamés par ton maining agent, et vogue la galère...

— Et on ne peut pas les coincer ?

— Dans les places offshore, ma cocotte, il y a une règle qui fait leur fortune : motus et bouche cousue. Brosse-toi pour avoir des renseignements ! Ils ont des hommes de paille, des comptabilités doubles et tout le bastringue. Société-écran, c'est pas un vain mot... Pourquoi tu veux monter à bord ?

— J'ai un ami dans l'équipage. Le chef-mécano.

— Ah ! ouais ?

Le syndicaliste a l'air soupçonneux. Il ajoute :

— Tu serais pas plutôt une petite curieuse, qui aurait dans l'idée d'écrire un article ?

Lily étouffe un rire :

— C'est pas mon point fort, l'écriture. J'ai toujours été mauvaise en français. C'est vrai, hein !

— Comment tu t'appelles ?

— Lily.

Il lui tend la main.

— Moi, c'est Tony. Tu peux tout me dire, à moi...

Comme toujours, Lily suit son intuition. Elle lui dit tout sur Samba et son intention de faire témoigner le chef-mécano. Il grimace :

— Hou la la ! Tu sais pas où tu mets les pieds, ma cocotte ! Mais si tu veux vraiment monter, attends que Tomescu remonte de la passerelle. T'as plus de chances avec le second. Le second, c'est le gros bouffi, en haut de la coupée. On le connaît bien aussi, celui-là. Olivier Cottet. Il commandait sous pavillon français. Un jour, il a sans doute eu besoin d'acheter une villa avec piscine sur la côte varoise, il a monté une arnaque à l'assurance. Tu décharges le bateau, tu le coules, et tu te fais rembourser le bateau et la cargaison. Manque de pot, sa ficelle était un peu grosse. Interdit d'exercice. Il s'est refait dans l'offshore. Lui, en plus d'un salaud, c'est un lâche. Il vendrait sa mère. Mais il est toujours à moitié bourré. Tu peux peut-être arriver à l'embobiner.

Dès que Tomescu tourne les talons et se dirige vers le château, Lily s'élance sur la coupée. Elle dit au second, avec assurance :

— Je viens voir mon mari, Gilbert Biwolé.

Le second la détaille des pieds à la tête. Cette belle blonde, la femme d'un nègre mécano ? Il hésite. Mais avec les inspecteurs à bord, mieux vaut ne pas risquer l'esclandre.

— Toi, le Niakoué, va dire à Biwolé que sa femme est là.

Minutes d'attente inquiète. Les yeux de Lily sont des caméras. Elle enregistre les trous, la crasse, le corps adipeux du second, la jeunesse des marins. Moins de trente ans, tous. Mais elle reste aux aguets. Aussitôt qu'apparaît une tête noire, elle s'élance. Que le chef-mécano n'ait pas le temps de montrer sa surprise. Une sauterelle saute et s'agrippe à son cou. Elle lui chuchote à l'oreille :

— Samba m'envoie. Faites comme si j'étais votre épouse. Embrassez-moi.

Gilbert remballe sa stupeur et obéit. Il a connu des ordres plus pénibles ! Il joue son rôle avec bonne volonté et talent. On peut même dire qu'il y met du cœur. Pour un peu, Lily en oublierait qu'elle est en service commandé. Quelle douceur, dans ce monde de brutes ! Et le grand Gilbert, ma foi, n'a pas l'air mécontent de la réplique de Lily. Il prolongerait bien un peu la séance. Mais elle dit :

— Mon numéro de téléphone est dans votre poche.

Après une dernière étreinte, Gilbert dit haut et fort :

— A ce soir, ma chérie.

Parfait. Mais inutile de s'attarder. Le second ne lâche pas le couple des yeux. Lily est encore sur la coupée quand Tomescu rapplique.

— Qui c'est, cette gonzesse ?

— La femme à Biwolé, capitaine.

— Tu te fous de ma gueule ? Depuis quand elle vit à Marseille, la femme de Biwolé ? Ah ! putain ! je suis bien secondé, moi !

Il se penche par-dessus le bastingage pour suivre Lily des yeux. Elle a senti le danger et s'interdit tout signe de connivence au Viking syndicaliste. Elle monte sans se retourner dans une Ford verte. Numéro d'immatriculation : 1112 KW 13.

— Note le numéro, Cottet !

Cottet la joue profil bas. Il a encore fait une bourde et il va en prendre plein la gueule. D'autant qu'avec les inspecteurs du port à bord et l'ITF sur le quai, Tomescu est d'une humeur massacrante. Et l'adjectif est à prendre au sens concret.

Lily, elle, jubile. Comment elle te les a roulés dans la farine, les deux affreux !

Samba est métamorphosé : pantalon blanc immaculé, chemise rouge brodée or, lunettes de soleil de star. Excusez du peu ! Le fier petit Congolais suit son image dans chaque vitrine de la Canebière, indifférent aux taquineries de Louise et Lily.

Une bonne nouvelle les attend au Comité contre l'Esclavage : Philippe a trouvé un hébergement pour Samba.

Chez des amis, dans une ferme de la Crau, à quatre-vingts kilomètres de Marseille. « En route pour de nouvelles aventures ! » dit Lily à Samba. En espérant que la vieille Ford fera l'aller-retour.

Louise s'est réconciliée avec la page 299 et a retrouvé l'espoir de mener à bien son grand roman. Elle se remet en selle devant l'ordi, dans la chambre 23, tandis que Lily traverse la Crau, “dernière steppe d'Europe”, comme le lui a expliqué Philippe. C'est un paysage africain, une vaste plaine couverte de graminées jaunes, ponctuée de quelques grands arbres torturés par le vent.

Samba est silencieux, le visage sombre. Lily s'en inquiète.

— Il voudra jamais témoigner, dit le jeune Noir. Tu te rends compte, s'il témoigne, il perdra son job, et il ne pourra jamais monter son imprimerie.

— Quelle imprimerie ?

— Quand il venait me donner à manger, on parlait un peu... Lui, son rêve, c'est de monter une imprimerie. Où on imprime des vrais livres, des poèmes. Il y a beaucoup de poètes, chez nous, au Congo. Gilbert, il sait les poèmes par cœur et des fois, la nuit, il me les récitait...

La signalisation des lieux, comme toujours en France, est faite exclusivement pour ceux qui connaissent. Pas

moyen de se repérer avec les pancartes. Lily s'énerve. Comment se fait-il qu'à l'ère de l'information, la DDE soit toujours incapable d'indiquer correctement les directions ? Pendant une heure, elle tournicote en râlant dans un essaim de ronds-points avant de dénicher le Mas de Montmajour, au bout d'une piste caillouteuse. Il sera bien à l'abri, Samba !

Bien à l'abri, et bien entouré. Dans le vieux mas, s'active tout un petit monde. Des écologistes militants, des agronomes très sérieux, de doux rêveurs, des artistes, et des gosses en pagaille. Samba est lancé dans une partie de foot échevelée. Sous des platanes centenaires, Johann, l'un des anciens du groupe, sert à Lily le petit vin blanc du mas. On discute du monde comme il va, plutôt mal.

— Ça ne m'étonne pas, ce que tu me racontes des marins. Ici, dans la Crau, c'est l'Etat français qui fournit aux exploitations fruitières la main d'œuvre à bon marché. Des Marocains, surtout. L'OMI, tu connais ?

— Non.

— L'Office des Migrations Internationales. Un contrat OMI te lie à un employeur pour une durée déterminée, la saison des pêches, par exemple. Si tu n'es pas content des conditions de travail, tu rentres direct au bled. Tu ne peux pas chercher un autre patron sur place. Mais ce n'est pas

ça le pire. Comme le salaire français est vingt fois supérieur au marocain, les gars se pressent au portillon. Alors une petite mafia s'est organisée. Des recruteurs vendent au Maroc des contrats OMI. Et ici, des patrons font payer leurs employés pour qu'ils puissent revenir l'année suivante. L'un dans l'autre, un OMI qui veut bénéficier d'un contrat pendant plusieurs années paye six à huit mille euros.

— Il paye pour travailler ! Je ne te crois pas.

— Souvent, c'est son village, qui se cotise. On choisit le gars le plus costaud, on lui paie le contrat et le voyage. Et lui, il envoie mois après mois sa paie au village.

— Et s'il se fait virer, il a tous ses proches sur le dos...

Dans la lumière limpide filtrée par les feuillages des platanes, le sentiment d'irréalité qui avait envahi Lily pendant le récit de Samba ressurgit. L'impression qu'il y a deux mondes. En surface, le monde officiel, la démocratie, la citoyenneté, quelques acquis de civilisation. Et au-dessous, l'autre monde, caché, livré à l'arbitraire et à la haine. Les deux mondes coexistent, et même, le premier s'engraisse du deuxième. Dans l'indifférence générale. Heureusement quelques havres, comme ce mas, permettent de respirer un autre air.

Samba est déjà à gambader dans le pré avec une petite

troupe de filles et de garçons. Pendant une journée de sa vie au moins, il aura été un ado comme les autres. Puis il aperçoit Lily, fait de grands gestes heureux, court vers elle. Il l'embrasse en riant, la chahute, la chatouille et finit par s'asseoir sur ses genoux, passe ses bras autour de son cou et pose sa tête au creux de son épaule. Lily referme les bras sur lui. Un enfant... Un enfant cherchant les câlins...

La séparation est douloureuse. Samba n'est pas loin de se sentir abandonné ! Il veut rentrer à Marseille avec Lily. Il veut voir Gilbert. Rien de raisonnable. Lily l'en convainc. Il lui donne une bague. Cette bague lui vient de sa mère. Elle est pour Gilbert. Signe de reconnaissance éternelle.

Quel drôle d'homme ça doit être, ce Gilbert ! Seul être humain, d'après Samba, sur un cargo de brutes, marin rêvant d'imprimerie, récitant des poèmes, la nuit, au petit esclave prisonnier, après treize ou quatorze heures de travail au fond d'une cale dans le boucan des moteurs... Lily ne l'a pas vraiment vu, le matin. Va-t-elle le reconnaître ? Il est grand, très grand. Du haut de son mètre soixante-dix, elle avait le nez à hauteur de sternum. Grand et longiligne. Mais son visage ?

Cette petite inquiétude, qui l'avait saisie dans la voiture, alors qu'elle rentrait à Marseille, renaît quand elle découvre la terrasse du Café de la Samaritaine, bondée. Les hommes à peau noire ne sont pas plus d'une demi-douzaine parmi une masse de homards brûlés au deuxième degré, mais franchement, elle hésite. Ce grand, là ? Ou bien cet autre ? Non, celui-là fait trop rondouillard... Alors, plutôt celui qui lit le journal, complètement derrière...

— Ma chère épouse... murmure-t-on au creux de son oreille.

Elle se retourne, et la voilà prisonnière des bras de son "époux". Il tente un petit baiser qui serait tombé droit sur ses lèvres, mais a dévié de sa trajectoire quand Gilbert a senti Lily se raidir. Il murmure :

— Dommage...

— On va aller ailleurs, il y a trop de monde ici.

— Je connais un coin calme.

Elle lui emboîte le pas. Il avance avec grâce sur le trottoir étroit et encombré. Lily, derrière, en est baba. Quelle élégance ! Le blue-jean et la chemise jaune ont, sur lui, des airs de costume d'apparat. Il ne marche pas, il danse, et l'étoffe danse autour de lui... Brusquement, Gilbert oblique dans une ruelle où ils peuvent marcher côte

à côté. Dès que Lily arrive à sa hauteur, il passe un bras protecteur sur ses épaules :

— Et comme ça, j'ai le droit ?

Elle sourit, embêtée.

— Il ne faut pas confondre fiction et réalité.

— Mais la fiction aide à vivre.

Il a un petit rire triste, enlève son bras et ne dit plus rien. En haut de la ruelle, un bistrot de poupées, agrandi d'une terrasse en bois de six mètres carrés, déborde sur la voie. Une dizaine d'habitants sirotent le pastis. Des touristes en nombre égal s'éventent. Lily et Gilbert s'installent dehors. Il fait doux. Le bruit de la ville n'est plus qu'un ronronnement. Il demande :

— Alors ?

— Je m'appelle Lily. J'ai recueilli Samba...

Quand il comprend ce que Lily attend de lui – un témoignage contre le commandant et le second – Gilbert a un hoquet.

— Je veux bien passer une épreuve pour tes beaux yeux, ma chérie. Mais tu n'aurais pas pu me trouver un suicide plus radical ? La mort lente, c'est pas mon truc...

Puis il baisse la tête. Lily pense à tous les autres Samba.

— Je te déçois ? demande Gilbert.

— Tu as déjà beaucoup fait...

— Pourtant j'en ai marre, de naviguer sur des pou belles. Mais il n'y a rien, chez moi... La famine, le chô mage... Et la guerre. Tu n'imagines pas. Personne ne peut imaginer les massacres, le sang, le sang... Jamais la terre ne pourra boire tout le sang des hommes.

— Qu'est-ce que tu faisais, avant de naviguer ?

Il rit encore, tristement.

— De la philo... Descartes, Kant ! J'ai eu une bourse pour étudier en France. Avec la guerre, plus de bourse. Je suis rentré au Congo. Et là... *C'est le grand oral des canons. Les professeurs professent en toges rouges... de sang...* Tu connais Léopold Congo Mbemba ?

— Je regrette...

Gilbert croise et décroise ses grandes mains aux ongles roses et bombés. Tempête sous son crâne. Se taire, c'est encourager les bourreaux. Parler, c'est se condamner à mort. Lily avance une main fermée vers Gilbert. Elle l'ouvre : c'est la bague de Samba, cadeau à son sauveur. Gilbert cache avec peine son émotion. Il embrasse la bague, la porte sur son cœur.

Soudain, deux ombres s'étendent sur leur table. Ils sursautent ensemble et relèvent la tête. Un type est posté derrière Lily, un autre derrière Gilbert.

— Police Judiciaire ! Vos papiers !

Dans le café, les parlottes ont stoppé net. Une Américaine à lunettes de star pousse un cri de souris. Les regards convergent vers leur table. Le visage de Lily se décompose. Gilbert garde son calme :

— Montrez-nous d'abord les vôtres, Messieurs.

Les deux hommes échangent un regard lourd, mais présentent leur carte tricolore. Gilbert sort un stylo-bille et un papier :

— Je vais me permettre de noter votre numéro de carte...

D'un coup de patte, l'un des flics fait valser le stylo :

— Tu te prends pour qui, le négro ? Aboule tes papiers, si t'en as !

— Je suis tout à fait disposé à vous montrer mes papiers. Mais la loi de votre pays m'autorise à...

— La loi, c'est nous ! ricane le flic.

— Allez, on les embarque au poste, fait l'autre.

Lily sort ses papiers. Suivie de Gilbert.

Un pépé se lève et s'interpose :

— Vous n'avez pas le droit de les arrêter s'ils ont leurs papiers. Sauf en cas de flagrant délit ou de mandat d'arrêt du juge.

— Ta gueule, le vioque !

— Jusqu'à une date récente, j'étais juge d'instruction

au parquet de Marseille, et je ne vous connais pas comme officiers de police judiciaire, Messieurs !

Cette remarque crée un léger flottement chez les deux flics. L'assistance est très nettement en faveur de Gilbert et Lily. Quelqu'un crie :

— C'est les mêmes qu'ont raflé le Panier en janvier 43 !

Et contre toute attente, les flics ne se rebiffent pas. Ils se font petits pour traverser la salle. Ils sortent sous les quolibets. Le pépé dit :

— Mefiez-vous, jeunes gens. C'était de faux policiers. De vrais policiers auraient réagi aux insultes.

Gilbert en profite pour enlacer Lily et embrasser ses cheveux. Il dit :

— Tomescu doit avoir des amis à terre. Maintenant, ils ont ton nom et ton adresse. Et moi, je suis dans le collimateur.

— Désolée...

Il grimace une moue mi-rigolarde, mi-tragique et ajoute, en tressant ses dix doigts les uns aux autres :

— Au moins, j'aurai gagné une amie... Mais il faut que je te fasse un aveu.

— C'est si grave que ça ?

— Quand même un peu grave...

Gilbert inspire profondément avant de lâcher :

— En fait, je ne m'appelle pas Gilbert... Non... Mon vrai prénom, mon prénom officiel, c'est De Gaulle. Mon père était un admirateur du général...

Lily oublie ses problèmes dans un grand rire qui se mêle au grand rire de Gilbert. Il est tout de même incroyable, ce type ! Beau, en plus. Elle le regarde avec attendrissement et tend le cou pour lui claquer une bise sur la joue.

Elle le raccompagne au bateau en Ford. Quelque peu grisés l'un par l'autre, ils ne remarquent pas la BMW qui les suit. Celle-ci ne lâche pas la Ford jusqu'au retour de Lily à l'hôtel.

Louise a bien travaillé toute la journée. Elle a franchi la troisième centaine de pages. Elle peut se consacrer à Lily. Les deux amies s'offrent une mauvaise pizzeria. Les spaghetti sont collants, le vin aigre, le garçon boutonneux. Qu'importe, c'est leur première soirée en solo. Mais Louise s'inquiète de la tournure des événements auxquels Lily est mêlée. Si Tomescu et ses acolytes sont capables de se procurer de fausses cartes de police, c'est que ce ne sont pas seulement de grosses brutes, mais de vrais truands, avec toute une organisation derrière. Maintenant que Samba est en de bonnes mains, ne serait-il pas raisonnable d'abandonner la partie ? Oui, mais seulement, voi-

là : il y a Gilbert. Lily ne peut pas le lâcher comme ça, il est gravement mouillé à cause d'elle. Et ce n'est pas encore sûr qu'il accepte de témoigner.

— Et il a des yeux de velours... dit Louise.

LE TEMPS SE GÂTE

Le lendemain midi, Louise a un coup au cœur en consultant sa messagerie. Le mail d'un destinataire inconnu est rédigé ainsi, en gros caractères et en rouge : *“Dîtes à votre amie Lily d'abandonner l'idée de faire passer un clandestin pour un esclave. Et vous, arrêtez de diffuser de fausses informations sur la marine marchande. Rentrez à Paris et occupez-vous plutôt de votre fils Romain. Il s'ennuie de vous, seul dans votre appartement du IX^e arrondissement. Nous l'avons appelé, il vous attend.”*

Elle est sidérée. Anéantie. Lily a mis le pied dans un nid de requins. De gros requins. Très puissants. Ils ont lu l'article qu'elle a envoyé ce matin à CQFD, à la première heure. Il était accompagné d'un message pour Olivier où elle parlait de Lily, de Romain, de son envie de retrouver au plus vite son douillet appartement du IX^e... Elle a beau savoir que le monde entier est sur écoutes, que les Américains enregistrent et filtrent toutes les communications, que les mails ne sont pas sécurisés, qu'ils peuvent être facilement interceptés, ça fait un choc. Et elle ne voit pas

d'autre explication qu'une interception du mail : ils n'ont pas pu s'introduire dans la chambre, elle n'a pas bougé de la matinée. Il y a un cerveau informatique dans la bande et ils maîtrisent les technologies de pointe. Le mail a été envoyé sur la ligne téléphonique de l'hôtel. Ça leur a suffi. Un coup de fil à Romain confirme qu'il a reçu un appel bizarre. Ils ont l'adresse de son appartement...

Louise est aux cent coups. Sa page 306 n'a plus aucune espèce d'importance. Il faut qu'elle arrête Lily dans sa folie. Par moments, elle est totalement inconsciente, Lily. Elle ne voit pas plus loin que le bout de son cœur. Six mois plus tôt, Louise a réussi *in extremis* à l'empêcher d'aller à Abidjan, rendre visite à l'un de ses filleuls, alors que la guerre civile venait de se déclencher et que les Français, très mal vus, pliaient bagages dans la panique.

Mais Lily n'est pas dans sa chambre. Elle a élu quartier général à la petite librairie de livres d'occasion que tient Philippe dans le Panier. Elle rameute tout Marseille sur le cas de Samba.

Son "époux" l'appelle pour lui donner les résultats de l'expertise du bateau. Désastreux, évidemment. La liste des points non conformes ferait entrer l'*Africa King* au Guinness des records : le moteur fonctionne à soixante

pour cent de sa capacité, les deux moteurs auxiliaires sont obsolètes, pas de radar, le goniomètre est hors d'âge, les canots de sauvetage inutilisables, les tuyaux d'incendie percés. Et le pompon : des fissures en pagaille dans la coque. Montant approximatif des réparations : cent cinquante mille dollars. Les autorités maritimes vont immobiliser le bateau, et vu que l'*Africa King* ne vaut pas plus que les réparations exigées, l'armateur risque de l'abandonner, et de disparaître derrière ses sociétés-écrans.

— C'est trop dégueulasse ! hurle Lily dans la librairie.

Gilbert continue :

— Le problème pour les marins, c'est l'arriéré de salaire. Ça fait huit mois qu'on n'a pas été payés. On n'a touché que la part versée sur le bateau, c'est-à-dire la moitié. L'autre moitié devait être virée sur nos comptes. Je te laisse imaginer ce qui va se passer. Les gars n'ont même pas de quoi rentrer chez eux, en Ukraine, aux Philippines... Moi non plus, je ne peux pas me payer un billet pour Kinshasa. On est coincés.

Lily est trop révoltée pour prêter l'oreille à l'affolement et aux conseils de prudence de Louise.

— Tu te rends compte que ces types vont être bloqués ici sans un sou et qu'ils auront travaillé pendant huit mois

pour des prunes ! Tout ça parce qu'un salaud se planque derrière des sociétés bidons, dans des états bidons !

C'est une découverte pour Lily. Ce n'en est pas une pour Louise, qui dit :

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Même la France a une place offshore. Les Iles Kerguelen. Le monde est vêrolé jusqu'à la moelle. Tu n'y changeras rien, ma petite Lily.

Lily est butée :

— Je sauverai au moins mon petit Samba !

Louise hésite longuement, avant de dire :

— Moi, je vais rentrer à Paris, Lily. J'ai peur pour Romain. Et je ne vois pas comment je peux t'être utile ici. Quant à nos vacances...

Lily se jette dans ses bras. Elle pleure.

— Pourquoi le monde est si méchant ? On n'est rien sur terre et les gens passent leur temps à nuire aux autres ! Regarde Jean-Marc : il n'a pas arrêté de me faire chier, pour que je sois sa *chose*... Je l'aimais, moi. On aurait pu vivre en s'aimant, tout simplement, en se donnant du plaisir et du bonheur...

Louise caresse Lily.

— Ça ne marche pas comme ça, ma Lily. Les êtres humains aiment aussi la mort. Certains vivent même de la mort.

Avant de se quitter sur le quai de la gare Saint-Charles, les deux amies prennent un engagement : Lily racontera à Louise – par courrier postal, ce sera plus sûr – la suite de cette aventure. Il faut bien appeler ça une aventure... Et Louise complètera au jour le jour son premier article, elle fera même peut-être un livre. Autrement dit, elle contribuera à l'action de Lily par ce qu'elle sait faire : écrire. Désolée, c'est tout ce qu'elle sait faire, écrire.

Les yeux embués, elles s'embrassent interminablement.

En quittant la gare, Lily repère une BMW grise dans le rétroviseur de la Ford. Elle l'a déjà vue, celle-là, au moment où elle a quitté l'hôtel. Le blondasse au volant s'amuserait-il à la filer ? Facile à vérifier. Elle s'engage sans clignotant dans la première rue à droite. Et refait le coup aussitôt après. Il est toujours là, le gros vilain. *On va s'amuser un peu, tiens !* se dit Lily en écrasant l'accélérateur.

Gauche, droite, gauche, avenue, file des bus, virage sur les chapeaux de roues. Il s'est laissé distancer, le gros. Elle s'engouffre dans une ruelle, oblique encore, retrouve le boulevard de Plombières qui plonge sur l'échangeur de la Joliette. Et voilà le travail ! Semé, l'affreux. Lily rigole. Les farces, elle adore.

Au bassin de remisage, surprise : une banderole est tendue le long de la coque : NAVIRE OCCUPÉ PAR LES MARINS.

Gilbert accueille à grands bras ouverts son "épouse". OK pour une petite bise, mais pas plus. D'ailleurs, Gilbert lui-même n'a pas trop la tête à la bagatelle : les marins ont décidé d'occuper le bateau et d'empêcher le déchargement. Les dix mille tonnes de café entreposés dans les conteneurs sont leur seul moyen de pression, leur seule monnaie d'échange. L'armateur n'a évidemment pas donné signe de vie.

L'équipage cerne Tomescu et Cottet. Le second, malgré son hâle, affiche un teint lavabo pas net. Gilbert a décidé de les miner :

— Allons, messieurs les officiers, un bon geste ! Rejoignez le mouvement de l'équipage !

— Je suis un commandant responsable ! éructe Tomescu sans rougir.

— Responsable de la merde à bord ! dit un petit homme aux yeux bridés et au visage enfantin.

— Responsable de la mort de Boris, putain de salaud ! crie Grégory.

Et avant que quiconque ait réalisé, il s'est détaché du groupe, a marché sur le commandant et lui a balancé un crochet du droit formidable. Tomescu, sonné, se redresse avec peine. Pas longtemps. Ismaïl l'attend à gauche :

— Ça, c'est la monnaie des quarante-huit heures aux arrêts quand j'ai quitté mon poste pour boire un verre d'eau !

Tomescu s'abat, la tête en cabosse. Voilà qui fait du bien aux marins. Ils ont enfin le sourire. Sauf Gilbert :

— C'est la justice, qu'on veut. Pas le bain de sang !

Le teint du second a tourné au lavabo caca. Il aide le capitaine à se relever. Tomescu, qui a pourtant le coup de poing facile, ne tente pas la réplique. Il sait apprécier un rapport de forces. Cottet, La Méduse, s'accroche à la main courante. Pourtant il n'a rien à craindre, il a beau être le protégé du capitaine, personne ne lui veut du mal, on ne va pas s'en prendre à une loque.

En haut de la coupée apparaît alors une tête de croquemort fichée au bout d'un corps en manche à balai cuirassé dans un costume noir. Voilà un gars qui respire la joie de vivre. Derrière lui, un autre, tout aussi gai, mais nettement plus petit. Tous les regards sont tournés vers eux. Le grand balai va parler. Sa bouche en cul de poule peine à s'entrouvrir :

— Douzami, administrateur de la société Graindor. À mon côté, Monsieur Ségura, huissier. Qui est le capitaine ?

— Moi, grogne Tomescu.

— Ma société a affrété ce bateau. Je tiens à vous dire qu'il n'est pas question que la marchandise soit confisquée. J'en suis propriétaire. Libérez le navire de ces individus et ordonnez le déchargement !

— Rêve ! rétorque le marin au visage enfantin. Tant qu'on est pas payés, on décharge rien !

— Huissier, assignez ces *terroristes* en référé !

— Tu sais ce que ça veut dire, en référé ? dit Gilbert à l'oreille de Lily.

— Non...

— Un juge des référés prend des mesures d'urgence sans juger sur le fond. Il pourrait ordonner dans l'heure l'évacuation du bateau.

— Ils nous enverraient les flics ?

— Les CRS, oui... Attends ? Qu'est-ce qu'il nous fait, celui-là ?

Tomescu exhibe ses bobos à l'huissier et lui demande d'établir un constat de ses blessures ! Son culot électrise les marins. Les voilà massés autour du petit huissier, qui dans la tourmente se cramponne à son calepin. Les trognes sont rien moins qu'avenantes. Huit mois de mer sous le joug d'un cinglé ne portent pas à la conciliation.

— Et ma cicatrice, tu la notes aussi, face d'œuf ? C'est le

fouet du second, mais Tomescu était au bout du manche ! hurle, hors de lui, Carlito, le marin au visage d'enfant.

— Et mes boutons à cause de la bouffe de merde...

— Et mon copain qu'il a envoyé à la mer, tu le notes ! exige Grégory.

Devant la muraille de muscles de l'Ukrainien, l'huissier se met à trembler. D'une pichenette bien ajustée, Carlito envoie son carnet valdinguer sur le pont. Passe à Ismaïl, qui envoie à Pedro, qui passe à Pepe, qui passe à Karna, qui passe à Gilbert, qui passe à Bahij, qui passe à Jésus...

But !

Le carnet flotte dans l'eau saumâtre du bassin de remise. Les marins entonnent *We are the champion*.

Le type de Grindor et l'huissier comprennent, dans un regard complice, que la situation n'est pas du tout en leur faveur, et peut même très très mal tourner. Aussi déguerpissent-ils sans autres formalités, sous les quolibets et les crachats.

Gilbert propose qu'on enferme Tomescu et Cottet.

— Attends, je soude le hublot de leur cabine ! dit Carlito en courant chercher son attirail.

— On leur enlève leurs portables !

— Et les ceintures de leurs pantalons !

— Et leurs lacets !

Allez, à la niche ! Renversement de tendance. Les rois d'hier sont les gueux d'aujourd'hui. Carnaval ! Les marins sont déchaînés.

La présence d'une femme ajoute au trouble ambiant. Une femme sur un bateau, c'est le diable, depuis la première pirogue des pithécanthropes. Et quand on n'a pas touché au diable depuis des semaines, voire des mois, le sentir si près met le feu aux fantasmes...

D'autant que ce soir, pas question d'aller faire la bringue dans les bars ! L'équipage au complet, moins la Méduse qui s'est éclipsé on ne sait quand, reste consigné à bord pour garder le bateau. Quand Gilbert leur a annoncé une possible descente des CRS, ils n'ont pas hésité une seconde. On résiste. On n'a plus rien à perdre.

Tony, le syndicaliste, vient d'arriver avec cinq kilos de merguez sous un bras, un barbecue sous l'autre, et un sac de charbon de bois sur le dos. On ne fait rien de bon le ventre creux, et surtout on pense mal, c'est sa théorie. Gilbert fait la moue :

— Tout dépend de l'entraînement. Chez nous, des gars de quarante-cinq kilos mouillés, avouant soixante-quinze ans quand ils en ont cent, sont des bibliothèques.

— Tu ne vas pas me faire l'apologie de la famine ?

— Non. De l'ascétisme.

Ce Gilbert... Quand il frôle Lily, elle frissonne. Ce je ne sais quoi qui danse autour de lui la soûle. Grâce et gravité, pesanteur et légèreté... Elle ferme les yeux et finit d'un trait son verre de piquette. Rouvre son carnet et prend des notes, en étudiante sage, pour raconter à Louise dans le détail. Tous les sens aimantés. Elle sait où il se trouve à chaque seconde. Il ne la quitte pas des yeux, même quand il a le dos tourné.

Rêveuse, Lily déambule dans le *rust bucket*. Effectivement, c'est rouille sur rouille. Crasse sur crasse. Il y a des cafards qui courrent et d'autres écrasés sur le sol gluant, contre les parois rongées. Comment des hommes peuvent-ils accepter de vivre là-dedans, si ce n'est poussés par une misère extrême ? Comment un Gilbert aussi digne et sensible a-t-il pu y survivre ?

Elle est dans ces pensées, quand, au coin d'une coursière mal éclairée, un homme se jette sur elle. C'est Gregory, le colosse ukrainien. Lily se débat, griffe, mord. Mais c'est sans effet sur cet homme puissant aveuglé par le sexe. Il la bâillonne d'une main et de l'autre la retrousse.

Elle ne doit son salut qu'à l'apparition de Carlito. Ce lui-ci dit simplement : "C'est la femme à Biwolé !" Le co-

losse met tout de suite bas les pattes. Sur ce bateau occupé, après l'isolement de Tomescu et Cottet, Gilbert s'est imposé comme le chef, et un chef respecté. Gregory a l'air tout penaud. Un grand gosse pris le doigt dans la confiture. Lily a plutôt pitié de lui. Elle dit, encore essoufflée :

— On oublie. On ne dira rien à Gilbert, OK ?

— OK, dit Carlito.

Gregory fait aller la tête.

Le nuit est déjà avancée. Après un barbecue sur le pont (merci Tony ! merci l'ITF !), les hommes sont allés se coucher, sauf Carlito et Ismaïl désignés pour monter la garde. Lily ne se résigne pas à rentrer à l'hôtel. Elle est sur le pont arrière avec Gilbert. Ils se racontent. Troublés, très troublés, mais ils ne se touchent pas. Gilbert ne cherche même plus à voler un baiser à son "épouse". Les affaires prennent un tour sérieux, on dirait...

Ismaïl contemple les étoiles en se demandant si ça existe, les tremblements d'étoiles ? Sûr que lui, avec la scoumoune qui lui colle aux bottes, il s'y trouverait pile poil à l'heure dite, dans le tremblement d'étoiles ! Carlito serine des chansons de chez lui en pensant à Maria. La veille, au téléphone, elle a pleuré, elle a dit que ce n'était plus tenable. Qu'elle allait se suicider. Elle n'en peut plus,

entre les quatre gosses hurlant de faim et l'épicier qui veut être payé. En nature, puisqu'il n'y a pas de mandat. Elle a été obligée de se laisser toucher contre un kilo de farine. Mais la farine est finie.

Carlito lâche sa guitare et se met à raconter ça tout à trac à Ismaïl. Que ça dure depuis des mois et que ça ne peut plus durer... Il s'arrête, la gorge nouée. Ismaïl passe son bras sur son épaule.

C'est à ce moment-là que trois ombres bondissent par-dessus le bastingage.

LA MORT A LE PIED MARIN

Les trois frelons cagoulés de noir sont venus de la mer. Des chaînes tournoient au-dessus de leur tête. Ils s'en prennent d'abord à Carlito et Ismaïl, les plus proches d'eux. Profitant de l'effet de surprise, ils n'ont aucun mal à passer les deux marins par dessus bord. Les cris et le floc des corps dans l'eau alertent Gilbert et Lily. Mais les cagoules sont déjà sur eux. Gilbert spontanément protège Lily. Il se sert du barbecue comme bouclier. À trois contre un, la partie est désespérée. Heureusement, Gregory fait irruption et change la donne. Le colosse sait se battre. D'un simple coup de pied bien appliqué dans le bas-ventre, il plie de douleur l'un des agresseurs. Le deuxième est plus coriace. Gregory, atteint par une chaîne, tangue un moment, mais il refonce tête baissée, comme un bétier. Et c'est de la tête qu'il envoie le salopard valdinguier par dessus le bastingage.

Mais, dans le même temps, sous les yeux de Lily impuissante, Gilbert a été roué de coups de pied et de coups de chaîne par le troisième cagoulé. Quand Gregory peut

enfin s'intéresser à lui, l'individu ne demande pas son reste : il saute de lui-même au bassin. Ne reste sur le pont que le plié de douleur, vacillant, hagard. Gregory se frotte les mains, avec un air de jouissance, avant de l'attraper et de l'écraser de toutes ses forces, à plusieurs reprises, contre une écoutille. Le type perd connaissance et s'en-vole en direction du large. Une sacré catapulte, cet Ukrainien !

Gilbert a la tête ensanglantée, la respiration rauque. Il est incapable de soulever les paupières et d'articuler un mot. Les marins, tous tirés de leur couchette, forment un rond autour de lui. Lily, de son portable, appelle les pompiers, en gardant l'œil sur les agresseurs. Ils s'éloignent en Zodiac. Elle dit :

— Ils ont dû partir d'un quai pas loin. Il faudrait essayer de les choper à l'arrivée.

— Allons-y ! dit l'Ukrainien.

— Je viens, dit Mikis.

Contrairement à Gregory, Mikis, c'est un petit format, mais noueux, tendu. Le genre à ne pas lâcher sa proie. Lily est bien entourée.

Sur le quai, ils croisent Carlito, éructant, crachant, à bout de souffle.

— Et Ismaïl ? dit Lily.

— J'ai cherché, je l'ai pas retrouvé... Il savait nager, je crois...

— Faut continuer à chercher.

— Ouais, je vais y retourner avec Jésus.

Tous feux éteints, la Ford roule sur le boulevard intérieur du port. Les trois salopards se dirigent à petite allure vers le bassin de la Pinède. Ils ont mal choisi leur nuit. Une lune énorme brille au-dessus du bassin. Mais des milliers de conteneurs, des tonnes de caisses, des entrepôts, une cargaison de voitures fraîchement sortie d'usine s'interposent entre eux et les tueurs. Lily les perd de vue. Elle force l'allure, contournant le bassin de Raboud.

Au bout du quai de la grande Bigue, une Nissan Patrol rouge est en stationnement. Un homme au volant. Une remorque attelée à la voiture, cul côté bassin, engagé dans la cale de mise à l'eau, prêt à accueillir le Zodiac.

— Voilà le type qui les attend, dit Lily.

Elle est tendue, intelligente dans l'action. Elle impressionnerait Louise. Elle range la Ford derrière le bâtiment des pompiers. L'homme de la Nissan n'a rien vu, il est tourné vers la mer, dans l'attente du canot qui s'approche. Lily ordonne :

— Gregory, tu attrapes le chauffeur et tu le mets dans le coffre de la Ford. Mikis, tu crèves les pneus du 4 x 4.

Un petit chef de guerre, la Lily ! la vision de cauchemar de Gilbert en sang lui donne toute la force du monde.

Grégory s'approche en indien de la Nissan. Le chauffeur ne se retourne qu'au dernier moment. Trop tard. Sa portière est déjà ouverte et l'Ukrainien l'a attrapé au col. Il le fait dégringoler de son siège et lui écrase les cartilages du nez. En deux temps, trois mouvements, il est en position de fœtus, dans le coffre de la Nissan, dont les pneus s'affaissent en sifflant. Lily claque le haillon.

Sur le Zodiac, les hommes se rendent compte qu'il se passe quelque chose de pas net. Des ombres tournent autour de la Nissan. Des éclairs trouent la nuit : c'est le flash de Lily, qui photographie la Nissan.

Mikis et Gregory sont en joie. Ils se tapent dans le dos. Ils disent :

— Bravo, Madame Biwolé !

Ça fait drôle et doux à Lily de s'entendre ainsi nommée. Madame Biwolé ! Il y a moins d'une semaine, elle était la femme d'un certain Jean-Marc, prof au centre d'apprentissage, ils avaient un chien et un chat choyés comme des enfants, une Safrane qui coûtaient les yeux de la tête, des voisins qui chipotaient sur la réparation du mur mitoyen... Elle a traversé le mur du son. Elle a changé de planète. La vie est belle de surprises.

À bord de l'*Africa King*, l'ambiance est lourde. Le sang de Gilbert fait sur la rouille du pont une tache noire. Carlito est couché à côté, en chien de fusil. Jésus essaie de se rouler une cigarette, tout en scrutant le large, comme s'il interrogeait la nuit. Il tremble trop, le tabac s'échappe du papier. Bahij lui en tend une. Jésus secoue la tête pour dire merci, une seule fois. Epuisé. Ceux que les autres appellent les trois Indiens sont là aussi, parmi eux, immobiles et silencieux comme toujours, avec leurs grands yeux noirs et fixes qui leur mangent la figure. Parfois, Carlito couine dans son demi-sommeil comme un petit chien.

Grégory balance un coup de poing dans la tôle, c'est sa façon de parler. Il aurait pu tout aussi bien le balancer dans la figure du prisonnier qu'il tire derrière lui. Lily est devenue blême. Elle demande d'une voix mal assurée :

— Gilbert ?

— Parti à l'hôpital.

Jésus relève la tête :

— On n'a pas retrouvé le Turc.

Carlito se réveille d'un bond, aspirant l'air comme un poisson à sec :

— On l'a cherché, cherché !

Jésus désigne le prisonnier du menton :

— Qui c'est, celui-là ?

— Il attendait les trois du canot, dit Lily. On va le faire parler.

Le prisonnier ricane. Crâne rasé, mâchoire carrée, petits yeux enfoncés dans les orbites, la sale gueule du sale emploi.

— S'il veut pas parler, dit Jésus avec un rictus, on va l'aider.

Lily dit au crâne rasé :

— On veut savoir ton nom et celui de tes copains.

Le type ricane une fois de plus. Il n'a pas bien pris conscience qu'il se trouvait devant sept marins à bout de nerfs. Une beigne de l'Ukrainien le lui rappelle. Lily fait :

— Arrête, Gregory. Si tu nous l'assommes, il ne pourra pas parler.

— Moi, je connais un truc qui se fait chez moi, dit Jésus. Ça marche à tous les coups. Le mec, tu le pends par les pieds au palan, au-dessus d'une bassine d'eau. Tu le plonges, et tu le relèves, et tu le replonges. Jusqu'à ce qu'il crache le morceau.

Le type a rangé son sourire. La proposition de Jésus fait passer un vent d'excitation sur l'équipage. Grégory amorce un mouvement vers le palan. Lily l'arrête :

— Il n'en est pas question !

Les hommes s'entre-regardent, déstabilisés, déconfits, mais ils ont du respect pour "la femme à Biwolé". Lily continue, en plantant son regard dans les petits yeux de la brute :

— Il va parler.

Elle le fouille et sort un portefeuille :

— Ce salaud s'appelle David Duval. Il est né à Marseille, le 8 janvier 1975. Il habite au 27, rue du Soleil-Levant, dans le V^e arrondissement... Vous voyez, on a déjà appris des choses. Il est assez bête pour se trimbaler avec ses papiers quand il part faire un mauvais coup !

Et les hommes de rire. Lily ajoute :

— Maintenant, il va nous dire qui l'a payé pour faire ça.

La brute gémit :

— Je ne sais rien.

— Il y a bien quelqu'un qui t'a contacté.

— Je le connais pas.

— Lui te connaissait et pas toi ?

— Oui.

— Tu es une vedette, alors ? Dès qu'on a besoin de quelqu'un pour faire une connerie, on pense à toi ? Moi, je vais te dire une chose, David Duval, il est tard, je suis crevée, je vais rentrer à mon hôtel et je vais te laisser discuter avec les marins. Ils ont beaucoup de choses à te dire.

Approbations et rires dans l'assemblée.

Grégory en profite pour balancer une claque à Duval. Juste une petite, pour appuyer le discours de Lily. Lily joue le jeu, en disant, sévère :

— Pas tant que je suis ici, Gregory, d'accord ?

Cette petite frappe de Duval n'a pas de nerfs. Ça se sent. Il n'est fort qu'en situation de force. Lily enfile sa veste, comme si elle allait partir.

— Il s'appelle André, lâche la brute. Je connais que son prénom.

— Son adresse ?

— Je sais pas non plus.

— Nous sommes sept ici à pouvoir témoigner. Un marin a été tué, un deuxième est en danger de mort à l'hôpital. Complicité de meurtre organisé, ça coûte cher aux assises. Au moins dix ans. J'appelle les flics ?

Cette fois, Duval craque :

— Il habite La Busserine. Je sais pas où exactement.

— À qui appartient le Zodiac ?

— À lui.

— Et le 4 x 4 ?

— Aussi.

— Et les trois du Zodiac, qui c'était ?

— Ben, y'avait lui... Les autres, je sais pas, je le jure,

je les connais pas. J'ai seulement été embauché pour conduire le 4 x 4, moi. Je savais même pas ce qu'ils allaient faire.

— Ben, voyons ! T'es innocent comme un nourrisson, toi ! Un brave petit !

Lily le fait enfermer avec Tomescu et Cottet. Trois chiens dans la même cage. Qu'ils se bouffent entre eux !

L'aurore pointe ses doigts de rose par-dessus les Quartiers Nord pas roses. Elle va essayer d'y dénicher cet André, apparemment chef du commando. Elle hésite à rentrer à son hôtel pour dormir quelques heures. D'abord, il n'est pas sûr qu'elle trouverait le sommeil, et puis elle craint le pire, si elle laisse les hommes seuls avec les trois prisonniers. Comme elle, ils sont épuisés, mais pas disposés à dormir. Ils scrutent encore l'eau sombre du bassin où Ismaïl a disparu. La colère peut les reprendre d'un moment à l'autre. Colère et désespoir, ça fait un cocktail explosif. Leurs affaires ne s'arrangeraient pas, si on retrouvait les trois massacrés.

La solution, c'est Tony. Le coup de fil de Lily le réveille. C'est un mauvais réveil, il égrène des putain-d'enculés-de-salauds. Il accepte spontanément de prendre le relais pour encadrer l'équipage, avec deux ou trois copains.

Les nouvelles de Gilbert sont rassurantes. Trois côtes fêlées, une blessure à la tempe et à la cuisse, des hématomes un peu partout, une faiblesse générale parce qu'il a perdu beaucoup de sang. Rien de grave.

Lily se détend. Les marins ont fait du café. Ils sont là autour d'elle, dans le matin blême, les yeux cernés. Ils ne la regardent plus comme un objet sexuel tentateur, ni même comme la "femme à Biwolé" : elle a pris de l'autorité, elle a gagné ses galons.

Lily appelle Louise de son portable, au risque de la réveiller si elle s'est couchée à point d'heure. Elles sont sûrement sur écoutes toutes les deux, mais c'est rien que pour un bisou et pour entendre sa voix.

Louise a reçu un nouveau mail, du même expéditeur mystérieux, dans le même style poli, lourd de menaces : *Livrée à elle-même, votre amie ne fait que des bêtises. Elle ne sait pas à qui elle s'affronte. Vous devriez essayer de la raisonner.*

C'est ce que Louise essaie de faire : la raisonner. Mais la mission de Lily a gagné en urgence et en ampleur. Elle n'est plus seulement chargée de Samba et Gilbert, il y a Carlito, Gregory, Mikis, Jesus... Elle est devenue leur marraine, ils comptent sur elle. Et Ismaïl est mort !

— Toi aussi, tu risques ta peau, Lily !

— On risque sa peau tous les jours. On peut mourir bêtement dans un accident de voiture.

— Mais plus tu t'exposes, plus tu risques. C'est statistique.

Lily prend la gouaille d'Arletty dans *Hôtel du Nord* :

— Statistique ! Statistique ! Est-ce que j'ai une gueule de statistique, moi ?

Et la discussion se perd dans les rires.

L'arrivée des gars de l'ITF remonte le moral de la troupe. Ils ont les bras chargés de pain frais, de charcuterie, de bière. Une nuit blanche et des émotions, ça creuse. On saucissonne. On retrouve la parole. On arrive même à rigoler. Lily peut partir rassurée.

Gregory se lève en même temps qu'elle. Sans un mot. Il l'accompagne, voilà tout. Lily a un garde du corps. Ce gaillard lui est désormais voué à la vie, à la mort !

CHUTES LAVIE

En route pour La Busserine, où se terre l'enfoiré en chef ! Réflexion faite – il faudrait qu'elle réfléchisse un peu plus avant d'agir, Louise le lui dit souvent ! – c'est tout de même rassurant que Gregory soit avec elle : « Merci, Gregory, c'est sympa de m'accompagner. » Gregory sirote une canette. Sa carcasse est pliée en trois dans cette petite voiture. Il fait simplement aller la tête.

Une pancarte indique à gauche “Quartier Chutes Lavie”. *Chutes Lavie, quel programme !* pense Lily. *De quel cerveau, c'est sorti, ça, Chutes Lavie ?* Elle s'arrête pour appeler Samba. Cette fois, d'une cabine. Il n'y a pas intérêt à dévoiler l'adresse du mas.

Samba est en train de déjeuner sous les platanes, bien loin du drame des marins, et même de tout drame passé et à venir. Lily ne dit rien de la nuit qu'elle vient de vivre. Elle ne lui annonce ni la mort d'Ismaïl, ni, surtout, que Gilbert est blessé. Comment aurait-elle le cœur de ternir la joie toute neuve de l'adolescent ? Il a changé de monde, traversé une paroi invisible et basculé dans une autre

dimension. Peut-être même a-t-il oublié qu'il y a moins d'une semaine, il était enfermé chaque nuit comme un animal dans une cage ? Samba est heureux. Tout est beau, tout est bien, tout est magnifique et merveilleux.

— Et tu sais quoi ? Soumia m'a appris à conduire le tracteur ! Je sais faire la marche arrière avec la remorque !

Samba a aussi appris à faire la mousse au chocolat avec Caterina, à jouer à la pétanque avec Arno. Il a appris les premières mesures au piano du cinquième concerto de Bach avec Rita. Il a appris à reconnaître les courgettes des concombres avec Henning, à faire les colis pour les abonnés aux légumes bio du mas avec Mercedes et Fatima. Il s'est fait plein d'amis. Il ne veut plus partir. Il veut que Lily vienne. Elle viendra bientôt, c'est promis, quand la situation de l'Africa King se sera un peu arrangée.

Ça lui saute aux yeux en sortant de la cabine téléphonique : la BMW grise de l'avant-veille est garée cent mètres derrière la Ford, avec le blond au volant ! Il commence à l'énerver, ce gros lard ! Il ne cherche même pas à se cacher : dès qu'elle démarre, il lui colle au train. Gregory aussi l'a remarqué. Il fait aller la main devant son cou, ce qui signifie : couper la gorge. Lily rit :

— On va essayer de trouver une solution moins radicale !

Prise d'une inspiration subite, elle s'engage sur le parking d'un centre commercial. Bien entendu, la BMW se range non loin de la Ford. Le blond tapote son volant. Il voit Lily courir vers le supermarché. Elle en ressort, dix minutes plus tard, avec un bidon dans les bras. *C'est quoi, ce truc-là ?* se dit le gros blond. *Des olives en conserve ? De la confiture ?* Tout en marchant, Lily décapsule le couvercle. Elle va direct à la BM, et dix litres de peinture noire se déversent sur le pare-brise de la voiture. Le gros blond, profondément choqué, a la mauvaise idée de sortir en gesticulant : il se prend le pot et le fond du pot sur le crâne. Lily dit à Gregory :

— Ça lui va pas mal, comme teinture, qu'est-ce que t'en penses ? Nous voilà tranquilles pour un moment.

Gregory rit à gorge déployée en tapant sur la boîte à gants.

La Busserine est une cité des Quartiers Nord de Marseille, c'est tout dire. Comme partout dans les Quartiers Nord, à perte de vue, des barres de HLM de trois cents mètres de long sur quinze à vingt étages. Des paraboles hérisSENT les façades, petites oreilles blanches tendues vers un ailleurs moins désolant, signe tangible qu'on habite ici à son corps défendant. L'exil est palpable,

dans les Quartiers Nord. Il imprègne l'air qu'on respire. Il creuse ses cavernes dans les poumons et les cœurs.

Au pied des murailles de béton, des arbustes rabougris fleuris de sacs en plastique et de papiers gras. Des adolescents qui traînent. Des ménagères courbées sous le poids des cabas. Horizons bouchés par les tours, couleurs lépreuses, murs décrépis couverts d'affiches du Front National – toutes les autres affiches sont en lambeaux. No job, no futur. On se demande seulement comment les habitants résistent à l'envie de se jeter par la fenêtre. Ou de tout saccager.

Les architectes qui ont dessiné ça, il faudrait les traduire en justice ! rage Lily. *Les condamner à vingt ans dans leurs fichues barres. Avec les élus qui ont signé leurs contrats !*

À passer au peigne fin chaque rue du quartier en cherchant sur les parkings la Nissan Patrol rouge d'un certain André, Lily, qui ne se sentait déjà pas au mieux sa forme, a le moral dans les chaussettes. Je vais jamais y arriver... Elle est peut-être au garage, sa Nissan. Et même si elle n'y est pas... Autant chercher une anguille dans une salle de bains...

Des gosses sont là, sur un banc, à jacasser en chahutant. Les gosses, ça entend tout, ça voit tout. Alors un 4x4 rouge, ça leur aura crevé les yeux.

— Quelle marque ? demande, pète-sec, un minot qui déteste visiblement l'approximation.

— Une Nissan Patrol.

— Peuchère ! C'est la caisse à André Masure !

— Vous le connaissez ?

Rigolade générale. Les gosses se tapent sur le ventre.

— André Masure ! Tout le monde le connaît ! C'est le président du club de foot !

— Vas-y l'OM !

— Vas-y l'OM ! Vas-y l'OM !

Lily attend patiemment que le délire déclenché par le sigle OM s'apaise, et les rebranche sur André.

— Il est super, André !

— Quand il va à la pêche, il donne des poissons à ma maman !

— À ma maman aussi, qu'est-ce que tu crois ? Il en donne à tout le monde !

— Et mon frère, c'est grâce à lui qu'il a trouvé du travail.

— Et à moi, il m'a donné dix euros pour décoller les affiches !

— À moi aussi !

— Quelles affiches ?

— Ben, celles à la meuf, tiens !

La meuf, d'après ce que Lily peut reconstituer du puzzle d'affiches en lambeaux, est la candidate du PS qui l'a emporté de justesse, aux législatives, avec les voix de l'UMP. *Je préfère encore être à ma place qu'à la sienne*, marmonne Lily en roulant vers l'immeuble indiqué par les gamins, une barre de la rue "Bite-au-vent", juste après "Momozar... bi" et "Chou Bébert", les musiciens n'ont décidément pas de chance, dans leur postérité.

Pas de Nissan Patrol rouge au pied de l'immeuble. Serait-elle restée collée au quai sur ses quatre pneus crevés ? Ou bien l'animal n'est pas au terrier ? Mais l'adresse est la bonne. Sur les cinq rangs de boîtes aux lettres pour la plupart anonymes, l'une est étiquetée Masure. Reste à trouver l'étage, et la porte. Lily et Gregory commencent leur ascension dans l'escalier. Les sonnettes, comme les boîtes à lettres, sont anonymes. On ne veut même pas accoler son nom à un lieu pareil.

Au quatrième, une carte de visite est punaisée sur la porte : Monsieur et Madame André Masure et leur fille. Lily pousse un soupir de soulagement. Elle se voyait déjà s'appuyer les quinze étages à pied. Elle se compose un air guilleret, renvoie en arrière la mèche noire qui lui tombe sur le front, et sonne. Une adolescente à l'air boudeur entrouvre la porte, méfiante. Lily lui lance un bonjour jovial,

auquel elle répond par un « b'jour » marmonné entre les dents.

— André Masure est ici ?

— Non.

— Il va rentrer bientôt ?

— Sais pas.

— Je suis journaliste à *La Provence*, et je fais un reportage sur les célébrités du quartier...

L'ado grognon étouffe un ricanement sarcastique.

— Une célébrité ! Sûr, il est bon pour le Nobel de la connerie !

Ouille ! Ça sent la révolte adolescente à plein nez, au quatrième gauche de la rue Bite-au-Vent. Lily insiste :

— Tout le monde a l'air de l'aimer, dans le quartier.

— Quand on fait de la politique, faut caresser les gens dans le sens du poil. Ça veut pas dire qu'ils vous aiment...

Lily sourit, attendant la suite. L'ado lui ouvre grand la porte, la précède au salon et ajoute, en lui faisant signe de s'asseoir sur le canapé :

— D'ailleurs il y en a plein qui le détestent... Moi, pour commencer.

— Au moins, vous n'envoyez pas dire ce que vous pensez !

— Et vous, vous écrivez ce que vous pensez ou vous vous couchez comme les autres ?

— À votre avis ?

— Rien qu'à votre tête, on voit que vous êtes une emmerdeuse. Comme moi.

— Je m'appelle Lily, et vous ?

— Marine.

Elles se sourient gentiment. Marine a quitté son masque grognon. Un front têtu. Des yeux brillants. Elle saute sur l'occasion de confier sa rancœur comme si elle attendait ce moment depuis des lustres. Apparemment, les élections ont surinfecté l'abcès qui mûrit depuis longtemps entre elle et son père.

— Il milite pour le FN, ce con ! rage-t-elle, lâchant les vannes. Tu y crois, toi ? Et moi, au bahut, avec des copains et des copines de toutes les couleurs ? Comme si on regardait ça, nous, la couleur de la peau ! Tu imagines ce que j'ai entendu ? J'ai failli me brouiller avec Zaïna, ma meilleure amie. Heureusement, son père à elle aussi est un con, il veut l'obliger à porter le voile. Alors, elle a vite compris ce qui m'arrivait. Mais ici, je te dis pas l'ambiance. Entre les deux tours, quand il a appris que j'avais manifesté avec les copains, il m'a cogné dessus ! Il a eu de la chance, ça se voyait pas. Sinon je portais plainte, je suis

pas lâche comme ma mère, moi ! Je me laisserai pas frapper.

— Ça doit être dur, la vie sous le même toit...

— C'est dur, mais ça va pas durer. L'année prochaine je suis en fac à Aix. S'il s'imagine que je vais entrer chez Graindor !

Lily maîtrise un sursaut :

— Qu'est-ce que tu ferais, chez Graindor, le torréfacteur ?

— C'est qu'il veut que je devienne petit chef, comme lui !

— Il est contremaître chez Graindor ?

Marine approuve d'un signe de tête. Lily rumine sa découverte. Graindor, l'affréteur de l'*Africa King* ! Son grand balai d'administrateur a fait la démarche légale. Mais comme il n'est pas sûr de son fait, il a envoyé sa milice ! Le droit le jour, le crime la nuit. Une législation sur mesure et, quand ça ne suffit pas, la bonne vieille tradition des patrons de choc !

— Il n'arrête pas de monter, dans sa boîte, en ce moment, ajoute Marine. Depuis qu'il y a les nouveaux patrons, il se défoule.

— Il se défoule ?

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, un mot pareil,

dans ce contexte ? Manque de chance, à la seconde où Marine ouvre la bouche pour cette intéressante explication de texte, le papa milicien ouvre la porte. La cinquantaine sportive, il entre dans le salon en roulant des mécaniques, chemise ouverte sur un torse velu... et se fige en apercevant Lily.

Qui fait de même. Il a un œil au beurre noir et un très vilain gnon sur la pommette droite.

— Tu vas être en vedette dans *La Provence* ! lance Marine, avec un petit rire moqueur.

Masure reste un instant interdit. Il dit à sa fille :

— Va dans ta chambre, toi !

Marine ne bouge pas. Il la prend fermement par le bras et la jette dans le couloir. Il ne voit pas que la porte s'entrouvre, doucement... Il mesure le rapport de forces, en examinant Gregory qui se tient bras croisés, très calme. Hautain, même. Presque souverain !

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogne-t-il.

— On voulait voir la tête qu'il y avait sous la cagoule, hier soir.

— C'est quoi, c't'histoire ?

— Vous connaissez David Duval ?

— Connais pas.

— Lui vous connaît. Vous l'avez payé pour conduire

vos 4x4 jusqu'au quai de *La Grande Bigue*, la nuit dernière. Il est en vacances sur l'*Africa King*, en ce moment. Et vous connaissez comme moi ces petites frappes. Elles se mettent facilement à table. La preuve, il nous a donné tout de suite votre nom et votre adresse. En plus, il y avait des témoins. Mon ami Gregory, par exemple. Le tribunal appréciera.

Gregory ne parle pas très bien le français, mais il connaît au moins un mot qu'il prononce très clairement, en faisant craquer les doigts de sa main :

— Enculé !

Masure encaisse. Il jette un coup d'œil derrière lui comme s'il cherchait la sortie du piège où il est tombé, et dit entre ses dents :

— Combien ?

— Ce n'est pas une question d'argent, Monsieur. Un homme est mort noyé. Un autre est à l'hôpital entre la vie et la mort. Vous êtes un assassin.

La porte du couloir s'ouvre en grand. Marine se tient dans l'embrasure, le visage décomposé. Elle hurle :

— Tu me fais honte !

Masure est quelque peu désemparé. Il est pris par devant et par derrière. D'un coup de pied, il referme la porte du couloir et crie :

— Vous voulez quoi, bordel ?

Lily dit calmement :

— Je veux rencontrer le commanditaire du commando, à la société Grain dor.

Les yeux de Masure s'arrondissent. Elle en sait plus qu'il ne le pensait, cette pétasse. Il a l'air de réfléchir. Puis un drôle de sourire frémit au coin de ses lèvres. Lily le remarque, ce petit sourire. Il ne lui plaît pas. Mais le bonhomme tout entier la hérisse de dégoût. Masure dit :

— OK. Je vais voir si c'est possible. Faut que je passe un coup de fil.

Il amorce un mouvement pour sortir de la pièce. Gregory l'arrête d'une main ferme. Lily fait le dialogue, en montrant le téléphone du salon :

— Vous appelez d'ici, devant nous.

S'il s'imaginait passer dans une autre pièce pour revenir avec une arme, c'est raté. Masure marmonne dans le combiné :

— Y'a une journaliste, là. Elle est au courant de pas mal de choses... Ouais... Elle veut voir le patron... Ouais, tout de suite...

Au bout du fil, son interlocuteur parle longuement. Masure fait plusieurs fois ouais-ouais-OK. Il raccroche et dit :

— On y va maintenant. Je vous emmène.

Quand il passe devant Marine, une grimace déforme le visage de sa fille. Elle se retient de lui cracher dessus, c'est clair. Lily exerce une petite pression affectueuse sur son épaule. Puis elle emboîte le pas de Masure, à l'affût de ses moindres gestes, comme si elle marchait à côté d'un loup.

Ils prennent l'ascenseur pour accéder au parking en souterrain. La Nissan est là, pneus regonflés. Au moment où Lily monte dans le 4X4, elle se dit : *C'est une connerie, ça, on aurait dû le suivre en Ford.* Mais c'est trop tard.

La Nissan s'engage en direction du Merlan, tourne vers Plan-de-Cuques. Automobiles pare-choc contre pare-choc à perte de vue. Masure oblique plusieurs fois dans des ruelles moins engorgées. *Il essaie de m'embrouiller, ou il fuit les embouteillages ?* se demande Lily. Aucune voiture ne les file, c'est déjà un bon point. Mais Masure peut très bien avoir organisé un guet-apens. *Il a cédé trop facilement, rumine-t-elle. Et ce petit sourire... Je suis complètement folle de m'être jetée là-dedans tête la première... Heureusement Gregory est là.* Elle sourit à Gregory. Gregory fait aller la tête. C'est sa manière de rassurer.

Dans les collines couvertes de pins parasols, les maisons se font rares et la gorge de Lily se serre. Où est-ce qu'il l'emmène ? Les cigales dans les pins font un raffut

pénible. Avec la chaleur, Lily peine à surmonter sa fatigue. Elle ne se maintient en état de veille qu'au prix d'un effort douloureux. On ne voit plus les maisons, de la route. On les devine parfois au-delà des arbres, de grandes demeures entourées de parcs.

Brusquement, Masure oblique dans un chemin de terre entre des lauriers roses. Au bout du chemin, un grand mas ombragé de platanes et protégé de hauts murs. Des tables de jardin. Des chaises longues. Une Alfa Romeo azurée. Accolé à l'habitation, sur la droite, un garage, le portail relevé. Un frisson nerveux électrise Lily, quand Masure engage la Nissan à l'intérieur. Aussitôt le 4x4 entré, le portail en fer se referme. Dehors, une rafale d'arme automatique crève la chaleur et fait taire les cigales.

Ils sont piégés ! C'est aussi ce qu'elle lit dans le regard de Gregory, qui est assis à l'arrière. Tout se passe en quelques dixièmes de seconde. Gregory ôte son t-shirt et s'en sert comme d'une corde pour étrangler Masure. Masure se débat, étouffe, tire la langue. Lily déverrouille les portières, ouvre celle du côté chauffeur et pèse de tout son poids pour éjecter Masure. Elle s'installe au volant, pousse le moteur à fond et enclenche la marche arrière. Le 4x4 roule sur les jambes de Masure, lui arrachant un hurlement. La porte du garage vole en éclats dans un fracas de ferraille et de vitres cassées.

Au milieu de la cour, un type gesticule. Un autre jaillit du perron du mas et court vers l'Alfa. Un troisième pointe une arme vers le Nissan. Instantanés au millième de seconde. Des coups de feu éclatent. Le pare brise du 4x4 explose.

Virage sur les chapeaux de roues à la sortie du sentier, au nez d'une Mercedes qui pile dans un dérapage et un couinement de pneus. Parfait, elle coupe la route à l'Alfa. Lily écrase le champignon, les yeux mi-clos à cause du vent qui s'engouffre par le trou du pare-brise. Elle a la respiration coupée. À l'arrière, un boucan d'enfer comme si elle traînait trois douzaines de casseroles. Elle a dû défoncer le pare-choc qui n'en finit pas de se décrocher. Coup d'œil au rétro. Ce n'est pas le pare-choc, mais le hayon du coffre qui pendouille, retenu par un seul gond.

L'Alfa s'encadre bientôt dans le rétroviseur. Le tueur grignote peu à peu l'avance de Lily, qui roule pourtant à fond sur la route étroite et sinuuse. Elle choisit de quitter la route, pour se lancer dans un sentier, perdant le hayon en râclant le talus. L'Alfa renonce à la suivre. Elle croit l'avoir semé. Mais, arrivée au sommet de la colline, elle la voit en contrebas, sur la route, il l'attend. Il doit ricaner. Il connaît le terrain, le salopard ! Cette fois, elle part carrément à travers champ, au petit bonheur. Un village

s'annonce au loin. C'est son objectif. Dans un village, elle peut espérer qu'il hésitera à lui tirer dessus.

C'est à ce moment-là que le souvenir du soubresaut du 4X4 à la sortie du garage lui revient en mémoire. Elle a écrasé Masure. Elle a tué un homme. Un salaud, mais un homme quand même. Le père de Marine. Ses yeux se brouillent. La main de Gregory se pose sur son épaule. L'Ukrainien a senti sa détresse. Il dit :

— On va les avoir, Madame Biwolé !

Au nom de "Madame Biwolé", elle reprend brusquement espoir. Elle caresse la main de Gregory et déboule dans Plan-de-Cuques à 120 à l'heure. Les passants stupéfaits regardent passer le bolide défoncé, ouvert à tous vents, avec au volant une folle hirsute. La petite voiture jaune du facteur se paye le trottoir pour le laisser passer. Mais un autocar roulant à petite allure reste sourd au klaxon de Lily. Et l'Alfa vient se coller au pare-choc du Nissan. Lily, dans le rétroviseur, voit distinctement la gueule mal rasée du chauffeur. Son petit sourire. Il ne passera pas à l'offensive dans le village, mais après Plan-de-Cuques, aucun doute. Et l'autocar s'arrête. Et il repart. Cette procession va mal finir. Gregory tapote son épaule :

— Le trottoir, Madame Biwolé.

On peut effectivement doubler l'autocar par le trottoir, mais il y a un tas de gens, sur le trottoir. Des vieux

qui marchent difficilement avec leur canne. Des jeunes qui gambadent, main dans la main. Des mamans qui poussent le landau. Lily fait non de la tête. Elle suit l'autocar, et l'Alfa la suit.

Quand une pancarte providentielle annonce : GENDARMERIE. Jamais Lily n'a vu ces onze lettres bleues avec autant d'enthousiasme : GENDARMERIE ! Encore deux cents mètres à se traîner derrière l'autocar, et voici la caserne, un HLM nickel entouré de murs surmontés de barbelés. Elle s'y engouffre dans un fracas de jantes raclant le gravier. L'Alfa ne la suit pas.

C'est l'heure de Saint-Pastis. Le verre à la main, les pandores contemplent l'apparition. Une grande blonde bien roulée, mais salement amochée, flanquée d'une brute au regard bleu céleste.

— Peuchère ! lâche un des pastissophiles. Qui c'est qui vous a mis dans un état pareil, ma pauvre dame ?

Lily tremble des pieds à la tête. Les gendarmes posent leur pastis et la font asseoir. Reprennent leur pastis. Lui en servent un, bien tassé.

— Buvez ça, c'est du remontant.

Lily avale d'un trait. Se fige. Et s'écroule, en larmes. C'est très mauvais, le pastaga, quand on est à bout.

— Merde ! Va chercher le rouleau de sopalin, Jeannot.

— Et du coton hydrophile, tant que t'y es. Avec l'eau oxygénée.

Ils s'empressent autour de Lily, qui lui séchant ses larmes, qui lui tapotant le dos, qui lui désinfectant les soixante-quinze mille microcoupures que lui a fait le pare-brise en explosant. La belle blonde sanglote toujours, ça a quand même l'air vachement sérieux.

Ils s'intéressent enfin à Gregory qui tente d'expliquer la situation, dans un mélange de russe, d'anglais et de français .

— T'as tes papiers, toi ?

Gregory n'a pas ses papiers. Si tu parles mal le français et que tu n'as pas tes papiers, tu es forcément coupable, pour le gendarme moyen. Et ces gendarmes-là, sous l'emprise du pastis, qui est une drogue légale, sont moins que moyens. C'est un euphémisme. Ils sont très très cons. Ils s'imaginent qu'ils ont mis la main sur un terroriste. Les hurlements de la blonde n'y feront rien. Ils ont un sens aigu du devoir. Le pauvre Gregory est encagé.

Lily appelle Tony. Pas d'inquiétude, il va sortir Gregory du trou. Ça coûtera quelques bouteilles de pastaga. Par ailleurs, les nouvelles sont bonnes. Gilbert sort demain midi de l'hôpital. La CGT des dockers soutient l'occupation. Le bateau ne sera pas déchargé tant que les salaires

n'auront pas été versés. Si le préfet a la mauvaise idée d'envoyer les CRS, ce sera la grève générale sur le port. Un peu de solidarité dans ce monde de brutes, ça fait du bien. Lily se détend.

— Je veux déposer plainte. Contre un salaud qui s'appelle Masure.

— Il habite pas La Busserine ?

— Oui.

— Il est sympa, André. Il s'occupe des jeunes.

Lily serre les dents :

— Enregistrez ma déposition !

Lily raconte la nuit sur le bateau, l'agression, la visite chez Masure, le mas isolé, le piège, le tueur à ses trousses. Le gendarme, qui peinait sur sa machine à écrire, plante le point final avec soulagement et dit, placide :

— On pourra rien faire, nous. C'est pas de notre ressort, hein. Le port, c'est la PJ à Marseille.

— Vous pouvez transmettre à la PJ, alors ?

— Ah ça, faut voir !

Les autres rigolent doucement.

— Ils nous prennent pour des nazes !

— Sarkozy nous a mariés avec eux, mais le mariage est pas consommé !

Gros rires.

Lily se sent épuisée. S'il n'y avait que des salauds, ce serait la guerre franche, on pourrait peut-être arriver à faire quelque chose. Mais on se débat avec une foule de cons, d'incapables, de jean-foutre... Elle dit d'un air las :

— Vous pouvez me ramener en ville, au moins ?

— Y'a des bus !

Lily se voit attendre le bus avec un tueur en embuscade ! Elle ne tirera rien de ces imbéciles. Elle n'est plus qu'un bloc de fatigue et toute son énergie, maintenant, est mobilisée pour ne pas tomber de la chaise. Elle aurait besoin qu'on la prenne en charge. Qu'on la dorlote. Qu'on la caresse. Et elle pense à Chris... Elle était bien, dans ses bras. Elle lui doit une nuit d'amour, et cette nuit d'amour, elle l'a bien méritée !

Le sauveteur est chez lui, disponible, et tout disposé à la sauver. Il sera là dans une heure. Lily lutte contre le sommeil sur sa chaise en plastique. Un gendarme lui propose d'aller s'allonger dans l'une des cellules, il ne fermera pas la grille. Elle lui rigole au nez et tape sur son képi. Le gendarme a un pas de recul. D'un air inquiet, il remet son képi en place.

LA MAFIA VEILLE SUR VOUS

De la terrasse de Chris, le regard embrasse la baie de Marseille, les toits du village, les collines crayeuses de la chaîne de l'Estaque, la mer et le ciel unis dans le même azur. Les pins parasols ronronnent dans la lumière matinale, les lauriers conjuguent à profusion toutes les nuances du rose et du blanc. Lily regarde ses pieds nus sur le carrelage en s'étonnant d'avoir toujours des pieds, avec les orteils qui remuent. Vivante. Elle est vivante.

Chris apporte un plateau alléchant : thé, tartines grillées, œufs à la coque, miel, confiture de figues. *On a connu de pires moments*, se dit Lily en s'attablant. Le pauvre Chris en a été pour ses frais, hier soir. Il avait réussi – enfin ! – à mettre Lily dans son lit, mais le temps de se brosser les dents et elle dormait à poings fermés en ronflotant ! Impossible de la réveiller.

Apparemment, il ne lui en veut pas. Ils en rient. Ils se bécotent. Nul doute qu'après le petit-déjeuner, la patience de Chris sera récompensée...

— Quand je pense, dit Lily, qu'en ce moment je pourrais être steak haché dans un garage !

— Si tu t'obstines, ça va t'arriver.

La gravité du ton n'est pas l'ordinaire de Chris. Lily lâche son œuf coque et relève la tête, le sourcil circonflexe.

— Ça fait vingt ans que je travaille sur le port, Lily. Mon père était sauveteur, mon grand-père était sauveteur, je suis né dans une bouée. Alors le port de Marseille, je connais à fond. Les trafics en tout genre, les gros et les petits...

— Et même, tu y participes un peu ?

— Gentiment. Je vois pas pourquoi je jouerais les saintes-nitouches quand tout le monde y touche. Mais moi, j'écoule juste un peu d'herbe. Ni drogues dures, ni armes.

— C'est un bon début.

— Arrête de déconner, Lily. Tu as mis le pied dans un marigot infesté de crocodiles, et si tu ne le retires pas bien vite, ton pied, tu vas le regretter. Il se passe ici des choses dont personne ne parle jamais, ni dans la presse ni même au café du coin. Motus.

— Et pourquoi ?

— T'es plutôt intelligente, comme gonzesse. Mais carrément niaise. Personne n'en parle parce que celui qui l'ouvre la referme pour toujours. Tout le monde sait ce que ça coûte, de parler.

— Mais ici, dans ta maison, les plombiers ne sont pas passés. Alors si tu me parlais, à moi ?

— De quoi veux-tu que je te parle ?

— De Graindor.

— Graindor ! Je ne connais que ça... Typique... Avant, Graindor, c'était une entreprise pépère, bien d'ici. Le grand-père Comolli s'était carapaté d'Italie quand les fascistes avaient pris le pouvoir. C'était un type bien, mon grand-père était son collègue, ils allaient à la pêche ensemble. Graindor, quand j'étais gosse, c'était une belle entreprise et c'était une odeur. Le quartier du Canet embaumait le café grillé. Graindor parfumait tout Marseille alors que maintenant...

— Ça sent toujours bon.

— Ça pue la mort, maintenant. Il y a dix ans, Graindor est entré dans le groupe BSN. Mais d'après mon père, les Comolli restaient majoritaires chez eux. Mon père, il allait à la pêche avec Patrick Comolli, le PDG de Graindor, ils avaient commencé tout minots avec les deux vieux, et ça leur était resté. Pourtant Comolli, c'était un gros poisson, et mon père juste un petit sauveteur... Mais le petit sauveteur a repêché le gros poisson, l'hiver dernier, au petit matin, dans le port à remorqueurs.

— Il était mort ?

— T'as déjà vu un noyé ? C'est pas beau à voir. Surtout après un mois dans la flotte... Et personne n'a moufté. Mystère, on a dit. Alors qu'au même moment, comme par hasard, les Comolli devenaient minoritaires dans leur société Graindor. Celui qui raflait la mise, c'était un Russe. Copain de Poutine, paraît-il. D'après mon père qui connaît les dessous de l'histoire, le Russe a d'abord acheté le frère de Patrick, Antoine, un flambeur, un feignant qui n'a jamais rien su faire de ses dix doigts. C'est lui l'aîné, alors il croyait que sa place au soleil était réservée. Sauf que le grand-père Comolli, il ne rigolait pas avec le boulot, ni avec les sous. Alors il a mis à la tête de Graindor le cadet, Patrick. Antoine ne leur a jamais pardonné. Et pour nuire à son frère, il a vendu au Russe. Qui a acheté d'autres actionnaires, au prix fort. Puis balancé Patrick, qui résistait. Après ça, il a pressé la veuve de Patrick de vendre. On l'a retrouvée dans le port de la Lave, elle. Officiellement, elle était désespérée par la mort de son mari et s'est jetée de la falaise. Personne n'y a cru.

Lily frissonne. Chris l'enlace, comme la protéger de la mafia. Il caresse ses seins. Ses mains descendant...

— La mafia russe, c'est comme les loups. Ils chassent en bande et ils aiment le sang. Quand ils suppriment un mec, ça leur arrive d'envoyer la tête de leur victime à sa famille, en colissimo.

— Arrête de me raconter tout ces horreurs !

— Il faut que tu ouvres les yeux, Lily. C'est ceux-là que tes marins sont en train d'énerver gravement. Ton chef-mécano est le premier à abattre, puisque c'est le meur. Et toi t'es une dangereuse fouille-merde. Ils sont puissants, riches, ils peuvent se payer tous les tueurs qu'ils veulent et acheter toutes les complicités. Sur Internet, j'ai trouvé un article de *L'Express* qui fait froid dans le dos...

Dans la chaleur montante, les cigales entonnent leur crincrin. L'idée que sous le même soleil, dans la même paix lumineuse, une mafia sanguinaire règne en sous-main paraît irréel.

Lily se laisse aller sous les caresses de Chris. Se laisse emporter jusqu'au lit. Se laisse déshabiller. Chris est entièrement bronzé. Il doit faire du nudisme. Son corps est beau. Lily se comporte en bonne petite maîtresse. Elle fait tout ce qu'il faut faire et ne refuse rien de ce qu'il fait. Mais impossible de s'oublier. Elle n'y arrivera pas, malgré toute la bonne volonté de son amant. Elle murmure :

— Viens, Chris, viens.

Et Chris vient — ou plutôt, part...

Quand il revient, silence.

— C'est toutes les horreurs que je t'ai racontées ?

— Peut-être, oui. Enfin... Pas seulement...

— Tu es frigide ?

Lily rit.

— Oh ! non, pas du tout ! J'adore faire l'amour, mais...

Silence.

— Mais quoi ?

— Je suis amoureuse. Enfin, je crois...

— Tu crois ?

— Il ne s'est encore rien passé. Il ne se passera peut-être rien. Mais quand je suis amoureuse, je suis fidèle. Je suis comme ça.

Chris dit dans un rire :

— Tu l'as quand même trompé, le mec !

— Non. Je me suis donnée à toi pour toi. Pour ton plaisir. Et tu as joui très fort, je suis contente.

Voilà un langage que Chris a bien du mal à comprendre. Drôle de fille, cette Lily ! Mais chouette fille. Il la serre contre lui. Il sent que le désir remonte, mais embarrassé par ce que Lily vient de lui confier. Il dit :

— Et qui c'est, l'heureux élu ?

Brusque inspiration :

— Ce ne serait pas le chef-mécano ?

Le rire de Lily est un aveu. Chris hoche la tête :

— Il y avait donc un homme à aimer, sur ce bateau pourri !

— Tu vois !

— Mais tu n'as pas d'avenir, avec un type comme lui.

— Qui peut parler de l'avenir ? Demain, je serais peut-être morte. Tu l'as dit toi-même.

Il passe la main entre les cuisses de Lily.

— Si tu vis au présent, laisse-toi faire, ferme les yeux.

Tu vas voir comme c'est bon...

Lily ne ferme pas les yeux. Elle se lève.

— Je voudrais lire l'article de *L'Express*.

La source du journaliste de *L'Express* est un rapport confidentiel de la Brigade de Contrôle et de Recherches des services fiscaux des Alpes-Maritimes, qui fait le point sur la mainmise de la mafia russe sur la Côte. Dans un premier temps, les maffieux, tous d'anciens apparatchiks, ont investi dans l'immobilier. Ils ont acheté les plus belles villas, surtout du côté de Nice. Les proches d'Eltsine sur la rive droite du Var, les amis de Poutine sur la rive gauche !

Aujourd'hui, les fortunes colossales accumulées par les apparatchiks au cours de trafics multiples, dans l'URSS en décomposition, ont été blanchies. Les ex-responsables communistes peuvent acheter les bonnes entreprises de la région, grâce à des complicités locales, en éliminant la concurrence par le rachat ou l'intimidation. Ils com-

mencent à être bien insérés dans le tissu économique. La police prévoit qu'ils s'infiltrent bientôt dans les institutions, en tissant des liens avec des élus, avec des policiers, des juges, des notables locaux... Alors, la mafia russe aura la haute main sur le Sud-Est. Le KGB mène à tout !

— Mon grand-père était communiste, dit Lily. Quand je pense qu'il défendait cette vermine sans le savoir...

— C'est de la connerie, la politique. Ils nous entubent tous !

— Il y a des gens sincères. Comme mon grand-père.

— Et alors ? Il s'est fait entuber.

Pendant que Chris est parti récupérer la Ford à La Bussine, Lily pianote sur Internet. Elle trouve le nom du Russe dont a parlé Chris : Sergueï Pavlovitch. Né en 1943 à Vilnius, Lituanie. Lily a déjà vu ce nom-là quelque part, il n'y a pas longtemps... C'est sur le site de *L'Express*, dans le rapport des services fiscaux qui a suscité l'article. Pavlovitch, Sergueï. Fils d'un colonel de l'ex-KGB, il a dirigé la *Pravda*. Mais le travail assis a dû le lasser, il s'est reconvertis dans des activités plus sportives. Le rapport le dit lié au groupe mafieux Trambov, qui passe pour contrôler le port de Saint-Pétersbourg. En 1999, il a acheté la Villa d'Ouest, sur la Corniche Kennedy, à Marseille, pour la

modique somme de 36.667.000 francs. Sa compagne, Tatiana Tomescu...

Tomescu ! Le même nom que le capitaine de l'Africa King ! Ça ne peut pas être un hasard ! Cette Tatiana est née en 1945 en Roumanie, à Timisoara. Elle anime une "Alliance Franco-Russe" proposant sur catalogue de "belles slaves aimant la France". Lily ferme un instant les yeux, traversée par une image du passé : sur une longue table couverte d'une nappe blanche, une armée de matrochka rouges et dorées rangées par ordre décroissant, des couverts en bois peints du même décor, des isbas en bois démontables pour les enfants, des marionnettes en bois... C'était ça, quand elle était gosse, "l'Alliance Franco-Russe". Une petite exposition folklorique au moment de Noël, où elle accompagnait rituellement son grand-père – il y avait toujours un cadeau à la clé. Les militants pro-soviétiques en profitaient pour peindre en rose fluo le grand frère communiste devant les communistes locaux tout prêts à gober n'importe quel bobard. Aujourd'hui, "l'Alliance Franco-Russe" propose des putres. Rien n'a changé, sur le fond.

Née en 45, la maquerelle a donc aujourd'hui cinquante-sept ans. Le Tomescu du bateau, sous ses airs de pithécanthrope à peine léché, ne doit pas en afficher plus

de trente-cinq au compteur. Tatiana serait sa mère ? Peu probable... Riche comme elle l'est, elle enverrait son fils faire le capitaine dans une poubelle ? C'est peut-être sa tante, alors. Ou une cousine. Enfin, peu importe. De la famille. Assez éloignée pour qu'il ne pète pas comme eux dans la soie. Mais assez famille pour qu'on se mobilise dès le premier jour, avant même que le bateau soit occupé. Le gros blond à la BMW grise, c'est signé Tomescu-Pavlovitch. Les menaces par courrier électronique, idem. Une brute comme le capitaine de l'*Africa King* ne pouvait pas, tout seul, avoir piraté la messagerie de Lily. Dès qu'il a constaté l'évasion de Samba, il a dû avoir peur de se retrouver sous mandat de dépôt. Il a appelé tantine, qui a mobilisé son cher époux. Lequel a eu une deuxième bonne raison d'intervenir, de manière musclée, cette fois, quand les marins ont bloqué la marchandise.

Tout se tient. Lily en a le souffle coupé. Et Chris a raison : elle a mis le pied, et même les deux pieds, dans un marigot grouillant de crocodiles qui n'ont sûrement qu'une idée en tête : la faire taire le plus vite possible.

Chris revient avec le journal. En page 2, sous le titre : « Des marins en colère », une grande photo de l'*Africa King* décoré de sa banderole, et sur le pont, les

marins qui font des signes de victoire. L'article décrit la situation des marins comme si elle était exceptionnelle ! Aucune référence aux dits pavillons de complaisance, ni *a fortiori* aux places off-shore. Même pas l'interview d'un sauveteur habitué à ramasser les poubelles de mer. Comme toujours, la surface de l'événement, le fait divers.

— Ce n'est pas honnête ! dit Lily. Les journalistes font mal leur travail.

Chris se moque gentiment :

— Tu en fais, des découvertes, en ce moment !

Page 25, il est écrit que « André Masure, personnalité bien connue des habitants de la Busserine, a été interpellé ». Il *aurait* agressé une jeune journaliste. Blessé aux jambes au cours de l'altercation, il a été conduit à l'Hôtel Dieu sous la surveillance de la police. Rien sur l'expédition musclée contre les marins ! Ça veut dire que les gendarmes n'ont pas transmis à la police !

— Eh bien ! je vais faire la transmission moi-même ! rage l'incorrigible Lily.

Chris fait aller la tête d'un air fatigué, mais vaguement admiratif.

LE TEMPS DE LA TERREUR

Une BMW grise au pare-brise souillé de noir grossit dans le rétro. *Tiens, voilà l'empoté !* Il a dû passer la nuit devant le “Bite-au-vent” et occuper le temps à nettoyer la peinture. Le résultat n'est pas convaincant ! Après toutes les informations fournies par Chris, Lily est inquiète. Et si Tomescu-Pavlovitch avait donné l'ordre de faire un carton à la première occasion ? Elle oblique vers les hauteurs de l'Estaque et redescend à vive allure sur le port par le dédale des petites rues de la Calade. Le gros blond est semé. Décidément, ce n'est pas une flèche. Il risque le licenciement d'une balle dans la tête !

Embouteillages en série le long du port de commerce. Embouteillages autour de la Charité. *Je suis aussi tarée que les autres !* enrage Lily. *Pourquoi je n'ai pas pris le bus ? On va en crever tous, de la fichue bagnole !* Impossible de stationner aux abords de la PJ. Lily redescend du côté du Vieux Port, plonge dans un parking souterrain.

La BMW grise est là, juste derrière elle, dans la lumière

glauque du parking. Le cœur de Lily fait un bond. Elle écrase l'accélérateur, remonte en spirale les deux étages, fonce vers la sortie dans un couinement de pneus. Une providentielle panne maintient levé le bras métallique, au péage. Elle sort en trombe, se retrouve dans la lumière éblouissante du Vieux Port. Reprend la direction de la PJ. Gare la Ford juste devant l'Hôtel de Police, malgré les protestations gesticulantes du planton.

Les flics considèrent d'un œil morne la Lily électrique. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Un tueur la filerait, cette gonzesse ? Encore une parano mal baisée !

Un flic jette un regard par la fenêtre :

— Quelle BMW grise ? Y'a pas de BMW grise !

— Quand le type a vu que je venais chez vous, il est reparti en marche arrière.

— Bon...

L'air las, le flic introduit une liasse carbonnée dans la machine à écrire d'après-guerre.

— Je vous écoute, Madame.

La déposition de Lily ne laisse pas indifférents les collègues, qui assistent à la déposition :

— Ah ! c'est à cause de vous qu'on fait des misères à Masure !

Lily le fusille du regard :

— Si c'est votre ami, vous avez de mauvaises fréquentations ! Ça fait honte à la police !

— Oh là ! Tu la boucles, un peu ! Tu veux qu'on te coffre ?

— Je veux seulement qu'on enregistre ma plainte ! C'est mon droit, non ?

— Pas baisante, la minette !

— Mais baisable ! dit un autre.

Rigolade.

Lily ravale sa salive et reprend :

— L'un des hommes de main s'appelle David Duval. Il a tout avoué devant les marins, qui l'ont retenu sur l'*Africa King*. Je vous invite à en prendre livraison de ce minable et à enregistrer les témoignages. Vous pourrez aussi interroger le chef-mécanicien qui vient de sortir de l'hôpital.

— Vous savez, je vais vous dire, des affaires comme ça, sur un port comme Marseille, on les compte plus...

— Il y a un mort !

— Oui, un Turc, d'après ce que j'ai compris.

Lily reste sans voix. Jugulant son émotion, elle finit par dire :

— En tout cas, je tiens à rester vivante, moi. J'ai besoin d'une protection rapprochée.

— Protection rapprochée ! Vous y allez pas avec le dos

de la cuillère, vous ! S'il fallait offrir un garde du corps à tous les paranos ! Et puis, dites-moi, dans cette histoire, vous êtes quoi, vous ?

Lily hésite.

— Je suis la femme du chef-mécanicien, Gilbert Biwo-lé.

— Ah ! ça change tout. Mais si vous voulez un garde du corps, il faudra vous le payer. Dans les Quartiers Nord, il y a assez de gros bras qu'ont rien à foutre.

— Je vois que la sécurité des citoyens vous tient à cœur.

— Estimez-vous heureuse qu'on vous ait pas collé une prune pour avoir garé votre caisse devant notre porte.

Sur ces paroles réconfortantes, Lily remonte dans la Ford et prend la direction du port. Elle n'a pas fait cent mètres sur le boulevard de Dunkerque que la BMW grise réapparaît. Comment se débarrasser de cette glu ?

Elle y réfléchira plus tard, son portable sonne. Au bout du fil, un souffle rauque et précipité. Quelqu'un répète son prénom. Lily... Lily...

Il y a de la friture sur la ligne, ou c'est l'air qui racle les poumons de son interlocuteur. Qui c'est, cette voix exté-nuée ? En l'entendant articuler Samba, Lily le reconnaît : c'est Johann, du Mas de Montmajour !

— Samba... Ils l'ont enlevé.

Un voile aussitôt brouille le regard de Lily. Elle se range devant un abribus. La BMW s'arrête derrière elle, en double file.

— Ils étaient quatre, dans un 4 x 4. Avec des fusils de guerre. Même pas masqués. Mon chien a voulu les empê-cher d'entrer dans le mas... Ils lui ont mis une balle dans la tête. Ils ont ouvert toutes les portes à coups de pied. Ceux qui n'étaient pas partis le matin aux champs étaient encore couchés. Samba sous la douche. Ils l'ont trouvé...

— Tu les reconnaîtrais ?

— Je crois, oui. Parce que j'ai sauté du lit et couru derrière eux quand ils emmenaient Samba. Mais j'étais pieds nus sur les cailloux...

Lily raccroche, vidée de son sang. Elle reste un long moment immobile. Tourne machinalement la clé de contact, éteint le moteur. Descend de voiture, avance sur le trottoir comme une ombre parmi des ombres. Marche en essayant de retrouver une respiration normale, un rythme cardiaque normal. Peu à peu, le voile qui lui brouillait le regard disparaît. Elle voit les gens, autour d'elle. Des gens qui vont au travail ou se promènent, des touristes bras dessus, bras dessous, comme si de rien n'était, comme si le monde réel était bien celui dont on nous présente l'image : liberté, égalité, fraternité, démocratie et justice,

travail et loisirs... La lumière transparente baigne les façades harmonieuses des docks en cours de restauration, les visages sont souriants, les regards amicaux. Et pendant ce temps-là, Samba est plié dans un coffre de voiture, ligoté, terrorisé...

Elle ne sait plus où elle a laissé la Ford. Elle est venue par cette rue-là. Ce tas de pavés, près des docks en restauration, elle est déjà passée devant. Un éclair nerveux la traverse. Elle s'empare d'un pavé et court sans réfléchir jusqu'au bon endroit : à l'abribus où se trouve la Ford. Le gros lard n'a pas bougé. Elle balance le pavé de toutes ses forces dans le pare-brise de la BMW. Les passants, stupéfaits, regardent la Ford démarrer en trombe. Le blond est bouche bée. Le projectile est passé au ras de sa tête. C'est ce qu'on appelle "sentir le vent du boulet".

Les marins accueillent Lily avec des hourras. Gregory est sorti de la cage des pandores, grâce à Tony. Dans sa joie, il la soulève, déclenchant de nouveaux hourras. Ça fait chaud au cœur de Lily, mais elle est pâlichonne, son sourire est crispé. Elle se jette dans les bras du grand Noir à la tête enturbannée. Lui aussi a une petite mine. Tout de suite, il flaire le drame chez Lily. Il l'entraîne dans sa cabine. Une cabine toute propre. Le lit a des draps et un

oreiller neufs. Du jamais vu depuis des mois, des années. Tout le bateau a été nettoyé et le service de désinfection a traqué les rats et les cafards.

— Avec une femme à bord, la vie change ! dit Gilbert.

Il assoit Lily sur la couchette, s'accroupit devant elle et prend ses mains qu'il caresse. Elle raconte tout d'une traite : Samba, Masure, Grindor, la mafia. Gilbert conclut :

— Ils peuvent faire du chantage avec Samba : le gosse contre la cargaison de café. Dans ce cas-là, on est foutus, mais il peut arriver pire...

Il peut arriver pire, oui, mais il ne faut pas le dire... Lily désigne le pansement de Gilbert :

— Il est pas mal, ton chapeau. Où tu l'as trouvé ?

— Il a été fait spécialement pour moi par une très jolie infirmière.

— Alors, tu l'enlèves tout de suite ! Je ne veux plus le voir !

— Ce n'est pas mon chapeau que je vais enlever, ma petite...

Il engage les mains sous le tee-shirt de Lily et la renverse sur la couchette. Elle ferme les yeux, plongée d'un coup dans la chaleur de ses baisers. La main remontant sur sa cuisse lève chez lui une violente vague de désir.

Elle se cambre sous les caresses. Mais Gilbert se détache d'elle, le souffle court.

— Il faut aller rejoindre les autres. Mais tu ne perds rien pour attendre. Ce soir, je te ferai l'amour jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter !

— Je ne te supplierai jamais d'arrêter, jamais ! Et tu seras bien attrapé !

— Méchante femme blanche !

Lily se sent un peu coupable de l'histoire avec Chris. C'est très bête, puisqu'elle n'avait aucun engagement avec Gilbert. Et elle a refusé le plaisir. Son plaisir, elle l'a gardé pour l'offrir à Gilbert. Ce soir. Toute la nuit. Toute la vie ?

Carlito et Jésus ont improvisé des barbecues géants avec des bidons métalliques coupés en deux. Merguez et brochettes y rôtissent. C'est la fête. Aux marins se sont joints les dockers de la CGT et les bénévoles de *Mission of Seamen*. Cette mission anglicane aide les marins dans tous les grands ports du monde. Elle a créé des clubs où ils peuvent venir se détendre, boire un verre, chanter. Et, quand ils ont des problèmes, les *seamen* peuvent toujours compter sur les gens de la Mission. Ceux de Marseille ont été alertés par l'article paru ce matin. Ils ont déjà collecté des vêtements, du linge, des conserves.

Le pasteur de la mission, William Witman, dit *Double-You*, ou plus simplement Dobeul, est un petit homme sec en costume sombre. Il remonte la passerelle avec ses cinq enfants en file derrière lui, rangés par ordre décroissant de hauteur. Marjorie Witman ferme la marche, boudinée dans une robe à fleurs en nylon bleu pâle. Tony les accueille. Il connaît bien Dobeul, il travaille avec lui depuis des années. Ils en ont tiré d'affaire, des gars en détresse ! Le petit homme sec s'anime :

— Bonne nouvelle, Tony ! Des fonds vont être débloqués par la préfecture pour les billets de retour.

Tony ricane :

— Pas étonnant ! Ça fait tache, une bande de métèques qui s'agitent sur un rafiot pourri ! On préfère qu'ils débarassent le plancher !

— Je préfère y voir un acte de charité chrétienne, dit finement Dobeul.

C'est une blague récurrente entre eux : le syndicaliste, jamais content, voit une bouteille à moitié vide, où le pasteur, toujours confiant, voit une bouteille à moitié pleine.

Tony lui présente Gilbert Biwolé, miraculé de l'agression fasciste, maître à bord aujourd'hui, ainsi que Madame... Comment présenter Lily ?

— Madame Biwolé, dit Lily, en crochant Gilbert.

Dobeul propose une journée “coursives ouvertes”, pour sensibiliser la population marseillaise et la presse. Les marins pourraient vendre des sachets de café symboliques, échantillons de leur butin de lutte, histoire de faire comprendre à l'affréteur qu'ils sont prêts à se payer sur le fret. Ceux du *Kifandango* ont fait ça, à Brest, avec leur cargaison de blé, et ça leur a réussi. De plus, ça ferait rentrer un peu d'argent dans la caisse.

— T'es un vrai gauchiste, Dobeul, rigole Tony.

Cette riche idée séduit tout le monde. Ça occupera le temps et plus la lutte sera connue, moins ils seront vulnérables.

Sur le quai, un petit groupe s'approche en fanfare.

— Ah ! voilà, les Lustucru, dit Tony. Leur problème, à eux, c'est les délocalisations. Mais c'est pareil que l'offshore : ça casse les conventions sociales, et on fait bosser les gars comme des nègres... Oh ! pardon, Gilbert !

Gilbert se marre :

— Moi pas honte de bosser pour petits blancs, mais moi vouloir qu'ils donnent argent.

Et il part d'un grand rire contagieux.

Sur le pont, vin et vodka aidant, c'est vite l'ambiance de kermesse. L'arrivée des Lustucru a fait monter la température. Grégory, poussant des grognements d'ogre

affamé, poursuit les trois plus jeunes Witman. Le petit dernier est sûr que le grand Russe est un ogre “en vrai”. Carlito et Jésus convoquent leurs dieux respectifs dans la vapeur montante des merguez. Si Notre Seigneur Jésus et le Prophète voulaient bien se donner la main, peut-être que le sort des hommes s'arrangerait ? Bahij est fin saoul, écroulé contre la lisse. Les trois Indiens rient entre eux. On n'aurait jamais imaginé qu'ils savaient rire.

Lily rêvasse, appuyée au bastingage. Il faut qu'elle écrive à Louise. Il s'est passé tant de choses en si peu de temps. Sa copine doit être en train de s'échiner sur la page 316 ou 322... C'est bizarre d'écrire des romans. La réalité est si riche. En beautés et en saletés. Elle en fait l'expérience aujourd'hui comme jamais. Où est le petit Samba ? Il n'aura connu que quelques jours de paix et de joie.

Gilbert vient la rejoindre. Il lui murmure :

— Tu me supplieras d'arrêter...

— Je ne te supplierai pas ! Et tu seras bien embêté !

Un bruit de moteur à plein régime leur fait lever la tête. Une fourgonnette surgit entre les containers et le silo à sucre. Pleins phares. À hauteur du bateau, elle fait demi-tour dans un crissement de pneus. La portière latérale s'ouvre. Poussé de l'intérieur, un corps tombe sur le quai. La fourgonnette repart à vive allure, avant même que la portière ne soit refermée.

Lily se fige. L'air autour d'elle est comme du ciment. Dans les poumons aussi, du ciment. Ses paupières se ferment. Elle ne veut pas voir. Elle entend les pas de Gilbert sur les marches métalliques de la coupée. Elle l'entend crier, d'en bas. Elle ne bouge pas. Elle ne veut pas savoir parce qu'elle sait déjà.

Elle entrouve les yeux. Le petit corps maigre de Samba, porté par les marins, semble une épave arrachée aux profondeurs. Il est couvert de plaies, la langue, violette, sort de la bouche, ses yeux sont grand ouverts sur la bestialité humaine. Elle ne bouge pas. Elle ne pleure pas. Ses dents claquent.

Madame Witman part précipitamment avec les cinq enfants.

On fait cercle autour de Samba, en silence. Gilbert le recouvre d'un drap qui brille étrangement dans la clarté de la lune. Les poings et les mâchoires sont serrés. Une voix s'élève :

— Tomescu va le payer !

Les marins de l'*Africa King* se regroupent devant Gilbert.

— Donne la clé de sa cabine !

— Ça changera rien, les gars. Et on morflerait un peu plus.

— On s'en fout ! Donne la clé !

La tension est extrême. Ils deviennent menaçants. Tony et ses camarades se rapprochent. Ce serait le comble de devoir faire le coup de poing contre ceux qu'ils sont venus défendre !

Soudain, un grand choc fait vibrer le bateau. Il est suivi de hurlements. Ça vient du château.

Grégory s'est passé de clé. Il a trouvé de quoi faire un bétier. Comme toutes les tôles sont pourries et que la porte de la cabine est dans l'axe du couloir, il l'a défoncée du premier coup avec un peu d'élan.

Tomescu, la gueule en sang, désarticulé, couine au bout du bras d'un Grégory à l'air réjoui. Gilbert lui ordonne de le lâcher. On entend : "Tue-le ! Tue-le !" Grégory finit par jeter le paquet aux pieds du chef-mécano. Puis il fait un pas vers Cottet, rencoigné dans la cabine, suant et tremblant. Trois dockers l'immobilisent. Il n'insiste pas. Il s'est défoulé sur Tomescu. Mais les autres n'ont pas eu ce plaisir. C'est la bousculade dans la coursive. Jésus parvient à se faufiler jusqu'à Cottet et sort un couteau. Gilbert le voit juste à temps pour dévier la lame qui allait droit au cœur. Elle se plante dans le bras de Cottet.

Le pire a été évité, mais les hommes ne sont pas calmés. Le corps de Samba est là pour relancer leur colère.

Ils harcèlent les deux salauds gisant sur le pont, protégés par un cordon de sécurité. À Dobeul qui pose un garrot sur le bras de Cottet, ils crient :

— Laisse-le crever ! On veut le voir crever !

Les insultes volent. Et aussi divers objets. Tout ce qui tombe sous la main des marins, des bouteilles, des saucisses. Gregory et Bahij font rouler un bidon-barbecue qui force le cordon et déverse ses braises sur Tomescu. Les cris de douleur déclenchent des cris de joie. Tomescu est en train de cramer. Jésus lance :

— C'est l'avant-goût de l'enfer, enculé !

Ses copains applaudissent.

Une bâche jetée par Gilbert étouffe les flammes. Tomescu se tortille convulsivement. Entre deux hurlements, il murmure :

— Pitié ! Pitié !

Gilbert se penche vers lui :

— Ne compte pas sur notre pitié. Que tu oses l'invoquer, après tous les crimes que tu as commis, révèle la bassesse de ton âme. Tu fais honte à l'humanité. Tu es né de la copulation d'un serpent et d'un cafard.

Il lui crache au visage.

Les paroles de Gilbert ont répandu le silence autour de lui.

Gilbert continue, en s'adressant aux marins :

— Si je tiens à ce qu'il reste en vie, mes amis, mes frères de galère, ce n'est pas pour le sauver, lui, c'est pour nous sauver, nous. Nous avons affaire à une bande de criminels que rien n'arrêtera, et ce crachat du diable est l'un des leurs. Leur cruauté est sans limites. Leur vengeance serait aveugle. C'est pour protéger ce salaud qu'ils ont tué Ismaïl et Samba. Chassons-le de ce navire, qu'il aille retrouver les siens, dans leur tanière puante. Notre force, c'est la cargaison, rien d'autre.

Il s'approche de Cottet :

— Quant à toi, pauvre loque, roi des courbettes, comment t'en vouloir ? La lâcheté devait être dans ton berceau. Tu ne mérites même pas un discours. Fous le camp !

Il projette son pied dans les côtes de Cottet, répétant :

— Fous le camp !

Cottet regarde à droite, à gauche, hésite, puis s'enfuit sous les rires en clopinant, une main sur son garrot.

Gilbert a gagné la partie.

Tomescu se lève, avec difficulté. Il est badigeonné de sang coagulé, ses cheveux sont en partie brûlés, ses vêtements en haillons. Ses petits yeux froids vont et viennent. Gilbert pense : *C'est quand même con de ne pas l'abattre, ce chien...* Mais il dit, d'une voix autoritaire :

— Laissons-le partir !

Les hommes ne bougent pas.

Lily n'a pas participé à la scène. Elle est restée roulée en boule contre le bastingage, à pleurer et pleurer. Un chagrin inextinguible. Contre toute attente, quand Tomescu, vacillant, passe près d'elle, elle allonge une jambe. Tomescu tombe. Elle se jette sur lui et frappe. Tomescu n'oppose aucune résistance. Il gémit. Lily hurle en frappant. Gilbert la relève. Elle pleure de plus belle dans ses bras.

LE RAIL DE LÉNINE

— Serre-moi, Gilbert...

Gilbert voudrait avoir mille bras pour tresser autour de Lily un cocon. Il la protègerait de ce monde-là, il la soulèverait de rêves et l'emporterait. Elle tremble depuis des heures.

— Serre-moi...

Ses dents claquent. Gilbert crispe les paupières, voudrait se boucher les oreilles, essaie de penser à autre chose. Insupportable, ce claquement que font les dents de Lily.

Quand il était petit, la mort n'aménait pas cette odeur de pourriture, elle ne donnait pas envie de vomir. On avait mal. On avait du chagrin. Mais des dieux imaginés par les hommes lesaidaient à apprivoiser le vide. Ils descendaient au village avec leurs masques. Il y avait ceux au long bec qui chassaient les esprits mauvais, les méchantes ombres des enterrements précédents. Il y avait les masques aux

grands yeux qui apprivoisaient les bons esprits. Il y avait les gens du village tout autour pour accompagner le mort, et les sages qui prononçaient de bonnes paroles. Petit, on avait peur, un peu, mais au fond, pas tellement.

Ici, rien n'est pareil. Le mort tombe dans le vide. Il n'y a personne, aucun esprit autour de lui pour le retenir à la terre et l'aider à passer. Il disparaît comme une pierre dans l'eau. Qu'est-ce que c'est, ce monde où personne ne tient à personne ? Il y avait longtemps que Gilbert n'avait pas senti cette douleur. C'est comme un trou ouvert dans la poitrine, comme si on crevait de faim sans faim. On a des paysages plein la tête, des images qui trouent les yeux. Mais ces paysages-là n'existent plus, les images n'ont qu'une couleur. Le sang a recouvert le sang. Les arbres sont rouges de sang. L'enfance pleure du sang. Les photos sont marbrées de sang. Et dans la poitrine de celui qui se souvient, le sang creuse son trou.

Avec le corps chaud de Lily contre le sien, et son ventre contre son ventre, ses petits seins contre son flanc, Gilbert sent remonter en lui l'instinct de vie. Il ne veut pas mourir, non, pas déjà. Trop de morts ! Il voudrait tout effacer, l'image des os de Samba saillant sous le drap blanc, le sang noir sur le pont, les traces de la torture entrevues dans un clignement de paupières, la langue hors de la bouche et

les yeux fixes... Vivre ! Sentir la vie courir dans ses veines, battre dans son sexe, gonfler les lèvres de Lily...

Mais elle dit :

— Pas ce soir. Serre-moi...

Il la serre fort. Le désir d'elle lui tord les tripes. Son sexe gonflé lui fait mal. Il regarde le plafond. Inspire. Expire... Quand il était bébé, sur la terre rouge de la case, il y avait des cauris blancs. Ses premiers amis. Ils avaient des noms. Enfin, De Gaulle qui n'était pas encore Gilbert leur avait donné des noms. Il leur parlait, rampant à quatre pattes sur la terre entre les hautes colonnes sombres des adultes, il leur posait des questions. Et eux, ils lui répondraient. Depuis, Gilbert a eu des amis de chair, qui sont tous morts. À l'enterrement du dernier, lui est venue l'idée de l'imprimerie. Si tous les amis meurent, garder au moins leur parole vivante...

Lily s'est endormie, serrée contre lui. Il a attendu que le sommeil l'ait engloutie, que ses dents aient cessé de claqueter, et il s'est glissé hors de la cabine. Sur le pont, les trois Indiens sont agenouillés autour du corps de Samba si blanc, sous son linceul, dans la nuit des Blanches. Ils murmurent des paroles que Gilbert ne comprend pas. Mais Samba, lui, comprend. C'est la plainte des sans voix,

de ceux qui meurent avant d'avoir parlé. Quand Gilbert touche l'épaule d'un des Indiens, ils se lèvent tous les trois d'un même mouvement, comme si malgré les souffrances et la solitude obligée, le lien de la terre en faisait un seul corps. Gilbert à son tour s'assoit devant le cadavre. Les pieds de Samba dressés sous le drap accrochent l'éclair de la lune. C'était des pieds faits pour courir. Des pieds faits pour jouer au foot. Des pieds faits pour sauter de joie. Des pieds qui marchaient sur la terre des hommes. Ils ont été pris dans des chaînes et maintenant, ils sont froids. À peine un battement de cil dans le grouillement du monde. Un gosse de seize ans.

Gilbert écrase les larmes sous ses poings. Ça ne le soulage même pas, de pleurer. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire, sinon une imprimerie ? Qu'est-ce qu'on peut faire, sinon jeter des graines dans la pourriture, en espérant qu'elles lèveront ?

Une ombre dans son dos s'étend sur les pieds de Samba. Une main caresse ses cheveux. Lily s'assoit contre lui. Tous les deux, dans les bras l'un de l'autre, veillent celui qui ne grandira pas. Lily dit, d'une voix cassée :

— Tu sais ce que mon père disait toujours ? C'était un paysan, mon père. Il disait : "La merde, c'est de l'engrais."

— Ça dépend quelle merde... Il y a de la merde qui dé-

truit la terre. La merde nucléaire, par exemple. Ça peut nuire pendant deux cent mille ans...

Il est cassé, Gilbert. Le jour se lève. Demain, ça ira mieux. Peut-être.

Lily appelle Louise. Fi de la prudence ! Les salauds ont leur numéro, ils contrôlent leur ligne, ils contrôlent leur vie, ils peuvent la leur retirer, leur vie, d'un claquement dans les doigts, ils sont leur destin. Le monde est entre les mains de monstres banalisés à allure humaine... Lily tient à Louise un discours qui ne lui ressemble pas, très politique, d'une voix égale, presque neutre. Elle exhorte Louise à écrire un article qui s'intitulerait : "J'accuse !". Il faut frapper la racaille aux commandes du système. Et n'épargner personne : l'armateur, escroc sans scrupules, planqué derrière ses sociétés-écrans; Masure, le frontiste, achetant les voix des habitants de la Busserine à coups de friture fraîche et de petits boulots, tombant le masque pour se révéler la crapule meurtrière qu'il est ; et avec lui Duval, la petite frappe imbécile ; et au-dessus d'eux, la vermine mondiale du crime, Pavlovitch, le mafieux russe, sa maquerelle d'épouse, leurs agissements sur la côte, la mort répandue à tour de bras sans un frémissement humain, la torture et le meurtre du jeune Samba, le règne

de la terreur ; et le laxisme criminel des autorités françaises, qui les ont bien repérés, qui ont reconstitué leurs manœuvres mais pondent des rapports au lieu de se débarrasser d'eux ! Le monde est infesté de rats et de cafards, comme le bateau. Il faut le désinfecter !

Avant que Louise réagisse, Lily dit :

— Si tu ne veux pas l'écrire, dis-le tout de suite, je l'écrirai, moi ! J'écris comme un pied, il y aura des fautes de français, mais je m'en fous ! On ne peut pas laisser faire tout ça !

Et elle sanglote au téléphone.

— Calme-toi, ma Lily. Envoie-moi tes notes, c'est ce qu'on avait dit, non ? Et c'est peut-être le moment de te retirer, tu en as déjà fait beaucoup...

— Me retirer quand ils viennent de torturer et d'assassiner Samba ? Plutôt crever !

Plus tard, il faut appeler Mukala N'Dongo, qui tient l'épicerie-outillage-coiffure et fait un peu le garagiste à Mbanza Ngungu. Lily a son numéro de téléphone en mémoire dans son portable. C'est Gilbert qui se charge de la corvée. Il saura mieux parler aux gens de son pays.

Cette fois, ce n'est pas Noël. Le rêve européen s'est écroulé pour la famille qui défile au téléphone. Il n'y a que

la réalité d'une nouvelle guerre mondiale, menée sans tanks, sans bombardiers, mais à coups de dollars et de mépris. Aucun pays n'est épargné. La maman de Samba maudit la vie entre ses cris de douleur. Si son fils était resté dans le Congo en guerre, il serait peut-être encore vivant ?

— Est-ce qu'on peut savoir ? murmure Gilbert. Toute ma famille a été massacrée. On n'aurait pas cru ça possible, mes parents vivaient à l'écart de tout, ils cultivaient la terre, en paix depuis des générations...

On ne sait rien, et il n'y a pas de consolation possible.

Le remorqueur qui entre dans le bassin de remisage et s'amarre à côté de l'*Africa King* ne va pas lui remettre du baume dans le cœur... Les sauveteurs sortent une civière, sur lequel est sanglé un corps enfermé dans un sac en plastique. C'est Ismaïl. Des pêcheurs avaient repéré le corps au large de l'Estaque.

En fin de matinée, le pasteur est de retour, sans mère ni enfants. Il n'a pas dormi. Il a mal à son Dieu, ça lui arrive régulièrement. Il se recueille devant les deux corps. Les marins errent sur le pont. L'arrivée des employés des pompes funèbres leur fiche un coup comme si la mort prenait totalement possession des lieux. Lily s'enferme dans

la cabine de Gilbert. Carlito vomit par dessus bord. Bahij et Jésus prient, face contre terre. Mikis fixe encore le large : de l'autre côté de la mer, il y a sa maison, et en s'appliquant bien, il va la voir... Grégory s'envoie de longues rasades de vodka au goulot et donne des coups de poings contre les parois du bateau jusqu'à saigner des phalanges.

Une jeune fille appelle du quai. Elle veut parler à Lily. C'est Marine, la fille de Masure. Gilbert ne la connaît pas, il se méfie. Elle a l'air traqué. Elle dit :

— Vite, descendez la passerelle !

C'est une heureuse surprise pour Lily. Mais Marine est dans une tension extrême :

— J'espère que je n'ai pas été suivie. Il me tuerait. Il serait capable de tuer sa fille.

Masure a vite été relâché par la police, et des connards du FN sont venus à la maison fêter l'événement. Ils ont bu de la bière, parlé fort, écrit des conneries sur la jambe plâtrée de Masure. Mais, en fin de soirée, deux types sont arrivés en costard. Ceux-là, Marine ne les avait jamais vus. Son père a viré les autres sans cérémonie et enfermé sa fille à clé dans sa chambre.

— C'est ce qu'il fait quand il a des réunions top secret. Mais tu vois comme il est con, il n'a jamais imaginé une seule minute que je pouvais me débrouiller pour écouter.

Tu vois comment c'est, les cloisons d'HLM ? C'est de la merde. T'entends la télé du voisin. Ça te fait chier, mais tu comprends pas les paroles, même en tendant l'oreille. Mais moi, j'ai un copain en médecine qui m'a filé un stéthoscope. Quand tu le colles à la cloison, t'entends vachement bien. Un jour, mon père a vu le stéthoscope. Il a dit : tu t'auscules toi-même ? J'ai failli lui dire : c'est ta connerie que j'auscule ! Hier soir, il était question de la cargaison du bateau. Il n'y a pas que du café, figure-toi. Ils ne l'ont pas dit clairement, mais c'est sûrement de la coke ou de l'héro, ou je sais pas quoi, et ça doit valoir bonbon, parce qu'ils sont prêts à tout pour la récupérer. Prêts au pire. Méfie-toi, Lily. Ils ont parlé de toi, et aussi d'un Black qui doit être le type que j'ai vu.

— Merci, Marine. Tu es une petite courageuse.

Avant le départ de Marine à scooter, Gilbert scrute le quai. Il n'y a pas de mouvement suspect. Mais Grégory est chargé de la suivre en Ford jusqu'au centre-ville.

Gilbert et Lily descendent dans les soutes. À la lumière chétive des plafonniers, les sacs de café empilés affichent un air de totale innocence : tous pareils, et rangés comme des soldats à la bataille, ils pèsent ensemble la bagatelle de dix mille tonnes. Comment retrouver quoi que ce soit là-dedans ?

Ils s'assoient sur les sacs, supputent. Est-ce que c'est un stock d'armes qui aurait transité par l'armée mexicaine ? Difficile à cacher dans des sacs de café, des armes. C'est plus sûrement de la poudre, autre grande spécialité du Chiapas, d'où vient le café. Une hypothèse de Gilbert relance leur recherche : il y a sûrement une marque, un signe distinctif sur les sacs.

Ils vont chercher des lampes-torches et les voilà partis sur la mer de sacs, à la pêche au lamparo. Ils les examinent un à un, jusqu'à constater que sur tous ceux empilés à l'arrière du navire, il y a un poinçon discret représentant une faucille et un marteau entrecroisés.

Gilbert ouvre l'un de ces sacs. Lily plonge la main. Des grains de café, elle sort un gros sachet en plastique. C'est de l'héro. Lily est attérée :

— Une faucille et un marteau ! Mon grand-père communiste doit se retourner dans sa tombe !

Gilbert soupèse le sac :

— Dix kilos, à vue de nez. A mille balles le gramme, ça fait... Dix briques... Cent-cinquante mille euros... Cinq fois ce qu'ils nous doivent. Rien qu'un paquet de cette saloperie !

Ils recensent tous les sacs estampillés au sigle de la Révolution et en concluent que l'*Africa King* contient une

tonne d'héroïne. Cent cinquante millions d'euros ! Un milliard de francs !

Mais que vont-ils faire de leur découverte ? Avertir la douane ? La camelote serait saisie et Tomescu – pour autant qu'ils mettent la main dessus – serait poursuivi. Et Pavlovitch a sûrement les moyens de freiner, voire d'entraver la justice. Ceux de l'*Africa King* n'en tirerait aucun profit. Ils seraient même désignés à la vindicte des trafiquants.

— En tout cas, dit Gilbert, pour l'instant, on garde ça pour nous. Il faut peut-être en parler à Tony, mais si on met les gars dans le coup, ça va être l'affolement général. Tu te rends compte : un milliard dans les soutes ! Il faudrait en garder l'accès au fusil !

Lily n'est pas d'accord. L'équipage est soudé, ils ont confiance en leur chef. Ils l'ont encore montré hier soir, au bord de l'émeute. Gilbert ne peut pas agir dans leur dos, les traiter en irresponsables.

Gilbert cède à Lily sans conviction. Soudain, il éclate de rire :

— J'imagine demain, pendant la journée "Coursives ouvertes", si on vendait des képas ! Pour soutenir la lutte des marins, achetez le rail de Lénine !

LE MONDE PART EN POUDRE

Les marins étaient en train de régler les derniers détails de la journée “Coursives ouvertes”, avec l'aide de Tony et du pasteur. La nouvelle fait l'effet d'un coup de tonnerre. D'abord, la stupeur les figent, puis dès qu'ils réalisent qu'il y a une fortune sous leurs pieds, l'air se charge d'électricité. Carlito est tout fébrile :

- C'est pas compliqué, on prend un paquet chacun.
- Petit malin ! dit Tony. Si tu te fais choper, tu sais combien tu risques ? Cinq, dix ans de taule.
- C'est pas sûr. Alors que ma femme, c'est sûr, elle va se suicider si l'épicier la prend de force.

Carlito a les nerfs à vif, avec cette histoire d'épicier, mais aucun des marins n'est prêt à entendre les conseils de Tony. Grégory veut répartir le magot tout de suite. La richesse est à portée de main, merde, il faut en profiter. C'est pas tous les jours, une chance pareille. Et il a les autres avec lui, même les Indiens, qui ne disent mot, mais hochent la tête.

Gilbert tente de les raisonner :

— En taule, ma foi, on reste vivant et on en sort un jour. Mais vous risquez plus que la taule... Si on leur pique leur camelote, comment vous croyez qu'ils vont réagir ? Vous croyez qu'ils vont rester les deux pieds dans le même sabot ? Ils vont nous poursuivre, sans relâche, jusqu'au bout du monde, et ils en ont les moyens ! Ils vont nous descendre les uns après les autres.

Carlito insiste :

— C'est pour ça, il faut en prendre un peu seulement. Quelques kilos. De quoi payer les billets et les salaires. Ils s'en rendront même pas compte.

— Mais ton billet d'avion, tu vas le payer en poudre, à l'aéroport ?

Au moins, ça déclenche des rires. Gilbert continue :

— Il faut que tu la vennes, ta poudre. Et ici, à Marseille, le moindre mètre carré de trottoir est le territoire réservé d'un dealer. Tu risques de te faire massacer. Y compris par les gros bonnets, qui vont vite avoir vent de ton petit trafic.

Mikis, qui est pourtant un fidèle de Gilbert, dit simplement :

— OK, mais c'est notre problème, Gilbert. Toi, tu fais ce que tu veux.

Dobeul monte au créneau:

— Vous voulez vendre de la mort ! Est-ce que vous vous en rendez compte ? Vous feriez exactement comme ceux dont vous êtes les victimes, qui ont tué Ismaïl, qui ont tué Samba ? Et vous osez préparer une journée qui appelle à la solidarité ? Est-ce que vous avez perdu tout sens humain ?

Sous l'effet de la colère, Dobeul est devenu blanc crayeux. Des plaques rouges marbrent son cou. Carlito baisse la tête. Jésus et Mikis regardent le large. Grégory fait aller la jambe rythmiquement. Ils ont du respect pour le pasteur, ils en ont aussi pour Gilbert et Tony, mais c'est plus fort qu'eux. Ils sont pauvres parmi les pauvres et il y a un trésor à leur portée. Ce ne serait pas sans risque, d'accord, mais ils ont appris à vivre avec le risque, depuis des années. Le risque de crever de faim, le risque d'être battu à mort par un chef barbare, le risque de sombrer dans le naufrage d'une poubelle.

Lily se ronge les joues. Gilbert avait raison, il aurait mieux valu leur cacher. Elle dit aux marins, toujours bêtés :

— C'est pas la peine de vous faire des idées... Cette drogue ne peut nous attirer que des ennuis. Elle a une telle valeur qu'ils sont prêts à tout. Je suis sûre qu'ils nous surveillent, ils sont derrière les hangars, ils suivent nos

faits et gestes avec des jumelles, peut-être dans la lunette d'un fusil, ils attendent le moment de nous sauter dessus.

— Il faut pas être complètement parano ! dit Tony.

— Tu as vu ce qu'ils ont fait au gamin ! Ils peuvent le faire à n'importe qui d'entre nous. Rien ne les arrêtera. Et ce que je dis là, je ne l'invente pas. On me l'a dit. Quelqu'un de proche d'eux, mais contre eux, bien sûr. C'est la personne qui nous a alerté pour la drogue.

Ce petit discours produit le contraire de l'effet escompté. Si la menace est aussi sérieuse et imminente, autant essayer de tirer tout de suite son épingle du jeu. Les marins s'avancent, Jésus en tête. Le Philippin sort le couteau qui a blessé Cottet. On pousse Tony, Gilbert, Dobeul et Lily pour les regrouper.

— On vous veut pas de mal, dit Jésus. On veut la clé des soutes, c'est tout. On est la majorité.

Lily explose :

— Putain, vous vous attaquez à ceux qui vous veulent du bien ! Rien que du bien ! Vous êtes des cons ! Des mignables ! Des pauvres types ! Vous avez rien dans la cervelle !

Jésus commet une grave erreur : il gifle Lily. Si on touche à Lily, on trouve Grégory sur son chemin. Il assomme Jésus d'un unique coup de poing. Avis aux ama-

teurs ! C'est la débandade dans le groupe des marins. Carlito s'effondre en larmes, comme un gosse.

Silence.

— Je ne suis pas Tomescu, dit Gilbert. Si je fais fonction de chef sur ce bateau, c'est parce que vous en avez décidé ainsi. Lily, Tony et le pasteur ne sont ici que par pur dévouement, par humanité. On n'a aucun droit sur vous, et on n'en revendique aucun. On a essayé de vous convaincre que c'était une connerie d'aller vous servir dans cette poudre de mort, mais de toute évidence, ça n'a pas marché. Je ne vais pas garder les soutes avec un fusil. D'ailleurs, je n'ai pas de fusil, et, si j'en avais un, je serais bien incapable de tirer sur l'un d'entre vous. Alors, finalement, je suis prêt à vous la donner, cette clé... Mikis avait raison : c'est votre problème. Carlito avait raison : sur une tonne, quelques kilos passeront inaperçus. Ceux qui veulent tenter leur chance le font tout de suite et se tirent. Ce sera un acte individuel, il n'engagera pas l'équipage de l'*Africa King* qui occupe le navire, comme c'est marqué sur la banderole.

— Et si tout le monde se tire ? dit Bahij.

— Eh bien ! je me retrouverai comme un con ! Mais faute de combattants, le problème sera résolu. L'affréteur récupèrera sa camelote. La noire et la blanche. L'*Africa*

King ira à la ferraille. Le port de Marseille sera débarrassé d'une bande de va-nus-pieds qui prétendaient défendre leurs droits, et dont quelques uns seront repêchés dans le bassin...

Un seul marin tend la main pour la clé : Mikis. Bientôt suivi de Jésus, encore groggy.

Un quart d'heure plus tard, ils sortent de la soute, le sac alourdi. Ils passent tête basse devant le reste de l'équipage. Leurs pas résonnent sur la passerelle. On les voit courir sur le quai. Disparaître derrière un hangar, livrés à l'inconnu. Gilbert est à peu près sûr, à ce moment-là, que personne ne regrette de ne pas les avoir suivis.

Il pose la main sur l'épaule de Carlito :

— Tu as fait le bon choix, mon vieux ! Une idée m'est venue... Il faut voir si les autres sont d'accord... Demain, on va récolter un peu de fric, avec la journée "portes ouvertes". La caisse pourrait te faire une petite avance pour Maria. Ce serait déduit quand on touchera les salaires. Parce qu'on va les toucher, ces salaires, nom de dieu !

Carlito ouvre la bouche, mais aucun mot ne sort. Sa glotte monte et descend. Les larmes affleurent. *Depuis quand est-il au bout du rouleau, ce petit gars-là ?* se dit Gilbert. *Depuis qu'il est né, peut-être...*

Le groupe ayant retrouvé un peu de cohésion, il faut s'organiser pour la nuit qui vient. Tony et Dobeul se sont laissés persuader que les salauds sont sur les dents et peuvent intervenir à tout moment. Peut-être dès ce soir, avant la journée "coursives ouvertes", précisément pour l'empêcher : ils n'ont pas intérêt à ce que l'*Africa King* soit mis en vedette.

Faire venir du monde est le meilleur moyen de protéger le bateau. Le pasteur appelle la Mission, Tony appelle le syndicat. On peut compter sur une vingtaine de gars. Ce sera dissuasif. Et tuer un blanc, un bon français qui paye ses impôts, c'est tout de même plus compromettant qu'un macaque des forêts indonésiennes ou une brute de la toundra.

C'est presque devenu la routine, la défense du bateau. Les postes et les quartiers s'organisent sans mal sous la houlette du syndicaliste. Celui-ci vire Gilbert et Lily :

— Allez, couchés ! Et je veux vous voir en pleine forme demain matin !

Enfin seuls. Epuisés, mais rassurés, au moins pour les heures qui viennent. Ils sont silencieux, les yeux brillants. Gilbert a des gestes lents, le temps tourbillonne avec ses lèvres autour des seins de Lily, se dissout dans ses ca-

resses. Lily rêve d'une île où ils n'auraient plus que ça à faire, l'amour comme il le lui fait, avec cette lenteur, et le temps compté s'effaçant devant le temps des pierres et des herbes, devant le temps préhistorique du corps. Ils sont loin de tout, soulevés ensemble par le battement du sexe au fond du ventre, propulsés par la vague de vie qui peut s'arrêter net, demain, après demain, on ne sait rien, mais il y a de temps en temps une consolation possible, grâce à l'oubli.

L'ŒIL DU CYCLONE

Ils ont tous passé la journée sur les nerfs. Un cordon de dockers, au pied de la coupée, filtrait les visiteurs, les curieux, les sympathisants, les militants d'organisations amies apportant leur soutien, les bénévoles d'associations humanitaires, les familles nombreuses. Du pont, en haut, d'autres membres du service d'ordre scrutaient par-dessus la foule les mouvements sur le quai. Ils ont repéré des mecs du FN qui rôdaient entre les containers, derrière les hangars, dans l'ombre des silos. Mais ils se tenaient à distance, sans tenter de s'infiltrer. Trop de public, trop de journalistes, et une poignée de flics. Ils narguaient de loin. La BMW grise, avec un pare-brise neuf et l'immuable gros blond au volant, avait repointé son museau en fin de matinée, et n'avait plus bougé.

Les euros de la solidarité tombaient dans la caisse en échange de petits sachets de café du Chiapas : largement de quoi nourrir l'équipage pendant un bon mois. Carlito avait retrouvé le sourire. Il a dit à Lily :

— Dès demain à huit heures, j'envoie le mandat à Maria !

— Et elle lui doit combien, à ce gros porc d'épicier ?

— Beaucoup. Deux mille pesos.

— Et ça fait combien d'euros, deux mille pesos ?

— Quarante euros, à peu près.

Lily était interloquée. Toute cette souffrance pour quarante euros ! Les négriers avaient encore de beaux jours devant eux ! Carlito a eu un rire doux-amer :

— Dans mon pays, c'est un mois de salaire.

Tony et Dobeul avaient battu le rappel, une fois de plus, pour la nuit à venir, mais on ne pouvait pas continuer comme ça, nuit après nuit. C'est ce qu'a dit Lily, avant de conclure solennellement :

— Je vais aller voir Pavlovitch.

Sa sortie provoque un grand silence qui est rompu par le rire nerveux de Grégory. Aller voir Pavlovitch ! Elle est bien bonne, celle-là ! Le grand Ukrainien l'imagine, la petite Lily chez le parrain russe ! Ils vont bien rigoler, les gars ! Le viol collectif est un de leurs sports favoris. Ils vont lui faire le jeu : toi, petit lapin, nous, grands chasseurs.

Gilbert ne rit pas. Il commence à la connaître, cette tête de pioche de Lily. Elle non plus, ne rit pas : preuve qu'elle n'a pas dit ça pour rire.

— J'ai bien réfléchi. Je vais lui mettre le marché en main : ou vous payez le salaire des marins, ou j'informe les douanes de la présence à bord de l'*Africa King* d'une tonne d'héroïne. Et vous perdez un milliard de francs.

— T'es complètement givrée ! dit Tony. On te reverra jamais.

— C'est son intérêt, à Pavlovitch. L'arriéré de salaires, c'est un pourboire pour lui, et c'est quand même plus simple de filer un pourboire que de monter un commando, de descendre des gens, sans même être sûr du résultat. Moi, je vais lui dire : dès que vous avez payé, dans la minute qui suit, la cargaison est à vous.

Dobeul passe son bras sur les épaules de Lily :

— Vous avez été très éprouvée ces jours-ci, ma petite...

— Arrêtez de me traiter en débile ! Evidemment, Pavlovitch saura qu'une douzaine de personnes sont au courant de ma démarche et que les douanes seront saisies, si je ne suis pas rentrée à telle heure précise.

Carlito fixe Lily avec des yeux agrandis.

— Vrai, tu vas y aller ? Demain, on aura l'argent ?

— Et pas un salaire de complaisance ! L'ITF se bat pour

un minimum de mille six cents euros par mois. C'est sur cette base-là que j'ai fait le calcul. Ça va chercher dans les cent mille euros. Une misère, à côté des cent cinquante millions en jeu.

— Et si on essayait de lui vendre le stock ? suggère Tahidj. Moitié-moitié, on lui fait à 75 millions.

Gilbert ricane :

— T'es un petit malin, toi ! Et dès que tu tournes les talons, ils te prennent en chasse pour récupérer le fric ! De toute façon, il n'est pas question de dealer. On veut seulement la justice, nos salaires. Au tarif de l'ITF, je suis d'accord avec Lily. C'est ce que je négocierai, rien d'autre.

Lily met un certain temps à entendre le "je" de Gilbert. Elle se plante devant lui :

— C'est ce que *je négocierai* !

— Sauf avis contraire, je suis encore le chef de ce bateau.

— Mais tu n'es pas mon chef à moi !

Gilbert badine :

— Ah bon ! je croyais !

Les autres rigolent. Lily sourit.

— Sérieusement, Gilbert, ils se méfieront plus d'un homme, et pour cette racaille fasciste et raciste, tu n'es qu'un nègre.

Pour ça, Tony et Dobeul appuient Lily, mais ils sont fermement contre la négociation qu'elle propose. C'est prendre trop de risques. Ils n'ont pas le même cerveau que nous, ces types-là. Ils sont d'une autre espèce. Des bêtes à figure humaine. Tu ne peux pas savoir comment ils vont réagir. C'est le fric qui les gouverne, d'accord, mais ils en ont tellement qu'ils peuvent s'en foutre de perdre un milliard, si ça leur chante. Ils n'aiment pas seulement le fric, ils aiment le pouvoir qui va avec. Ça les fait jouir d'avoir des gens à leurs bottes et de décider de leur vie et de leur mort. Ce sont des sadiques primaires. Pavlovitch risque de ne pas apprécier de se faire coincer par une gonzesse. Pour lui, une gonzesse, ça ne doit pas valoir plus qu'un nègre, d'ailleurs.

Lily n'écoute plus. Elle se prépare déjà à affronter le monstre. Elle est sûre que ça va marcher. Et quand on est sûr que ça va marcher, ça marche.

C'est ce qu'elle répète à Gilbert qui ne dit plus un mot de toute la soirée. Il grognasse, l'air sombre. Il a envie de tout plaquer. Pourquoi ne pas imiter Mikis et Jésus, en s'asseyant pour une fois sur ses scrupules ? Dans un monde pourri, on ne peut pas survivre en restant pur et dur. Mais va faire comprendre ça à une Lily !

Au lit, il résiste à ses caresses. Il résiste quelques minutes. Puis il la regarde danser au-dessus de lui, si blanche dans la pénombre de la cabine, il la regarde se cambrer et jouir, et son cœur se serre. Il ne reste que quelques heures avant l'aube. Fichue journée en perspective, car, en plus, demain, à dix heures, on met en terre Ismaïl et Samba.

Dans l'allée F-892, les marins tiennent les mains croisées, des mains qui ne servent plus à rien. Les yeux fixent le vide. Lily cache sa peine derrière des lunettes noires. Elle a la gorge serrée, la respiration courte. Des images lui trouent la cervelle : Samba assis sur le lit à l'hôtel, ou riant de voir son nombril nu sous le tee-shirt trop court, ou courant dans la prairie du mas de Montmajour. Samba sur ses genoux, la douceur des deux bras autour de son cou. Le rire cascadant de Samba... Insupportable, avec ces deux trous ouverts dans la terre crayeuse du cimetière.

Carlito se souvient d'Ismaïl happant l'air avec l'énergie du désespoir, hurlant de terreur dans l'eau noire. Il se souvient de ses bras de paysan battant follement l'eau puante. Du tee-shirt d'Ismaïl qu'il cramponnait de toutes ses forces, et qui lui a échappé. Il se frotte les mains l'une contre l'autre comme pour effacer le souvenir au creux de ses paumes. Il aurait tellement aimé pouvoir être heu-

reux, sans aucune arrière-pensée, aujourd'hui qu'il a envoyé le mandat à Maria.

Le pasteur voudrait recommander ces deux âmes innocentes à Dieu, mais le vieux barbu est à l'évidence devenu sourd comme un pot. Alors il se tait. Tout comme Tony, dont on attendrait un discours sur la rapacité d'un patronat gangrené par les bandes mafieuses. Chacun reste seul avec sa douleur. Dans les pins, les cigales égrènent leur aigre chant d'amour. Il n'y a pas de fleurs, pas de rubans, pas de plaques déclaratives, pas de pétales jetés sur les cercueils. Pas de larmes non plus, trop de colère.

La voix de Gilbert est un murmure. Tout le monde est suspendu à ses lèvres.

*“Ô toi, qui habites le silence
le long du fleuve,
là-bas au fond des yeux,
dis-leur de n'y plus penser,
et qu'elles m'oublient.
Qu'elles laissent le souvenir de ma voix
à la fidélité du silence ;
et mes rêves d'amour,
qu'elles les gardent pour la noce
qui n'aura pas lieu...”*

Le murmure s'efface et le crincrin des cigales remplit à nouveau l'espace. Le cercueil d'Ismaïl descend dans la

tombe, les premières pelletées de terre résonnent contre le bois du couvercle. Quand les croque-morts empoignent le cercueil de Samba, Gilbert prend Lily dans ses bras et la serre contre lui. Elle ne s'abandonne pas. Elle ne pleure pas. Elle est dure, toute tendue vers un point : la villa d'Ouest, là-bas sur la corniche, où elle va rencontrer le diable. Gilbert lit dans ses pensées. Et l'angoisse lui reprend la gorge.

Tony convainct Lily de déposer deux lettres chez deux huissiers différents pour mieux contenir le parrain. Ce sera plus convaincant que de dire : "J'ai des témoins qui..." Et pourquoi deux huissiers ? Parce qu'on ne sait jamais, l'un des deux peut être **véreux, achetable** ou déjà acheté par Pavlovitch. Il est précis, efficace, Tony. Ça rassure un peu Gilbert.

Lily rédige les deux lettres d'une écriture nerveuse et maladroite, presque enfantine. Sur les enveloppes, elle écrit : "À transmettre aux services de police le..., à..., sauf récupération préalable de la lettre par le déposant lui-même."

— Rajoute "au service des douanes. Et "au cabinet du préfet", tiens. On ne prendra jamais assez de précautions, ils ont des accointances partout.

Sur le quai, c'est l'heure de la reprise. Les ronronnements aigres des Fenwick s'élèvent à nouveau dans la chaleur. Pas longtemps. Le fracas d'une explosion secoue l'air épais. Tout le monde se rue au bastingage. Des flammes fusent sous une fumée d'encre, un Fenwick est renversé, à une dizaine de mètres de l'incendie, un homme gît un peu plus loin. Une odeur de caoutchouc brûlé rend l'air irrespirable. La Ford n'est plus qu'un amas de tôles tordues.

Gilbert en serait presque soulagé. Cette fois, Lily va renoncer. Parce que ça ne peut être qu'un coup de Pavlovitch. Il a fait piéger la Ford. Le Fenwick a déclenché la bombe en heurtant le pare-choc. C'est aussi l'idée de Lily, mais ça ne l'arrête pas pour autant. Bien au contraire. Pavlovitch était réellement décidé à tuer. La négociation s'impose plus que jamais.

Elle descend sur le quai et marche droit sur la BMW. Le blond lève le bras pour protéger sa tête comme un enfant battu. *Décidément, songe Lily, il joue vraiment à contre-emploi, ce gros lard.*

— Appelle le grand patron, je veux prendre rendez-vous avec lui.

— Le grand-grand patron ?

— Le grand-grand-grand patron. Dieu sur terre !

— On peut pas le déranger comme ça...

— Je vais être obligé d'appeler mes copains pour qu'ils essaient de te convaincre.

Le gros regarde les dockers, au pied de la coupée, qui surveillent le quai. Puis Lily. Puis les dockers... Puis les copains des dockers en Fenwick, qui leur font des signes... Ça pourrait faire plus vilain qu'une engueulade avec le boss. Il compose mollement le numéro et passe aussitôt l'appareil à Lily.

Pavlovitch percute au quart de tour, au mot "négociation" : la camelote a été découverte. Il ne fait aucune difficulté pour rencontrer quelqu'un, dit-il, "dont il a beaucoup entendu parler". Rendez-vous est pris pour quinze heures. Dans trois heures. Ça laissera le temps à Lily de passer chez les huissiers.

Elle balance le combiné à la tête du blond par la vitre ouverte. Elle ne peut pas s'empêcher de le sadiser, ce gros con.

— Puisque ton patron a bousillé ma voiture, tu vas me conduire. 14 heures 30. Et sois à l'heure !

— Oui, madame.

Maintenant que cette pétasse discute avec le grand-grand patron, il lui doit le respect.

— C'est cool, dis Lily, t'as plus besoin de me filer, je suis dans ta bagnole.

Le blond fronce les sourcils. Il a horreur de ce genre de blagues. Quand il était petit, sa mère lui avait raconté celle de Gribouille qui se met dans l'eau pour ne pas se mouiller. Il avait mis des mois à comprendre. Alors là, si elle s'installe sur la banquette arrière, c'est lui qui la file ou c'est elle qui lui colle au train ?

Heureusement, il ne peut pas entendre battre le cœur de Lily. Ça lui ferait sûrement plaisir de savoir que la trouille la saucissonne des pieds à la tête.

DANS LE MAUSOLÉE DU CRIME

Lily essaie de goûter le paysage. Marseille est un spectacle dont on ne se lasse pas. Dommage que la gangrène pourrisse une si belle ville. Les docks, merveille de sobriété... Bon, évidemment, on ferme les yeux sur l'ignoble cathédrale de la Major, faux Orient et vrai autel du colonialisme. Voici le Vieux Port, les bateaux amarrés, les cafés, les terrasses, la Canebière, le bar de la Marine où elle avait donné rendez-vous à Gilbert... Si elle avait su où elle mettait les pieds... Et tous ces gens attablés, qui vivent dans l'insouciance et sirotent le pastis sans se douter qu'à trois cents mètres d'eux... Déjà le fort Saint Nicolas, de l'autre côté du bassin, et le palais du Pharo, le centre nautique...

On passe l'anse des Catalans et on y est, sur la corniche Kennedy. La villa est invisible, derrière le portail noir entre de hauts murs croulant sous les bougainvillées. Tiens, le gros lard a compris le fonctionnement d'une télécommande, preuve que l'espèce est amendable. Les deux battants s'ouvrent sans bruit. Des chiens aboient

férolement en bondissant autour de la BMW, des chiens d'attaque à tête rouge et noire dont Lily n'a jamais pu retenir le nom, d'atroces bestioles sanguinaires, à l'image de leur maître. Elle prend une inspiration profonde, ouvre sa portière, passe entre les crocs sans trembler. Le blond la précède dans l'allée. On contourne la bâtisse colossale, marbre blanc à tous les étages. Le mausolée du crime. Goût de chiotte, comme tous les nouveaux riches. Déjà que les anciens, malgré le temps d'affinage, c'est pas jobard... Piscine, inévitable. Cette manie de se mettre à tremper, une vraie névrose de civilisation... Des massifs en veux-tu, en voilà, rouges, jaunes, violets. Des jarres de géraniums. Et la mer, bien sûr, au-delà des lauriers roses. Des pelouses vert anglais sous le cagnard de plomb dans un pays qui manque d'eau... Évidemment, le souci écologique, chez Pavlovitch... Ça doit avoir dans sa cervelle grossso modo le même volume que l'éthique.

Au coin de la bâtisse déboule un chien de garde bipède :

— Tiens ! Le faux flic ! T'as laissé ton collègue à la consigne ?

L'autre retrousse la babine supérieure sur des crocs carnassiers. Il a le sens de l'humour chevillé au corps, ce gars, on le sent tout de suite. Il palpe Lily sans ménage-

ment. Lui fait quitter ses sandales. Tiens, mon gars, tu l'as pas vue, la bombette entre mes doigts de pieds ? Mais elle a beau battre le briquet du ricanement intérieur, Lily, elle a du mal à garder son sang-froid. Au moins, ne pas montrer sa peur. Elle se compose un masque impassible avant d'aborder le crocodile, vautré dans un transat au bord de sa piscine. Elle sort de sa poche une feuille pliée en quatre et la lui tend :

— Avis de dépôt chez huissier. À ouvrir à dix-sept heures, si je ne suis pas passée la récupérer. Il est chargé d'avertir la police, la douane et le préfet.

Un sourire ironique frémit sur la gueule du crocodile. Lily ne lui laisse pas le temps de se réjouir.

— J'ai fait le même dépôt chez un deuxième huissier. Dix-huit heures comme heure limité. Je tairai le nom, au cas où il vous prendrait l'envie d'inquiéter ou d'acheter le premier...

Le sourire s'éteint. *Un point pour moi*, se dit Lily. Elle enfonce le clou.

— Sont évidemment au courant de ma démarche les marins de l'*Africa King*, les syndicalistes de l'ITF et les dockers de la CGT. Tous ont assisté à l'explosion de ma voiture. Un coup foireux, si vous voulez mon avis.

Pavlovitch plante ses petits yeux jaunes dans ceux de Lily.

— Vous en avez dans la culotte, pour une gonzesse.

— C'est là que vous situez le courage ?

Une silhouette apparaît sur la terrasse, dans l'ombre de la bâtie. Lily la reconnaîtrait même en pleine nuit. Tomescu ! De savoir cette crapule sans foi ni loi dans les parages n'est pas fait pour la rassurer. Une nappe de sueur couvre son front. Mais ce n'est pas le moment de flancher !

— J'ai un marché à vous proposer. Les marins n'ont pas été payés depuis huit mois. Vous les payez au tarif syndical, et on vous laisse récupérer la cargaison.

Un rire mauvais secoue Pavlovitch :

— Vous êtes décidément une vraie bonne soeur. À votre place, j'aurais demandé la moitié et transigé à vingt pour cent. Jamais je vous embaucherai comme commerciale !

Il rit. Elle est bonne sa blague, non ? Tomescu rit. Derrière lui, une autre face de guimauve se fend d'un sourire. Tiens ! La Méduse ! Il a retrouvé sa niche, lui aussi ! Lily ne laisse pas paraître un frisson de surprise. Elle reste de marbre, puisqu'il aime le marbre par-dessus tout, le crocodile.

— Les arriérés, ça fait quarante mille euros, Sergueï, dit Tomescu en s'inclinant machinalement.

— Vous calculez à la mode offshore, Tomescu. Pas moi.

Les arriérés au tarif syndical se montent à quatre-vingt-dix mille huit cents euros.

— Voilà ! Je me disais aussi ! Vous allez vous en mettre plein les fouilles, mine de rien ! Cinquante mille euros. Et vous pensez pouvoir m'entuber aussi facilement ?

Il émet un sifflement entre ses doigts, et six hommes armés jaillissent de l'ombre, encerclent Lily.

Pavlovitch rigole.

— Pauvre conne ! Un geste de ma part, et tu es liquidée.

— Et non seulement vous perdrez cent cinquante millions d'euros, mais vous aurez suffisamment d'ennuis avec les autorités pour être forcé de déménager de ce palais de mauvais goût.

Pavlovitch ricane. Jaune. Tomescu ricane avec le boss, comme le boss, qui finit par dire :

— OK, c'est mon jour de bonté.

Il se tourne vers Tomescu, aboie :

— Va chercher !

— Combien ?

— Ben, quarante mille !

Lily tire à elle une chaise et s'assoit en face de Pavlovitch. Regarde sa montre :

— Il est quarante-sept, Monsieur Pavlovitch. Dans une heure et treize minutes, deux huissiers vont se mettre en route...

— Qu'est-ce qui me dit qu'après tu n'iras pas baver ?

— Le bon sens, Monsieur Pavlovitch. Vous avez tous les moyens possibles et imaginables pour me nuire. Je sais jusqu'où aller trop loin.

— À mon avis, tu es déjà allée trop loin.

— Ce n'est rien d'autre qu'un marché. N'écoutez que votre intérêt, vous êtes très doué pour ça, et là, vous risquez de perdre cent cinquante millions d'euros bêtement. Par radinerie. Ce n'est même pas un pourboire, quatre-vingt-dix mille huit cents euros.

— Quarante mille ! couine Tomescu.

— On t'a sonné, toi ? aboie Pavlovitch.

Il n'a plus envie de jouer, le parrain.

— Deux de mes hommes vont t'accompagner chez ces putains d'huissiers et ensuite au bateau.

— Non. Le gros qui m'a amenée ici va me reconduire, il connaît le chemin.

— Si tu veux ! grimace Pavlovitch.

— Et on ira chez le deuxième huissier après être passé au bateau.

Pavlovitch ricane :

— T'as la trouille de quoi ?

— Une fois les documents récupérés chez les huissiers, tes hommes pourraient être tentés de se débarrasser d'une emmerdeuse comme moi. Et de récupérer l'enveloppe.

— Putain, tu penses à tout, toi ! Finalement, je t'embaucherais bien !

Lily pense à répliquer : *C'est impossible, Monsieur Pavlovitch, nous ne sommes pas de la même espèce, je suis un être humain...* Mais elle se l'interdit. La négociation semble conclue – sur le fil –, ce serait trop bête de la faire capoter en faisant la maligne. D'autant qu'elle le sent pressé d'en finir. Il dit à Tomescu :

— Dès que les rats ont quitté le navire, tu la payes.

Mais Lily ne bouge pas de sa chaise et tend la main :

— C'est quatre-vingt-dix mille huit cents euros, maintenant. Pourquoi est-ce que vous paieriez, une fois le bateau libéré ?

Contre toute attente, Pavlovitch éclate de rire et donne une bourrade à Lily comme à une bonne vieille copine. Et il se tourne vers Tomescu :

— Allez, va chercher cinquante mille. Le reste après.

Lily jette un regard sur sa montre :

— Cinquante-deux minutes, Monsieur Pavlovitch... Et les embouteillages risquent de nous faire rater les huissiers.

Le parrain marque un temps d'arrêt. Il s'extirpe de son transat et jette à Tomescu :

— Je commence à en avoir plein le cul, de cette connerie ! File-lui ce qu'elle demande, à cette pétasse, et on n'en parle plus.

Il s'éloigne sans un au revoir et disparaît dans la bâtisse. *Pauvre bête, je lui ai gâché sa journée !* pense Lily. *La SPA risque de me faire des histoires...* Elle rit toute seule.

Elle rit encore en s'affalant sur la banquette arrière de la BMW.

— Au centre ville, mon brave !

C'est pas mal d'avoir un chauffeur ! Même con comme la lune. Lily le voit jeter une œillade inquiète dans le rétro. Mais il est tout de suite rassuré : Tomescu et deux gorilles montent dans une Mercedes qui s'apprête à les suivre.

Dans les embouteillages du quai des Belges, Lily s'accoude sur le siège du passager et prend un air bienveillant :

— Qu'est-ce que tu fiches dans cette galère, toi ? T'es aussi doué pour faire l'homme de main que moi pour être bonne sœur.

— Faut bien bouffer, grommelle le blond.

— Tu pourrais pas être l'honnête chauffeur d'un PDG honnête.

— Ça paierait moins bien. Et **ça existe pas**, les PDG honnêtes.

— Je vois que tu connais la vie ! dit Lily, en riant.

Il est moins dix de 17 heures, quand Lily, suivie des deux gorilles, grimpe quatre à quatre l'escalier du premier huissier. Ça sent le chou-fleur et le poisson pas frais. En deux minutes, l'affaire est expédiée, la lettre réduite en confetti et jetée à la poubelle. On repart en famille et à fond de train vers le port.

Lily refait son éducatrice :

— Tu pourrais faire autre chose que chauffeur ? Qu'est-ce qui te plaît, dans la vie, tu as bien un passe-temps ?

— J'aime bien promener mon chien, dit le blond avec un large sourire. Il est super, mon chien.

— Tu pourrais faire promeneur de chiens. Il y a des tas de gens qui enferment leur chien toute la journée pour aller au boulot. **ça te plairait pas**, promeneur de chien ?

— Faut que j'en parle à mon chien... Il pourrait être jaloux.

Ils arrivent devant l'*Africa King*. Des dockers sont encore attroupés près du fenwick renversé.

— Comment va votre collègue ? leur demande Lily.

— Toujours dans le coma. Brûlures au troisième degré. Les médecins ne se prononcent pas.

Lily hoche la tête.

Les gorilles de Tomescu s'impatientent :

— Allez, allez ! dit l'un d'eux, en tapotant sa montre.

Après le stress qu'elle vient de connaître et dans la jubilation du succès, Lily se laisse aller librement :

— Vous êtes des merdes, des crachats, des fumiers, des charognes ! Vous puez et votre odeur empuantit la planète entière ! Quand je pense que vous avez une mère qui vous a torché le cul avec amour ! Je me suiciderais, à sa place ! Et je suis sûre qu'elle pleure, votre mère, dans la datcha que vous lui avez achetée avec vos billets pleins de sang !

Les dockers sont stupéfaits. Elle avait pourtant l'air posé, cette nana ! Les gorilles, eux, sentent planer une méchante odeur de roussi. Ils se dandinent dans leur costard de luxe.

Gilbert dévale la coupée. Soulève Lily, la fait tournoyer, l'étreint. Sa lèvre inférieure tremble. Il ne va pas quand même pas se mettre à pleurer, le grand De Gaulle !

Chez les marins, c'est l'explosion de joie. Ils rangent leurs quatre hardes en un tournemain et montent dans le minibus du pasteur. Lily leur donne rendez-vous dans une heure au club de la Mission. Il lui reste en effet à passer chez le deuxième huissier.

Quand l'un des marins reconnaît Tomescu derrière la

vitre fumée de la Mercedes, c'est le déchaînement. "Que les crabes te bouffent les couilles !" gueule Grégory. Le minibus est à deux cents mètres que les insultes continuent à pleuvoir. Le pasteur rigole de plaisir.

Lily, Gilbert et Tony font haie devant Tomescu qui, raide, un faux sourire aux lèvres, s'engage sur la passerelle.

— Je remercie Dieu de ne pas être né dans ta peau, dit Gilbert, calmement.

Tomescu ne bronche pas.

La Mercedes klaxonne. Les gorilles commencent à s'affoler, il ne reste plus que dix minutes pour le deuxième huissier. Lily rit doucement. Elle a bluffé Pavlovitch : au deuxième huissier, elle a dit non pas dix-huit mais dix-neuf heures.

Cette fois, Gilbert ne laissera pas Lily partir toute seule. Il s'installe avec elle dans la BMW et la tient fermement par la taille. Un peu plus haut que la taille, de sorte que sa grande main enserre le sein de Lily.

M^{me} Biwolé reprend son entreprise de déstabilisation du personnel mafieux :

— Maintenant qu'on se connaît bien, mon gros, je ne vais pas continuer à t'appeler "mon gros". Tu finiras par mal le prendre.

— C'est vrai, c'est pas sympa. Je m'appelle Boncru.

— C'est ton nom, ça, mais ton prénom ?

Le gros hésite. Il finit par lâcher, comme à regret :

— Jean.

— Jean Boncru ?

C'est trop. Le fou rire plie Lily en quatre. Elle en pleure, sniffe, gémit, elle n'en peut plus. Son rire contamine Gilbert. Boncru marmonne :

— C'est marrant, m'enfin à ce point-là...

À l'étude du deuxième huissier, catastrophe ! l'officier ministériel est parti pour le commissariat, comme l'y engageait la lettre. Lily a commis une grave erreur : elle a inversé les huissiers ; c'est celui-ci, M^e Marciani, qui devait ouvrir la lettre à dix-sept heures.

Les nervis ont un sale sourire qui laisse voir leurs dents. Ils vont pouvoir se la payer, cette salope. Elle va en voir de toutes les couleurs !

Mais l'huissier avait pris du retard : il *vient* de partir. C'est comme les flics et les juges, on ne peut pas leur faire confiance à ces gens-là. Dès qu'il est question de loi : méfiance ! Elle sert à protéger les plus forts. Voilà où on en est arrivés dans la « douce France ». Ainsi pensait Lily l'anti-conformiste, mais en l'occurrence, ça l'arrangeait bien !

La secrétaire essaie de rattraper son patron par le mobile. Elle tombe sur la messagerie. Deux fois. Trois fois. Elle appelle le commissariat. M^e Marciani n'est pas arrivé. Ce qui veut dire qu'il est en chemin. Avec un peu de chance, il est pris dans les embouteillages ; c'est la mauvaise heure pour circuler dans Marseille.

Lily a une idée. Elle ne prend pas le temps de l'expliquer, elle dit seulement : « Rendez-vous devant chez les keufs. » Elle déboule l'escalier. Se jette dans la rue — embouteillée, en effet. Avise un motard. Lui tend un billet de cinq cents, tiré du butin qui se trouve dans son sac. Elle enfourche la moto : « Vite ! au commissariat du 6^e, à l'angle de La Canebière et de Garibaldi. C'est une question de vie ou de mort. »

Le motard est un jeune type, cheveux aux épaules. Il prend son rôle très au sérieux, slalomant à une vitesse folle, klaxon bloqué. Lily l'entoure à grands bras, une joue contre ses cheveux. Ils ne font qu'un sur la bécane. C'est comme une danse, loin des contingences. Lily est grisée. Elle se sent forte. Invulnérable. Elle est sûre d'arriver avant l'huissier.

Elle arrive avant l'huissier. Une minute avant. Il n'est pas très content :

— Vous m'avez fait perdre mon temps !

— Ah ! oui ! Et qu'est-ce que vous en auriez fait, de votre temps ? Vous seriez allé sadiser un smicard surendetté, c'est ça ?

M^e Marciani est sidéré. Il met un temps avant de répliquer : « Anarchiste ! » Puis il s'éloigne d'un pas mécanique.

Un quart d'heure plus tard, voici M^r Biwolé avec son chauffeur, ainsi que les deux échappés du zoo, en Mercedes. Lily leur remet solennellement la lettre. Au moment où ils partent, elle leur crie : « Allez mourir ! »

L'un des deux revient sur ses pas, le visage inexpressif, et lui envoie une gifle magistrale. Lily arrête Gilbert, qui s'apprêtait à riposter. Elle dit, en se tenant la joue, et d'une voix forte, pour que le type entende :

— Elle est réconfortante, cette gifle. Elle prouve qu'il y a encore quelque chose d'humain qui palpite dans ce corps de bête.

Boncru est comme deux ronds de flan. Il n'a pas compris le pourquoi du comment. Lily le secoue :

— Et toi, le jambonneau, tu vas me faire le plaisir de changer de métier vite fait !

— Promis, Madame Lily, promis. Je vais essayer. Mais est-ce que vous pourriez me flanquer une baffe, si vous plaît. Une belle comme celle que Féodor vous a mise.

Du menton, il désigne discrètement les deux gorilles qui observent la scène. Lily comprend qu'il a peur. Elle prend son élan et vlan !

Boncru part en gesticulant.

— Tu as le don de te faire des amis à toute épreuve ! dit Gilbert, en riant.

— Même les grands nègres de la forêt ne me résistent pas !

VIENS DANSER MA GAZELLE

Lily récupère vite. Un tour de manège enchanté au lit avec Gilbert, derrière les volets mi-clos de l'hôtel, une douche brûlante, un bon shampooing, des vêtements propres, et la voilà réparée ! Prête pour une nuit de teuf bien méritée au club de *Mission of Seamen*.

La première chose qu'elle fait, c'est appeler Louise. Ça y est, tout est fini, on est sortis du cauchemar. Le ciel de Marseille scintille, l'air est doux, la mer embaume. Lily a l'impression qu'elles se sont quittées il y a des mois. Elle a aussi l'impression qu'elle s'est quittée elle-même ! Va-t-elle reconnaître Jard-sur-mer ? Va-t-elle pouvoir reprendre son boulot de monitrice de voile ?

Quant à Louise, elle n'a pas décollé de la page 306, car elle a compris que son roman était nul :

— Pire, dit-elle, j'ai compris qu'écrire un roman, c'était nul...

Lily éclate de rire :

— Tu m'as fait le coup trente-six fois, Louisette ! Dans huit jours, tu passeras à la page 307.

— Je t'assure, Lily, c'est sérieux. Et c'est ta faute.

— Ma faute ?

— Tout ce que tu as fait pour ces pauvres marins, c'est vrai et généreux. Un roman, c'est faux et ça ne sert à rien. Autant enfiler des perles, on peut au moins faire un beau collier.

— Bon, il est temps que je te reprenne en main. J'arrive.

— J'y compte bien, ma vieille. Il faut que tu relises « Mortelle complaisance » avant que je l'envoie à un éditeur.

— C'est quoi, ça, « Mortelle complaisance » ?

— Devine...

Le vin et la musique débordent à la mission. Les marins ont empoché cinq fois ce qu'ils n'espéraient plus obtenir. Le salaire d'Ismaïl, à qui on ne connaît aucune famille, sera envoyé à Mbanza Ngungu, puisque Samba, le petit esclave, n'avait pas d'existence dans la liste du personnel.

Gregory va remettre en service la scierie paternelle – leur spécialité, dans la famille, ce sont les églises orthodoxes en bois, et c'est d'un bon rapport par les temps qui

courrent, l'Église orthodoxe. Non seulement Maria s'est débarrassée de l'épicier, mais Carlito va pouvoir acheter un taxi, et peut-être même l'épicerie de ce salopard ! Jésus rêve de s'offrir un garage et Bahij un restaurant. Les trois Indiens ne se confient à personne, mais leurs yeux brillent.

Et Gilbert ? Gilbert est tourmenté. Il a désormais les moyens de rêver sérieusement à son projet d'imprimerie à Kinshasa – une imprimerie pas comme les autres, d'où sortiraient des livres écrits dans toutes les langues parlées (pour combien de temps encore ?) là-bas, le long du fleuve Congo... Mais il y a Lily. Comment voulez-vous proposer à une femme de faire son bonheur en l'emmenant dans un pays en guerre ?

Lily elle-même a un coup de *blues*. Tout le monde va partir, loin, très loin. Elle va donc perdre tout le monde, alors qu'elle a beaucoup donné, dans la joie et les tremblements. Elle a traversé les pires dangers sans frémir, et là, elle a peur. Elle a peur de l'avenir. Dans le feu de l'action, elle ne se posait pas de questions sur sa relation avec Gilbert. Elle prenait ce qui s'offrait. C'était pur cadeau, et, vu l'incertitude du lendemain, il ne fallait surtout pas le laisser perdre. Aujourd'hui, ils sont l'un devant l'autre, empotés, étrangement silencieux.

Gilbert brise le silence en disant : « Viens danser, ma gazelle. » C'était exactement ce qu'il y avait à faire. Ils dansent les yeux dans les yeux. Langoureusement. La musique s'arrête : ils dansent sans musique, ils ont leur musique à eux. Elle couvre le bruit du monde. La laideur du monde. La pourriture du monde.

— Je suis très heureux de revoir Paris, murmure Gilbert à l'oreille de Lily.

Cette phrase déclenche un baiser interminable, totalement impudique, qui fait sourire la galerie. Le pasteur Dobeul, passablement émêché, lève son verre d'une main tremblante : « Pour les amoureux, hip hip hip ! » Le hourrah qui s'ensuit arrache des larmes à Lily. Gilbert a la pomme d'Adam qui fait du yoyo.

La fiction, c'est la liberté, même si elle s'inscrit dans la réalité. C'est en faisant faire l'impossible à notre héroïne – car c'est le rôle d'une héroïne, pour le plaisir de l'auteur et celui des lecteurs – que les “marins perdus” de l'Africa King ont pu être sauvés. Il en va autrement, bien entendu, dans la dure réalité de la « malmondialisation » !

Achevé d'imprimer
en juin 2025 par Bookmundo.com
Image yevhen-buzuk-unsplash
ISBN 978-2-37551-045-2

